N° 102 **Fiction** Mai 1962

Fiction

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Lucien Lepiez.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le numéro : France, 1,60 NF ; Belgique : 23 FB ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an : — — — *16,80 NF ;* — *19,20 NF.*

Nouvelles des auteurs de ce numéro

THEODORE STURGEON

Les enfants du comédien

Rappelons que, outre de nombreuses nouvelles de Sturgeon, deux articles sur lui ont paru dans « Fiction », *l'un de Gérard Klein :* « Theodore Sturgeon, le splendide aliéné » (*n*° 41), *l'autre de Damon Knight :* « La plume viportelle de Theodore Sturgeon » (*n*° 98). *Sturgeon est sans doute à l'heure actuelle, Bradbury mis à part, l'*écrivain *le plus intéressant qu'ait produit la science-fiction. La nouvelle qui suit est l'une des plus importantes que nous ayons publiées sous sa signature.*



PROLOGUE

*Le paisible premier tiers du XXI*e *siècle prit fin à dix heures du matin, le 17 mai 2034, avec le retour sur Terre d'un croiseur spatial Fafnir modifié, commandé par le Capitaine Avery Swope. Peut-être, à une époque antérieure ou ultérieure, l'épreuve qui débuta à cette date aurait-elle eu moins d'effet. Mais la Terre était assoupie, contente d'elle-même et ce, pour de bonnes raisons : les rivalités internationales s'étaient cantonnées aux terrains de rugby et aux courts de tennis, un équilibre intelligent des échanges et une redistribution de l'agriculture et de l'industrie avaient été réalisés.*

La mission du Capitaine Swope avait été d'accomplir la douzième liaison extra-terrestre ; et le corps céleste qu'il avait touché était Japet (parfois nommé Japetus), le remarquable huitième satellite de Saturne. Tous les satellites de Saturne sont remarquables, pour des raisons diverses. La célébrité de Japet était due à son éclat variable ; il est toujours très brillant lorsqu'il se déplace à l'est de la planète, et ne scintille que faiblement quand il se trouve à l'ouest. Cette petite lune possède apparemment une moitié éclairée, une moitié sombre et présente sans cesse la même face vers sa parente ; mais pourquoi une lune devrait-elle être mi-claire, mi-obscure ?

C'était là un mystère passionnant, et il avait donné naissance à une mode, laquelle avait créé toutes sortes de décorations évoquant les fluctuations de l'inconstante lunule : boutons de manchettes et fermoirs de tuniques clignotants, emballages et jaquettes de livres à tonalités varia-

bles. On reproduisit la magnifique huile de Pederson, le maître du siècle précédent, représentant un spationef posé sur une lune de Saturne, avec quatre silhouettes en vidoscaphes (cela devint une sorte de tremplin pour de nouveaux articles sur l'exploit de Swope, pour des vitrines exhibant des babioles bicolores) et chacun s'émerveillait de la prévision *exacte de l'artiste du XX*ᵉ *siècle quant aux formes d'un Fafnir, sans que nul remarquât que le tableau ne pouvait absolument pas représenter Japet, lequel n'a ni ciel bleu ni roches érodées, mais devait certainement être Titan tel que le concevait le méticuleux Pederson. Chacun pensait qu'il s'agissait de Japet et, comme il n'expliquait guère pourquoi variait la magnitude de ce satellite, ce tableau fut considéré par le public comme le* portrait *d'une énigme. On se répéta que Swope saurait trouver la solution.*

Le Capitaine Swope trouva la solution... mais le Capitaine Swope ne parla pas. Quelque chose advint à son Fafnir sur Japet. Ses appels furent faiblement entendus à travers le grondement d'un orage électrique sur la planète-mère mais ils furent incompréhensibles, et il n'y en eut point d'autres. Puis, muet, l'astronaute revint, prit son orbite de freinage, et enfin sortit de l'obscurité pour entrer dans le bleu printanier. Il prit sa position d'atterrissage queue en avant, à 80 *kilomètres d'altitude, ce qui prouva qu'il avait une avarie extrêmement grave. L'infinie prudence avec laquelle il parvint au-dessus de White Sands, et le vacillement constant, semblable à celui d'une batte de baseball en équilibre dans la main, démontrèrent définitivement qu'il préparait un atterrissage aux commandes manuelles, ce qui n'avait jamais été tenté avec un appareil de la taille d'un Fafnir.*

Il exécuta superbement une descente rugissante pendant plus de 75 *kilomètres, chaque soubressaut étant aussitôt compensé par les mains expertes du pilote... à l'exception du dernier.*

Que se passa-t-il alors ? Quelque diabolique vent, quelque résidu d'ouragan, poussa-t-il le Fafnir ? Ou bien l'effort et la tension furent-ils trop grands pour les muscles épuisés du pilote qui ne pouvait se relâcher, même une fraction de seconde, pour passer les commandes à d'autres mains ? Quoi qu'il en fût, cela se produisit à cinq mille mètres, et l'appareil se coucha en hurlant tandis que son pilote faisait un dernier essai désespéré pour regagner de l'altitude... et peut-être recommencer une autre tentative.

Il perdit encore de l'altitude, tournoya comme un dirigeable devenu fou, de plus en plus vite, espérant cependant attaquer la courbure terrestre sous un angle très faible. Finalement, au-dessus de l'Arkansas, la partie antérieure du compartiment des fusées (celle qui est la plus engagée dans la coque) se désintégra et fit exploser la queue. L'appareil fit deux tours sur lui-même, et tomba avec un fracas de tonnerre dans un champ de sarrasin.

Deux jours après, un photographe prit un cliché miraculeux. On chuchota plus tard qu'il avait amené l'enfant — la petite Tresak, âgée de trois ans, vivant dans une ferme distante de trois kilomètres — jusqu'au lieu de l'accident et, inexcusablement, l'avait fait poser à cet endroit ; mais cela ne put jamais être prouvé, et d'ailleurs, comment aurait-il pu savoir ?

Quoi qu'il en soit, le miracle que constituaient l'absence momentanée de témoins dans le vaste arrière-plan, les ombres qui mouchetaient la carcasse, et le scintillement des bouts de métal déchiquetés qui se dressaient en auréole derrière la fillette (mais le plus grand miracle était celui de la présence de l'enfant, confiante, avec ses yeux noirs, ses cheveux d'or, posant sans crainte sa main potelée sur l'acier dentelé qui eût sûrement déchiré sa chair si elle avait été moins belle), tout cela composa une des photos les plus mémorables de la décennie. En un jour elle fut connue de toute la nation, et chaleureusement célébrée comme l'image d'un jeune phénix renaissant des débris de l'oiseau rugissant ; grâce à elle, le trépas du magnifique Swope fut moins douloureux pour le pays.

Et puis, lorsqu'on apprit que, le troisième jour après son contact avec les décombres de l'appareil revenu de Japet, la petite Tresak était victime d'une maladie défigurante qu'on n'avait jamais *vue sur Terre, ce fut pour la nation et le monde un coup terrible. Il n'y eut d'abord qu'une certaine hébétude mais, à l'apparition du second cas de ce mal, immédiatement suivi du troisième, l'humanité se mit fébrilement à l'action. Elle commença par voter sept lois, un décret exécutif et trois conventions interdisant toute nouvelle liaison spatiale ; ainsi, en attendant la fin de l'épidémie de japétite, tout fut suspendu à l'exception du vol sidéral en orbite.*



— « Tu serais bientôt guéri, » murmura-t-elle, et elle se pencha pour embrasser le solennel et amusant petit visage. (On disait que ce n'était pas contagieux... pour les adultes, du moins). Elle se redressa, lui sourit, et Billy lui dédia en retour son demi-sourire (de la moitié gauche). Il lui dit quelque chose, mais ses paroles étaient à présent tellement confuses qu'elle ne put les saisir. Elle n'aurait pu supporter de le faire répéter : il semblait toujours si décontenancé lorsque les gens ne le comprenaient pas, comme s'il s'entendait lui-même parfaitement. Aussi, pour s'épargner la moue pitoyable qui plisserait la moitié colorée du petit visage, elle sourit de plus belle et répéta : « Tu seras bientôt guéri, » puis elle s'enfuit.

Dans le corridor, elle s'adossa un moment contre la paroi et quitta son sourire, ce rigide sourire mensonger, si difficile à composer. A travers la brûlure aveuglante qui remplaça le sourire, elle perçut une présence. Elle dit — parce qu'*il fallait* qu'elle le dise à quelqu'un :

— « Comment ai-je pu lui promettre cela ? »

— « Comme moi, » répondit l'homme. Elle essuya ses larmes et vit que c'était le Dr. Otis. « Je lui ai promis la même chose. » Il leva les épaules. « Heri Gonza leur promet aussi la guérison. »

— « J'ai remarqué cela, » fit-elle. « Lui aussi, il semble se demander : « Comment ai-je pu ? »

— « Il fait ce qu'il peut, » dit le médecin en montrant, d'un mouvement de tête, l'aile spéciale de l'hôpital dans laquelle ils se trouvaient, les alignement de portes autour d'eux : les portes des laboratoires, des salles de recherches et de statistique, des salles de réserves, des salles du person-

nel, toutes offertes par le célèbre comédien Heri Gonza. « En un sens, il a plus le droit de faire une telle promesse, que le docteur de Billy. »

— « Ou la sœur de Billy, » acquiesça-t-elle avec un tremblement de lèvres. Elle se mit à marcher dans le corridor, accompagnée du docteur. « Y a-t-il de nouveaux cas ? »

— « Deux. » Elle frissonna.

— « Y a-t-il ?... »

— « Non, » fit-il hâtivement. « Pas de décès. » Et comme pour changer de sujet, il dit : « Il paraît qu'il faut vous féliciter. »

— « Quoi ? Oh... » dit-elle, arrachant de son esprit l'image de la frimousse de Billy, moitié de marbre, moitié d'acajou mobile. « Ah ! le Prix ? Oui, on m'a téléphoné tantôt. Merci bien. Mais... cela ne signifie pas grand-chose actuellement. »

Ils étaient devant le bureau du docteur, à l'entrée du couloir.

— « Je crois comprendre ce que vous éprouvez, » dit-il. « Vous l'échangeriez sans regret contre... » Il fit un signe de tête vers la chambre du garçonnet.

— « Je l'échangerais même contre un espoir raisonnable, » dit-elle. « Bonsoir, docteur. Vous m'appellerez ? »

— « Je vous appellerai s'il se passe quelque chose. Même une bonne chose, ne l'oubliez pas. Je serais désolé que vous appréhendiez d'entendre ma voix. »

— « Merci, docteur. »

— « Ce soir, ne regardez pas la tridéo. Vous avez besoin de dormir. »

— « Oh ! mon Dieu ! C'est ce soir qu'a lieu le gros effort, » se souvint-elle.

— « Ne la regardez pas, » dit-il avec une cordiale sévérité. « Vous n'avez aucunement besoin qu'on vous rappelle la japétite, ou qu'on vous persuade de fournir votre contribution. »

— « Vous parlez comme le Dr. Horowitz. »

Le sourire du Dr. Otis s'éteignit. Elle avait voulu faire une petite plaisanterie ; eût-elle été moins fatiguée, moins préoccupée, qu'elle s'en fût abstenue. Dans ces lieux, le nom de Horowitz sonnait comme un blasphème. Autrefois réputé parmi les plus grands chercheurs médicaux, il avait inexpliquablement tourné le dos à Heri Gonza et à sa Fondation, avait sèchement refusé des prêts destinés à ses recherches, et avait publiquement insulté le comédien et sa philanthropie. Résultat : il avait perdu son poste de directeur à l'Institut de Recherches, ainsi qu'une bonne partie de son standing professionnel. Et le triste pitre qu'il était s'était plongé dans les recherches (« des *vraies* recherches, » avait-il dit sans explication) sur la japétite, en essayant à lui seul de faire le même travail que la Fondation, et même de le dépasser : « C'est le seul moyen que je connaisse, » avait-il déclaré à un reporter, « pour couper l'herbe sous les pieds de ce rustre et de son troupeau de spécialistes. » La réplique d'Heri Gonza fut caractéristique : par d'adroits sketches insérés dans ses programmes, il fit de Horowitz un nom commun, en définissant un horowitz comme une sorte de triste sire ou de pauvre hère, minable, un peu haïssable, in-

compétent et toujours comique — le genre de sous-homme qui non seulement réclame, mais mérite une tarte à la crème en pleine figure. Il souligna la chose en faisant au Dr. Horowitz l'offre permanente rendue publique, d'un prêt inconditionnel de cinq cent mille dollars pour ses recherches ; ce que le Dr. Horowitz dédaigna.

C'est pourquoi cette remarque, même faite par un Prix Nobel, même faite par une femme jolie qui avait toutes les raisons d'être lasse et préoccupée, même faite par une personne dont le jeune frère se trouvait sans défense dans les griffes défigurantes d'une maladie incurable — une telle remarque pouvait difficilement être pardonnée, surtout quand elle s'adressait au patron de l'Aile de la Japétite du Centre Médical, et président local de la Fondation.

— « Je vous demande pardon, Dr. Otis, » dit-elle. « Je... j'ai probablement plus besoin de sommeil que je ne pensais. »

— « C'est très probable, Dr. Barran, » dit-il d'une voix neutre, puis il entra dans son bureau et referma la porte.

— « Zut, » dit Iris Barran, et elle rentra chez elle.

Personne ne savait précisément comment Heri Gonza avait trouvé l'idée d'une épreuve d'endurance pour solliciter publiquement des fonds. Il n'avait pas inventé cette idée ; c'était un phénomène de l'ancienne télégraphie sans fil, phénomène qui avait obtenu un succès éphémère lors du mariage du visuel et de l'auditif, procédé primitif connu sous le nom de *télévision*. Les programmes, offrant jusqu'à quarante heures de spectacles entrecoupés d'appels pour tel ou tel fonds de secours, étaient dirigés par une célébrité qui jouait le rôle de maître de cérémonie et de mendiant-en-chef. Le nom de cette production était *téléthon,* terminologie bâtarde composée de la racine grecque *télé* et de la syllabe *thon,* qui ne signifiait rien par elle-même mais était en fait la dernière syllabe du mot marathon. Le téléthon, sensationnel au début, avait rapidement dégénéré, à cause de son utilisation par des quantités de publicistes avides de gain qui, pour le prix d'un appel téléphonique, avaient fait des affaires en réclamant des dons pour aider des malades, mais en même temps parce que l'impulsion de donner d'un grand nombre de citoyens n'avait guère survécu à leurs promesses téléphoniques. L'attrait de la nouveauté ayant passé, le public ne regarda plus le spectacle. Aussi, pendant près de quatre-vingts années, il n'y avait pas eu de téléthons et, s'il y en avait eu, on n'aurait guère trouvé de maladies qui pussent en bénéficier. Maladies de cœur, cancer, scléroses diverses, atrophies musculaires, — plus quelques autres infirmités sur lesquelles avaient été basés les appels au public — tout cela avait disparu depuis longtemps, ou était devenu négligeable.

Mais il y avait à présent la japétite.

Désordre du cerveau interne et du système nerveux central, elle s'attaquait aux enfants de trois à sept ans, n'affectant qu'un seul hémisphère, sans préférence marquée pour un côté particulier. Ses effets mentaux étaient bénins (ce qui, en un sens, était un des aspects les plus tragiques de

la maladie), car ils se limitaient à l'aphasie. et parfois à une alexie partielle. Mais elle avait des effets plus dramatiques sur le système moteur, et sur tout le mécanisme de régénération cellulaire du côté affecté, lequel se solidifiait progressivement et devenait immobile, inerte. Le côté immobilisé devenait blanc comme de l'os ; l'autre s'assombrissait, en partant d'un rougissement qui passait par toutes les nuances du brun-rouge pour arriver à un ton chocolat. La division se trouvait exactement sur la ligne médiane, et la double coloration se faisait de la même façon chez tous les malades, quelle que fût leur pigmentation d'origine.

Il n'y avait pas de remède connu.

Il n'y avait pas de traitement connu.

Il n'y avait que la Fondation (la Fondation Heri Gonza) et elle ne pouvait qu'installer un équipement coûteux (et un personnel aussi coûteux, pour l'utiliser)... et espérer. Tout ce qu'eussent pu faire d'autres initiatives n'eût été qu'une pâle imitation des efforts de la Fondation et, de plus, la Fondation possédait (à une exception près) les meilleurs spécialistes en microbiologie, neurologie, virologie, médecine interne, et pratiquement toutes les disciplines susceptibles d'avoir un rapport avec le mal. Il n'y avait, jusqu'alors, que 376 cas connus, dont chacun se trouvait dans un hôpital de la Fondation.

Le nom d'Heri Gonza avait été associé avec la maladie dès le début, alors qu'il visitait un hôpital d'enfants, et avait vu l'aspect épouvantable qu'avait pris le premier cas : la petite Linda Tresak, de l'Arkansas. Quatre nouveaux cas étant apparus dans l'Hôpital d'Etat de l'Arkansas où elle était soignée depuis quelques mois, Heri Gonza avait agi avec un bruit et une rapidité caractéristiques. Dans les quarante-huit heures qui suivirent l'apparition des nouveaux cas, tous les cinq furent installés dans une aile réservée du Centre Médical, et des plans de mobilisation furent distribués aux Centres du monde entier, pour que de nouvelles cliniques pussent être aménagées, et des facilités similaires établies partout où surgirait la maladie. Il y avait présentement quarante-deux cliniques du genre. Chaque enfant avait été ramassé dans les quelques heures suivant l'apparition des premiers symptômes, transféré à l'hôpital, choyé, gâté, et... observé. Pas de traitement. Pas de remède. Le blanc devenait plus blanc, le sombre encore plus sombre ; le côté blanc s'immobilisait lentement, le côté sombre devenait plus foncé mais n'était pas autrement affecté ; la difficulté de parole empirait avec lenteur et régularité. Le diagnostic était toujours négatif, négatif à longue échéance : tout organisme pris dans les griffes d'une telle détérioration pouvait survivre longtemps, mais devait finir par succomber.

Dans ce monde pacifié, dont l'économie était stabilisée et dont la population ne cessait de s'accroître, la japétite fut un événement énorme. Le plus sensationnel.

Le nouveau téléthon — à l'encontre des précédents — ne visait pas les poches du public. Il devait plutôt servir de stimulant au monde déjà conscient, d'informateur. Il voulait aussi hâter découverte et diagnostic, seules

directives laissées à la recherche médicale. Le mal était évidemment contagieux, mais son processus de transmission restait inconnu. Peut-être trouverait-on un jour, quelque part, — suffisamment tôt — un enfant porteur des premiers signes de la maladie (quelque chose comme une morsure de puce du typhus, une piqûre d'anophèle de la malaria), signes qui seraient susceptibles de s'atténuer, puis ensuite de disparaître. Faible espoir, mais espoir tout de même.

C'est pourquoi devant un vaste rideau de fond gris orné au centre d'un sigle de douze mètres de haut (la tête et les épaules d'un enfant en larmes, composé de deux moitiés d'argent et d'acajou), Heri Gonza commença son téléthon.

Iris Barran arriva chez elle longtemps après le début ; elle avait un peu trop prolongé sa visite à l'hôpital. Elle entra d'un air las et s'affala sur le divan, songeant avec détachement à Billy, au Dr. Otis. Evoquer le docteur lui rappela l'affront qu'elle venait de lui faire, et elle ressentit une pointe de colère, dirigée d'abord contre elle-même pour avoir fait cette réflexion, puis contre le docteur pour avoir été si susceptible... et si implacable. En même temps, elle se souvint de son conseil de prendre du repos, de ne pas regarder le téléthon ; et dans une soudaine et presque infantile crise de rébellion, elle frappa le bras du divan, mettant en marche la tridéo.

La paroi opposée de la pièce, haute de quatre mètres, large de dix, parut se changer en vapeur, laquelle s'effaça pour révéler une extension apparente du plancher qui s'allongea de plus en plus loin, jusqu'au grand arrière-plan gris de Heri Gonza. Alentour s'élevèrent les sons, les odeurs, la présence de milliers de personnes entassées et ravies. « ...alors j'regarde en-dessous, et vlà-t-y pas que c't idiot d'cheval s'était pris le sabot dans mon fichu étrier. Cheval, que j'dis, si tu montes aussi, moi j'descends ! »

Le rire fit une grosse explosion, hors de proportion (comme d'habitude) avec l'humour de l'histoire. Heri Gonza possédait cette rarissime qualité des comédiens : l'art de superposer ses effets en pyramide, si bien que le plus anodin semblait plus drôle qu'il n'était en réalité. La conclusion était juchée sur une structure rapidement bâtie de lazzis et de bons mots, chacun comportant sa petite part de drôlerie, mais le public retenait son hilarité, de crainte de manquer non seulement l'épisode suivant, mais encore tout le fil de l'histoire. Dans le bref instant entre sa conclusion et l'explosion, il trouvait toujours le moyen de glisser trois ou quatre mots comme : « En venant ici... » ou : « Quand le Président... » ou : « Comme le horowitz qui... » ce qui, répété et complété après l'éclat de rire de l'auditoire, formait la pierre de base de la pyramide suivante.

Regarder sa figure pendant ces crises d'hilarité était devenu un passe-temps national. Malgré le rire dissimulé dans sa voix et ses phrases, il restait pince-sans-rire. Petit, sec, les gestes nerveux et rapides, il avait le visage de n'importe qui, un visage tiré à un million d'exemplaires. Ses caractéristiques notables étaient : lèvres minces, yeux voilés, impénétrables comme l'onyx, et d'étonnantes oreilles en anses de panier. Sa voix, très flexible, était capable d'imiter n'importe quel timbre et, avec la voix de fausset qu'il prenait souvent, il couvrait un peu plus de quatre octa-

ves. Ventriloque accompli, il n'utilisait que rarement ce talent avec la marionnette traditionnelle, s'en servant seulement pour s'interpeller lui-même avec des voix étrangères. Mais c'était son visage très ordinaire, presque impassible, sans personnalité aucune, qui occupait son public. Sa figure ne souriait jamais, bien que sa voix rît parfois durant les dialogues. Sa voix pouvait sourire aussi, et même pleurer, mais pas son expression. Mais au moment du grand rire final, son visage glacial, dans l'expectative, tressaillait, les lèvres minces se gonflaient légèrement et l'on se disait : il va sourire, *il va sourire !* Quelquefois, lorsque sa conclusion était particulièrement drôle, sa bouche s'élargissait *effectivement* un peu ; mais le moment de poursuivre était déjà arrivé et, impassible, il continuait. Quelle importance qu'un homme rie ou ne rie pas ? A première vue, aucune : pourtant des millions de gens, sans s'en rendre compte, se penchaient sur leurs murs de tridéo et le contemplaient avec ravissement, espérant sans désemparer le voir sourire. Résultat : ceux qui l'écoutaient n'en perdaient pas une parole.

Iris fut en quelque sorte reconnaissante de pouvoir sortir d'elle-même, de se mêler à cette vaste foule invisible et de laisser là l'Iris soucieuse, furieuse, fatiguée et logique, l'Iris du Prix Nobel. Ainsi étendue sur son divan, elle regardait en souriant et en gloussant et se sentait éclater de rire avec le monde entier.

Heri Gonza bavardait, bâtissait ses histoires, et les caméras de tridéo roulaient lentement vers lui. Et l'édifice qu'il élevait était encore plus haut que les précédents, si lestement et si expertement dressé que l'ultime explosion n'eût pu se contenir plus longtemps... pas un instant, pas une seconde de plus...

Il s'arrêta en pleine phrase, au milieu d'un mot et, se tenant à gauche, il tomba sur un genou et tendit les bras vers la droite.

— « Viens, ma chérie, » dit-il d'une voix douce, au bord des larmes.

De la droite surgit une fillette qui boitait. C'était une petite fille magnifique, comme sortie d'un album, avec des boucles flottant à l'ancienne mode, des souliers vernis à boucles, de petites socquettes blanches, une robe bleu ciel à jupe très évasée et très courte.

Elle ne boitillait pas : elle boitait. Elle faillit tomber, mais Heri se trouvait là pour la rattraper.

La tenant dans ses bras, tandis qu'elle le regardait avec un air plein de confiance, il recula jusqu'au milieu de la scène, se tourna, fit face aux spectateurs. Il gardait les yeux fixés sur le petit visage ; quand il les leva busquement vers le public, ils étaient, par quelque astuce de l'éclairage (ou de Heri Gonza), anormalement brillants.

Il se contenta de rester ainsi, l'enfant dans les bras, pendant que le rire réprimé se transformait en exaspération frustrée du public, dirigée d'abord contre le comédien, et lentement, lentement, dans un bruit de soupirs, se retourna contre le public lui-même. Ah ! voir une chose pareille et avoir envie de rire ! Chacun se sentait coupable.

Un des petits bras était blanc, l'autre rose. Entre les chaussettes trop

petites et la jupe trop courte, les longues jambes minces étaient l'une blanche, l'autre rose.

— « Voici la petite Koska, » proféra-t-il au bout d'un siècle. L'enfant sourit subitement en entendant son nom. Il la plaça sur son avant-bras pour pouvoir caresser ses cheveux. « C'est une petite Estonienne, » dit-il doucement. Du grand Nord. Elle ne comprend guère l'anglais, nous pouvons donc parler d'elle. » Sa voix se fit rauque. « Elle n'est arrivée chez nous qu'hier. Sa mère est une brave femme. Elle nous l'a envoyée dès qu'elle s'en est aperçue. »

De nouveau le silence plana. Puis il tourna l'enfant et leurs visages furent côte à côte, regardant directement le public. C'était difficile à apercevoir d'abord, puis cela devenait évident : cette pâleur excessive du côté droit de la figure, le rosissement trop régulier à gauche, et la nette division entre les deux moitiés.

— « Tu seras bientôt guérie, » murmura-t-il. Il le répéta dans une langue étrangère, et l'enfant s'illumina, lui sourit avec confiance, puis regarda le public en souriant encore : ce sourire n'était-il pas un peu plus large du côté rose que du côté blanc ? On n'aurait su le dire...

— « Aidez-moi, » dit Heri Gonza. « Aidez-la, aidez les autres, aidez-nous. Trouvez ces enfants, dans le monde entier, et appelez-nous. Où que vous soyez, empoignez votre téléphone, et dites simplement « F... J. » C'est la Fondation de la Japétite. Nous les traitons comme de petits rois et de petites reines. Nous ne leur causons jamais aucune peine. Par tridéo, ils sont en relation constante avec leurs êtres chers. » Tout à coup sa voix résonna. « Votre appel sera peut-être celui que nous attendons. Grâce à lui, nous trouverons peut être l'enfant qui nous apprendra ce que nous cherchons à savoir. Votre appel — *le vôtre !* — peut nous apporter le remède ! »

S'agenouillant, il posa doucement l'enfant à terre. Lui tenant les mains, il la regarda dans les yeux et dit :

— « Et qui que vous soyez, où que vous vous trouviez, docteurs, étudiants, instituteurs... si l'un de vous, n'importe où, a un soupçon, une idée, un moyen de nous aider, *n'importe quel* moyen — appelez-moi. Appelez-moi dès maintenant, appelez ce numéro... » Il leva les bras : les lettres et les chiffres majuscules du numéro local flottèrent au-dessus de sa tête. « ...et prévenez-moi. Je vous répondrai immédiatement, je parlerai immédiatement à tous ceux qui seront susceptibles de nous aider. Aidez-nous, oh ! aidez-nous. »

Le dernier mot résonna longtemps dans l'atmosphère. En arrière, le profond plateau s'obscurcit, ne laissant voir que les deux silhouettes, l'homme agenouillé et la fillette aux cheveux d'or, tous deux inondés de lumière. Il lâcha ses mains et elle se détourna de lui en souriant timidement, puis traversa la vaste scène. Cela parut durer éternellement et, tout en marchant, elle traînait très légèrement la jambe gauche.

Quand elle eut disparu, il ne restait qu'à regarder Heri Gonza. Il n'avait pas bougé, mais l'éclairage avait été modifié, faisant de lui une silhouette lumineuse sur le fond noir infini... un homme agenouillé, lumiè-

re dans la pénombre universelle... l'espérance... s'estompant lentement, mais encore présente...

Un chant s'élève, une lueur d'un bleu des plus pâles frappe le centre de l'écran. Le chant est une puissante voix du passé, l'ancien enregistrement oublié d'une des interprétations les plus émouvantes que le monde ait connues, surtout en une telle circonstance : Mahalia Jackson chantant *The Lord's Prayer*, bénéficiant d'un auditoire dont on n'eût pas rêvé à son époque... avec une fraîche odeur nouvelle, des émanations quasi hypnotiques, et un chœur en sourdine qui en eût remontré à un chœur céleste.

Heri Gonza n'avait pourtant pas dit : « Prions. » Sur un réseau mondial, jamais il n'eût fait une telle chose. Il n'y avait que la pâle silhouette agenouillée et la lueur bleue, très loin derrière. Et si, au dernier moment, la lueur évoqua pour certains le signe de la croix, ce n'était peut-être qu'une forme voilée écartant les bras ; et si cette dernière paraissait donner une bénédiction, c'était sans doute seulement aux yeux du croyant. Quoi que ce fût, ceux qui la virent ne purent échapper complètement à son emprise, ni l'oublier. Iris Barran, par exemple, épuisée au commencement de la projection, le cœur et l'esprit pleins de la tragédie de la japétite, Iris Barran fut complètement retournée par ce spectacle. Tout ce qu'elle avait en tête était ce dernier mot : *Aidez-nous !*

Elle se rua à son solidophone et, d'un geste, le mit en action. Les doigts tremblants, elle composa le numéro qui flottait dans sa tête comme il avait flotté sur la paroi de la tridéo, et à la jeune femme qui apparut dans la cavité du solido en disant : « Tridéo, C. A. O. Bonsoir, » elle demanda, haletante :

— « Heri Gonza... vite ! »

— « Un instant, s'il vous plaît, » dit la vision, qui disparut pour être remplacée instantanément par une autre encore plus calme et plus jolie, qui déclara :

— « F. J. Téléthon. »

— « Heri Gonza. »

— « Tout de suite. Votre nom ? »

— « I — Iris Barran. Dr. Iris Barran. »

La femme la regarda vivement :

— « Pas le... »

— « C'est moi, si... J'ai gagné le Prix Nobel. S'il vous plaît... laissez-moi parler à Heri Gonza. »

— « Un instant, je vous prie. »

Le suivant fut un jeune homme aux cheveux ondulés, à voix de baryton, au visage extrêmement attentif. C'était Burcke, du réseau. Il la passa à un jovial petit gros aux yeux vifs, le contrôleur des appels. Iris en aurait hurlé. Mais une demande d'appels, adressée au monde entier, eût embarrassé les lignes et les canaux pendant des heures et, évidemment, un filtrage minutieux s'imposait. Elle se rendait vaguement compte que son nom et son visage, apparus ce jour dans tous les journaux, l'avaient déjà rendue célèbre. Consciemment, elle ne songeait pas à tout cela ; elle ne pensait qu'à aider... *à aider*.

Une bribe de sa conversation avec le Dr. Otis lui traversa l'esprit : *Vous l'échangeriez sans regret contre...*, suivie d'une image poignante du visage de Billy essayant de sourire de son seul côté valide. *Je l'échangerais même contre une espérance raisonnable...* puis, subitement le visage de Heri Gonza. Instinctivement, elle regarda par-dessus son épaule la paroi de tridéo ; Heri Gonza s'y trouvait aussi, avec un pupitre de solidophone au milieu de la scène ; seul le comédien pouvait voir l'intérieur de la cavité du solido. La lumière du petit écran se reflétait sur sa figure.

— « Je reconnaîtrais ce visage n'importe où ! » dit-il d'une voix râpeuse.

— « Oh ! » dit-elle faiblement, « Mr... heu... » et elle se souvint alors qu'il affectait publiquement de ne jamais accepter qu'on l'appelle Monsieur. Elle reprit : « Heri Gonza, je... je suis Iris B...barran, et je... » Elle réalisa qu'on n'entendait pas sa voix à la tridéo. Elle en fut soulagée.

— « Je sais qui vous êtes, » lui dit-il, conservant sa voix stridente. « Je connais aussi l'histoire de votre vie. » Prenant un accent comique, il ajouta : « Et alorssse ? »

— « Vous savez que je viens de recevoir le Prix Nobel. M... heu... Heri Gonza, je veux vous aider, c'est mon plus cher désir. Je veux vous aider. Mon frère est atteint. Vou... voulez-vous que je vous donne l'argent du prix... je veux dire, à la Fondation ? »

Elle ne savait pas ce qu'elle attendait en échange de cette offre stupéfiante. Elle n'y avait pas encore songé. Mais elle ne s'attendait pas à...

— « *Quoi ?* » hurla-t-il, si fort qu'elle rentra la tête dans ses épaules à la façon d'une tortue. « Ecoutez, vous, j'm'en suis tiré sans vous jusqu'à maintenant, et j'peux continuer *sans vous*. Je n'ai pas besoin de vos offres. Je ne suis pas ici pour *vous* rendre service. Vous vous trompez d'numéro et a-a-alorsse, a-a-dieu ! » termina-t-il avec un bégaiement voulu. Et avant qu'elle eût pu ajouter un mot, il fit un geste et le solidophone d'Iris s'obscurcit.

Hébétée par ce coup, elle se tourna lentement vers le mur-vidéo, où Heri Gonza s'avançait vers son public. Sa face inexpressive, sa démarche, sa posture, l'inclinaison de sa tête et le ton de sa voix, tout indiquait une indignation amusée, avec peut-être un peu plus de colère que de dédain. Levant un pouce en direction du solido, il dit :

— « V-vous rendez compte ? Devinez qui a osé m'appeler à c't'heure ? Pas un auroch, pas un horoscope, mais un... » exactement la pause qui convenait ; un éclat de rire dans l'assistance, et mille voix s'élevèrent en chœur avec lui... « un horowitz ! »

Iris retomba dans le fauteuil du solidophone et, se couvrant le visage de ses mains, pressa si fort sur ses yeux qu'elle en vit des taches rouges. Un moment, elle resta complètement abasourdie, incapable de penser, puis finalement elle réussit à se déplacer. Elle se leva péniblement et gagna le divan, prête à éteindre d'un geste l'écran de tridéo. Heri Gonza était revenu au solido de scène, parlant à quelqu'un avec animation, d'une voix toute de miel et de douceur.

— « Oh ! soyez béni, frère, et merci. Vous avez p't-être là une idée, et j'vais vous dire ce que vous allez faire. Appelez la F. J. de Johannesburg et demandez à rencontrer les médecins de la Fondation. Ils vous écouteront... Non, frère, à mes frais, bien sûr. Qu'est-ce qu'y a, vous êtes fauché ? Ecoutez bien, frère : qué z'ai oune bonne nouvelle pour vous, porqué vous êtes oun chic type. Qué vous n'êtes plous fauché, amigo. Qué z'envoie quelqu'un vous porter dé l'argent immédiatement... Oh non, né mé rémerciez pas, qué vous mé fâcheriez. Au révoir. »

Il fit un signe d'adieu puis, se tournant vers les spectateurs, reprit :

— « Un monsieur qui avait une idée... bonne ou mauvaise, qui sait ? Mais c'est pour m'aider... Il est donc le bienvenu. »

Tonnerre d'applaudissements. Iris éteignit l'écran.

Elle alla s'humecter le visage, et cela lui donna la force de prendre une douche, puis de se changer. Après quoi elle fut à même de réfléchir presque normalement.

Comment avait-il pu... ?

Elle envisagea toutes sortes de possibilités, d'explications. Le solidophone du comédien était factice : il ne pouvait la voir, il ignorait qui l'appelait. Ou bien : c'était sa manière à lui de plaisanter, et elle avait été trop lasse pour le comprendre. Ou... ou... à quoi bon : c'était réellement arrivé, il savait ce qu'il faisait, il avait une bonne raison.

Mais *quelle* raison ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Elle se remémora le rugissement du public : Horowitz. Avec difficulté (car cela la peinait encore) elle évoqua leur conversation puis, pointant alternativement son index vers la tridéo et le solido, elle reconstitua ce qui était réellement parvenu au public. Alors seulement, elle comprit que Heri Gonza avait agi de la sorte pour faire croire que l'appel provenait du Dr. Horowitz. Mais s'il avait eu besoin de ce gag particulier, à ce moment précis, pourquoi n'avait-il pas utlisé un faux solidophone ? Pourquoi avoir discuté avec elle, pourquoi l'avoir repoussée de la sorte ?

Il ne lui avait pas permis d'apporter sa contribution. Ce qui était pire que l'impolitesse ou l'insulte. Il ne voulait pas de son aide.

Que faire ? Son geste ne lui avait rien coûté, mais elle ne pouvait supporter de le voir refusé. Il fallait qu'elle fasse quelque chose : elle aiderait. Surtout maintenant qu'elle allait recevoir cet argent inutile dont elle n'avait nul besoin et qui était susceptible de servir à quelque chose, de ramener Billy à la maison.

Eh bien, il fallait dénoncer Heri Gonza. L'humilier, comme il l'avait humiliée, elle. Convoquer les journalistes, leur faire une déclaration. Leur dire ce qu'elle avait offert, leur dire qui avait répondu. Il serait obligé d'accepter l'argent, et de s'excuser humblement.

Elle se leva, puis se rassit. Non. Il avait sûrement compris *qui* elle était ; il devait avoir sur son appareil un « mouchard » par lequel son comité de filtrage lui apprenait qui l'appelait. Iris en savait long sur Heri Gonza. Il paraissait si direct, si impulsif : il ne l'était pas. Il menait ses multiples entreprises de main de maître, s'occupait lui-même de son argent, de ses contrats. Il ne faisait pas d'erreurs ni ne prenait de risques. Il

l'avait repoussée, et la Fondation la repousserait aussi : la Fondation *était* Heri Gonza. Il avait ses raisons, et si elle avait eu le moindre moyen de se défendre contre lui, il n'eût pas agi ainsi.

On refusait sa contribution.

A moins que...

Elle courut subitement à son solidophone. Elle forma le 5 au cadran ; la cavité s'alluma, et le mot ANNUAIRE apparut. Elle forma H, O, R, et pressa le bouton *Ralenti ;* finalement elle arriva aux Horowitz. Il y en avait pitoyablement peu. La plupart des Horowitz avaient demandé à être supprimés de la liste ; certains avaient été jusqu'à changer de nom.

George Rehoboth Horowitz... Tout à coup, elle se souvint.

Il n'était pas répertorié.

Elle fit les Renseignements, et s'informa. L'employée eut un sourire de pitié et lui dit que le numéro ne figurait pas à l'annuaire. Il fallait s'y attendre. Le Dr. Horowitz n'était pas loin d'être l'homme le plus haï de la terre.

— « Est-il aux Abonnés Spéciaux ? » demanda brusquement Iris.

— « Il y est, » dit la femme, toujours avec la politesse de rigueur, mais sur un ton devenu glacial. Quelqu'un qui connaissait cet individu au point de lui parler... « Votre nom, je vous prie ? »

Iris le lui donna, et ajouta :

— « Dites-lui que c'est extrêmement important, s'il vous plaît. »

L'écran s'obscurcit, ne laissant paraître que le sigle de la compagnie téléphonique, qui tournait sur son axe, indiquant que la préposée faisait son travail. Puis une tête d'homme survint, l'examina un moment, et dit enfin :

— « Dr. Barran ? »

— « Dr. Horowitz ? »

Sans le savoir, elle avait dû se faire des idées sur l'aspect du fameux (ou infâme) Horowitz. Son visage semblait trop doux pour émettre ces reparties féroces que lui attribuaient les journalistes ; en tout cas, il était peut-être suffisamment doux pour qu'on le considérât comme le maladroit, l'imbécile qu'imaginaient tant de gens. Ses yeux, inexpliquablement, assurèrent à Iris qu'il ne pouvait pas être maladroit de ses mains. Il portait des lunettes « externes », à l'ancienne mode, paraissait légèrement dégarni et plus jeune qu'elle n'eût pensé, mais laid. Mais laid dans la mesure où la beauté réside dans les lignes pures et soyeuses, et où les rochers, les troncs d'arbres, la serre du faucon ,la patte de l'ours sont laids. Iris Barran ne trouvait pas répugnante cette sorte de laideur.

Sans ambage elle demanda :

— « Etes-vous arrivé à une conclusion quelconque, au sujet de la maladie ? »

Elle ne spécifia point : il n'existait qu'une seule maladie.

D'un air bizarre, comme s'il la connaissait depuis longtemps, et pouvait estimer à quel point elle était capable de comprendre, il lui répondit :

— « Je sais tout ce qu'il faut savoir, depuis le sommet jusqu'au mi-

lieu, et depuis la base jusqu'au premier tiers. Entre ces deux points... rien, et pas moyen de découvrir quoi que ce soit. »

— « Pouvez-vous aller plus loin ? »

— « Je ne sais pas, » dit-il avec honnêteté. « Je peux continuer à chercher des moyens de progresser, et si j'en trouve un, je peux l'essayer. »

— « De l'argent vous servirait-il ? »

— « Cela dépend à qui il appartient. »

— « A moi. »

Il ne dit rien, mais pencha légèrement la tête de côté pour la regarder. Elle dit :

« J'ai reçu... Je vais recevoir de l'argent. Une grosse somme. »

— « Je suis au courant, » fit-il, et il se mit à sourire. Il avait des dents très fortes, pas blanches ni régulières, mais saines. « Votre physique théorique est tout à fait en dehors de ma compétence, et je ne la comprends guère. Je suis heureux que vous ayez reçu le Prix. Réellement heureux. Vous le méritez. »

Elle secoua la tête en signe de dénégation, et dit :

— « J'ai été fort surprise. »

— « Il n'y avait pas de quoi. Au bout de quatre-vingt-dix années de confusion assez effrayante, vous avez rétabli le concept de parité dans la science... (il gloussa) quoique d'une façon à laquelle personne ne s'attendait. »

Elle ne s'était pas rendu compte que telle était son œuvre : elle n'y avait jamais songé en ces termes. Son explication du flux gravitationnel était une affaire subtile, qu'on ne pouvait exposer qu'en symboles abstraits, fort éloignés des mots. Elle-même n'était jamais parvenue à l'exprimer par des mots et cet homme venait de le faire, non seulement avec facilité, mais avec beaucoup de justesse.

Elle songea : si ce n'est pas son domaine, et s'il le comprend aussi bien... comme il doit être compétent sur son propre terrain ! Elle demanda :

— « Aurez-vous l'usage de cet argent ? »

— « Si j'en ai l'usage ! » dit-il avec dévotion. « Quant à savoir s'il m'aidera à trouver, Docteur, je ne puis vous le dire. Il m'aiderait à continuer, mais peut-être pas *à arriver*. Pourquoi avez-vous pensé à moi ? »

Serait-il peiné de le savoir ? se demanda-t-elle. Mais la réponse vint d'elle-même : il serait peiné que je ne sois pas honnête.

— « Je l'ai offert à... à la Fondation. Ils n'en veulent pas. Je ne sai pas pourquoi. »

— « Moi, je le sais, » dit-il, et il leva aussitôt la main. « Pas maintenant, » fit-il, coupant court à sa question. Allongeant le bras hors du champ de vision, il ramena un carton portant ces mots : ON NOUS ECOUTE.

— « Qui ?... »

— « Le monde, » coupa-t-il, « est truffé d'amateurs éclairés. Dites-moi, pourquoi êtes-vous prête à un tel sacrifice ? »

— « Bah !... l'argent ? Ce n'est pas un sacrifice. J'ai déjà ce qu'il me faut : je n'ai pas besoin de plus. Et... mon jeune frère est atteint. »

— « Je l'ignorais, » dit Horowitz d'un air compatissant. Il fit un geste des deux mains qu'elle ne comprit pas.

— « Quoi ? »

Il secoua la tête, toucha ses lèvres, et répéta le geste, désignant la pièce qui l'environnait, et lui-même. *Venez ici.*

Elle fit « oui » de la tête, mais dit seulement :

— « J'ai été très heureuse de vous parler. J'irai peut-être vous voir bientôt. »

Il se tourna vers une carte ; visiblement, il l'avait déjà utilisée maintes fois. C'était le plan d'une partie de la ville. Elle la reconnut facilement, suivit son doigt tendu, et hocha la tête avec empressement. Il dit :

— « J'espère que ce sera bientôt. »

Elle hocha encore la tête, et se leva pour lui indiquer qu'elle se mettait en route. Il sourit et coupa la communication.

On eût dit une cité morte ou décimée ; les gens avaient déserté les rues pour regarder le téléthon. Les rares qui étaient dehors se hâtaient, comme s'ils étaient sortis contre leur volonté, et pressés de rentrer pour en manquer le moins possible. On savait que Heri Gonza avait l'intention de continuer pendant trente-six heures au moins, et pourtant ils ne voulaient pas en manquer une seconde. Merveilleux, merveilleux, se dit-elle, stupéfiée (et ce n'était pas la première fois) par les gens... rien que par eux. Quelqu'un lui avait dit un jour qu'elle se vouait aux mathématiques parce qu'elle était si étonnée par les gens, si différente d'eux. C'était possible. Elle était, elle le savait, très maladroite en société, et préférait la compagnie des mathématiques, qui faisaient l'impossible pour être raisonnables, et pour s'exprimer avec exactitude...

Elle trouva sans peine le magasin d'articles de sport qu'il avait désigné sur son plan, et pénétra dans l'entrée obscure. Regardant prudemment autour d'elle, elle ne vit personne, et voulut pousser la porte. Cette dernière était verrouillée, et Iris éprouva un désappointement dont l'intensité la surprit. Mais au même instant elle entendit un léger déclic, poussa de nouveau la porte, et la sentit qui cédait. Elle se glissa à l'intérieur, referma, et fut soulagée d'entendre le verrou manœuvrer une nouvelle fois derrière elle.

Droit devant elle, une faible lumière clignota, montrant un passage dégagé jusqu'au fond du magasin. Quand elle fut au mur du fond, la lampe clignota encore, et elle vit une porte à sa droite, au fond d'un boyau. Cette porte cliqueta à son approche, et s'ouvrit sans difficulté. Elle monta l'escalier ; sur le palier supérieur se tenait Horowitz, les mains tendues. Elle les prit avec plaisir et, il dégagea une de ses mains, et la conduisit à son logis. Il referma soigneusement la porte, et s'étant retourné, il s'y adossa.

— « Eh bien, » dit-il. « Je vous prie de me pardonner cette mise en scène. »

— « C'était passionnant. » Elle sourit. « Un vrai roman policier. »

— « Venez vous asseoir, » fit-il en montrant le chemin. « Vous excuserez le désordre. C'est moi qui dois faire mon ménage... et je ne le fais pas. » Il enleva d'un fauteuil un râtelier d'éprouvettes et un bec Bunsen abîmé, et lui fit signe de s'asseoir. Il fit deux fois le tour de la pièce avant de trouver un endroit pour poser les objets. « La rançon de la célébrité, » dit-il d'une voix sardonique, puis il s'assit sur une pile de journaux ficelés, portant l'étiquette *Séances de la Société Panaméricaine de Microbiologie.* « Ce clown fait des jeux de mots sur le nom d'Horowitz, tandis que d'autres « à la page », eux, en font un jeu. Un vrai défi. Chasser l'Horowitz. S'ils réussissaient, en se branchant sur mon solidophone ou en me suivant jusque chez moi, ils seraient satisfaits. Ensuite, je deviendrais un autre genre de gibier. Tracasser Horowitz. Forcer sa porte et démolir son labo à coups de matraque. Vous voyez ce que je veux dire. »

Elle frémit.

— « Les gens sont... sont tellement... »

— « N'achevez pas, » dit Horowitz. « Nous vivons une époque paisible, docteur, mais nous n'avons pas encore perdu nos anciens appétits de chasseurs. Il ne vous est sans doute pas venu à l'esprit qu'avec vos maths et ma biologie, nous nous livrons, nous aussi, à une sorte de chasse. Supprimez notre bosse scientifique, nous nous joindrions probablement à la meute. Chercher, c'est un moyen de chasser en solitaire. »

— « Mais... pourquoi doivent-ils vous pourchasser ? »

— « Pourquoi pourchassez-vous les phénomènes de la gravitation ? »

— « Pour les comprendre. »

— « C'est-à-dire pour en percer le mystère. Les ramener à votre échelle. En être maître. Pour vous, remporter une victoire, c'est comprendre un phénomène à l'aide de votre raison. Un autre type arrive, armé d'une matraque, et sa victoire à lui consiste à s'en servir. »

— « Vous êtes étonnant, » dit-elle sans retenue. « Vous aimez vos ennemis, comme... »

— « Aime tes ennemis comme toi-même... Il faut considérer cette phrase dans son ensemble. Ma façon d'aimer mes ennemis est fonction de ma façon d'aimer Horowitz, et vous ne m'avez rien demandé là-dessus. A vrai dire, je ne me suis pas interrogé moi-même... et je n'ai pas l'intention de le faire. Mon Dieu, comme c'est bon de bavarder de nouveau avec quelqu'un. Voulez-vous boire un verre ? »

— « Non, » dit-elle. « A quel point aimez-vous Heri Gonza ? »

Se levant, il frappa du poing la paume de son autre main, et se rassit ; il avait perdu toute douceur.

— « C'est là l'exception. On peut arriver à comprendre tout ce que fait l'humanité, mais on ne peut pas comprendre l'inhumanité de Heri Gonza. Car la différence est qu'il sait ce qui est mal et ce qui ne l'est pas, et qu'il s'en moque. Je ne parle pas de la morale irréfléchie qu'on apprend sur les genoux de sa mère. Je veux parler d'une connaissance

claire, analytique, lucide, intelligente, de chaque acte et de ses conséquences. Ne sous-estimez pas ce démon. »

— « Il... il a l'air... Je veux dire, il aime réellement les enfants, » dit-elle sottement.

— « Allons, allons. Tout ce qu'il dépense pour sa précieuse Fondation, il devrait le payer en impôts. Vous n'aviez pas compris ? Il ne fait rien à moins d'y être obligé, et il n'est pas obligé d'aimer les enfants. Il se sert de ces gosses. Il utilise la pire affliction que l'humanité ait connue depuis longtemps, uniquement pour se maintenir sous le feu des projecteurs. »

— « Mais si la Fondation trouvait un remède, il... »

— « Vous venez de mettre le doigt sur la chose que personne au monde ne semble avoir comprise, si ce n'est moi... et pour laquelle je ne veux pas travailler à la Fondation. J'ai deux bonnes raisons. Premièrement, j'ai pris de l'avance sur eux. Je n'ai pas besoin de la Fondation et de tout ce luxueux matériel. Je me suis plus rapproché de la nature de la japétite qu'aucun d'entre eux. Deuxièmement, malgré tout mon amour et ma compréhension des gens, je ne tiens pas à découvrir ce que je crains d'y découvrir au cas où je travaillerais là-bas, et où un remède serait trouvé. »

— « Vous voulez dire qu'il... qu'il cacherait l'existence du remède ? »

— « Peut-être pas définitivement. Il le cacherait peut-être jusqu'à ce qu'il ait asséché la vache à lait. Pendant des années. Des malades seraient morts alors. D'autres seraient mourants. »

Elle pensa à Billy et se mordit la main.

« Je n'ai pas dit qu'il le ferait, » dit Horowitz, plus doucement. « J'ai dit que je ne veux pas me mettre dans la position de découvrir ça. Je ne veux pas apprendre qu'un membre de ma race a été capable de faire une telle chose. Vous voyez maintenant pourquoi je travaille seul, quoi qu'il m'en coûte. Si je peux guérir la japétite, je le dirai. Je le ferai, je le prouverai. Voilà pourquoi ses basses persécutions m'importent peu. Si je réussis, toutes les tracasseries qu'il m'a faites l'empêcheront d'en tirer un quelconque crédit ou bénéfice. »

— « *Qui* allez-vous guérir ? »

— « Hein ? »

— « Il les a tous. Il passe à la tridéo en ce moment même, dans le téléthon, le plus grand spectacle de ces dix dernières années, répétant aux gens de lui expédier le moindre cas, aussitôt qu'il est diagnostiqué. »

Elle ouvrait des yeux ronds.

— « Le sale logicien ! » murmura-t-il, arrondissant les yeux comme elle. « Oh ! mon Dieu, je n'avais jamais songé à ça. » Il fit le tour de la pièce et revint s'asseoir. Il avait pâli. « Mais qu'en savons-nous ? Il me donnerait sûrement un patient. Rien qu'un. »

— « Cela pourrait vous coûter le remède. Vous devriez, vous seriez *obligé* de le lui donner, sinon c'est *vous* qui cacheriez ce remède ! »

— « J'aime mieux ne pas y penser maintenant, » fit-il d'une voix rauque. « Je ne peux pas y penser. Je trouverai le remède. En premier. »

— « Peut-être mon frère Billy. »

— « N'y songez pas ! » s'écria-t-il. « Il vous en veut déjà. Ne vous mettez plus sur sa route. Il ne lâchera pas votre Billy, vous le savez fort bien. Si vous tentez quoi que ce soit, il vous écrasera comme un insecte ! »

— « Mais qu'a-t-il contre moi ? »

— « Vous ne le savez pas ? Vous êtes un Prix Nobel : ce qui se fait de mieux en matière de nouveauté. Vous êtes une femme, et pas vilaine à voir. Vous êtes connue par le grand public, ou vous allez l'être d'ici demain midi quand les reporters vous auront trouvée. Pouvez-vous croire un instant qu'il vous laisserait — vous ou un autre — marcher sur sa publicité ? Voyez-vous, la japétite est sa propriété personnelle, son monopole, et il ne va pas la partager. Qu'espériez-vous ? Qu'il annonce votre don pendant son sale téléthon ? »

— « J-je l'ai appelé à s-son téléthon. »

— « Non ! »

— « Il a fait comme si l'appel émanait de vous. Mais... mais en même temps il m'a dit... oui, il a dit : « Je n'ai pas besoin de vos offres. Je ne suis pas ici pour vous rendre service. »

Horowitz écarta les bras.

— « C. Q. F. D. »

— « Oh ! » dit-elle. « Quelle horreur ! »

A ce moment quelqu'un ouvrit la porte d'un coup de pied.

Livide, Horowitz se redressa vivement. Un homme de grande taille vêtu d'un imperméable ouvert s'avança en roulant les épaules. Il avait un long visage chevalin et la mâchoire bleue. Ses yeux paraissaient tristes.

— « Ne bougez pas, » prévint-il. « Ne bougez pas et il ne vous arrivera rien. »

Ses mains, comme douées d'une volonté propre, s'occupaient d'enlever son gant gauche, muni de petits fils métalliques, et de fouiller dans sa poche.

— « Flannel ! » jappa Horowitz. « Comment es-tu entré ? » Il fit un pas en avant, pliant les genoux, baissant la tête. « Tu vas sortir d'ici, ou sinon... »

— « Non ! » cria Iris en saisissant l'avant-bras d'Horowitz. Le type était plus grand et plus lourd que le biologiste, et se battrait sans doute plus durement et déloyalement.

— « Vous en faites pas, m'dame, » dit languissamment le nommé Flannel. Il leva paressement la main droite, fit un petit geste, et une arme à bout conique se mit à briller dans sa paume. « Il va être gentil tout plein... n'est-ce pas, mon gars ? Sinon je t'expédie au lit pour six semaines ou plus. »

Il passa devant eux et, ne quittant presque jamais Horowitz des yeux, il ouvrit les trois portes du laboratoire, qui menaient à une salle d'eau, une chambre à coucher, et à un petit réduit.

— « Qui est-ce ? Vous le connaissez ? » murmura Iris.

— « Je le connais, » grommela Horowitz. « C'est le garde du corps de Heri Gonza. »

— « Il n'y a qu'eux deux, » dit Flannel très haut.

— « Parfait, » dit une nouvelle voix, et un deuxième homme entra ; il jeta son chapeau mou et déboutonna son imperméable, identique à celui de Flannel.

« Salut les enfants ! » dit Heri Gonza.

Il y eut un long silence. Puis Horowitz s'affala sur sa pile de *Séances,* prit son menton dans ses mains, et dit avec un dégoût profond :

— « Ah ! pour l'amour de Dieu ! »

— « Dr. Horowitz, » dit poliment Heri Gonza en hochant la tête, et : « Dr. Barran. »

Iris dit en frissonnant :

— « J...e croyais que vous étiez en re...représentation. »

— « Oh ! j'y suis, j'y suis. Tout est possible, quand on sait comment s'y prendre. En ce moment Chitsie Bombom récite un monologue, et elle est bonne pour deux rappels. Après cela, il y aura une projection solido de moi assis dans les loges en train d'annoncer avec beaucoup d'humour les *Player's Pub Players.* Eux, ils donnent un acte fort long, puis une pantomime. Il y a même un corps de ballet, au cas où nous en aurions pour longtemps. »

— « Vous êtes hyprocrite et snob jusque dans votre travail, » dit Horowitz. « Pourquoi en aurions-nous pour longtemps ? »

— « Nous allons parler. »

— « *Vous* allez parler, » fit Horowitz. « Rapidement et gentiment et après vous ficherez le camp... Pardonnez-moi, Dr. Barran. »

— « Oh ! ce n'est rien, » murmura-t-elle.

— « Je vous en prie, » dit doucement le comédien, « je ne suis pas venu ici pour me quereller avec vous. Je veux en finir avec tout ça. Ici même et une bonne fois pour toutes. »

— « Nous possédons quelque chose qu'il veut, » dit Horowitz à Iris.

Heri Gonza ferma les yeux et dit :

— « Vous me rendez la tâche plus compliquée qu'il n'est nécessaire. Que puis-je faire pour que nous discutions en paix ? »

— « En premier lieu, » dit Horowitz, « votre ami simiesque respire, et cela m'ennuie. Faites-le cesser. »

— « Flannel, » dit Heri Gonza, « va-t-en. »

Furibond, le grand homme alla à la porte, l'ouvrit, et resta sur le seuil. « Va-t-en, » répéta le comédien. Le large dos de Flannel n'était qu'une éloquente masse de protestation muette, mais il sortit en refermant la porte.

Agilement, avec cette surprenante soudaineté de mouvement qui était sa « marque de fabrique », Heri Gonza tomba sur un genou et saisit les mains d'Iris stupéfaite.

— « Tout d'abord, Dr. Barran, je suis venu pour vous prier d'ex-

cuser la façon dont je vous ai parlé au solidophone. J'étais obligé de le faire... je n'avais pas le choix, comme vous allez le comprendre. J'ai essayé de vous rappeler, mais vous étiez déjà partie. »

— « Vous m'avez suivie ici ! Oh ! Dr. Horowitz, je suis navrée ! »

— « Je n'ai pas eu besoin de vous suivre. Cet endroit était repéré deux jours avant votre installation ici, Dr. Horowitz. Mais je regrette d'avoir dû employer la force pour entrer. »

— « Je cède à la curiosité, » dit Horowitz. « Pourquoi mes verrous n'ont-ils pas donné l'alarme quand vous les avez ouverts ? J'ai vu l'éliminateur d'empreinte palmaire de Flannel, mais bon sang, ils auraient dû sonner l'alarme. »

— « Les verrous étaient déjà ici quand vous avez loué ce local, n'est-ce pas ? Eh bien, d'après vous, qui les a installés ? Avant de partir, je vous montrerai où se trouve l'interrupteur. Quoi qu'il en soit, accordez-moi ceci : avais-je un autre moyen de bavarder avec vous ? »

— « Je vous l'accorde, » fit amèrement Horowitz.

— « Maintenant à nous deux, Dr. Barran. Vous avez reçu mes excuses, et vous aurez l'explication correspondante. La deuxième chose que je veux faire est accepter, en vous remerciant du fond du cœur, votre offre extrêmement aimable de l'argent du Prix. Je l'accepte, j'en ai besoin, et il sera plus utile que vous ne pourriez l'imaginer. »

— « Non, » dit sèchement Iris. « Je l'ai promis au Dr. Horowitz. »

Heri Gonza soupira, se remit debout, et s'adossa à la table de laboratoire. Il les contempla tristement.

— « Allez-y, » dit Horowitz. « Dites-nous comment vous pouvez avoir besoin d'argent. »

— « Deux choses que je n'ai jamais attendues de vous, c'est l'ignorance et la stupidité, » dit Heri Gonza rapidement, « et vous m'en donnez actuellement une belle démonstration. Pensez-vous réellement, comme mes millions de fans, que lorsque j'obtiens un contrat de deux millions de dollars, je puisse placer deux millions de dollars à la banque ? Ne soyez pas enfants. Mon entreprise est trop vaste pour que je puisse cacher quelque chose. Les vautours fiscaux de la ville, du comté, de l'Etat et de la Fédération sont installés dans toute mon organisation. Je suis une corporation, assujettie à la publication de ses comptes. Je n'ai même pas de salaire ; je prélève ce dont j'ai besoin, et je le déclare, croyez-moi. Dorénavant, si je veux terminer ce que j'ai commencé avec la maladie, il me faudra beaucoup plus d'argent que je n'en peux prélever par bribes. »

— « Dans ce cas, prenez-le sur l'argent de la Fondation, il est fait pour ça. »

— « Avec cet argent, je veux faire la seule chose que je n'aie pas le droit de faire. La seule chose qui puisse mettre fin à cette horreur, il le faut ! »

— « Le seul moyen est un voyage à Japet. »

Heri Gonza ne répondit rien à cela. Il attendit.

— « Il paraît sincère, » dit Iris Barran. « Je crois qu'il est vraiment sincère. »

— « Vous êtes puissant, » dit finalement Horowitz, « et vous pouvez obtenir quantité de passe-droits, mais pas celui-là. Il y a une chose contre laquelle le gouvernement — tous les gouvernements et toutes leurs forces armées — s'élèvera avec fureur, c'est un aller et retour hors de la zone terrestre, particulièrement s'il concerne Japet. Vous avez actuellement sur les bras près de quatre cents enfants en train de mourir, et le monde entier a peur. »

— « Laissons cela un moment. » La voix du comédien était sincère et chaude. « Supposons simplement que cela puisse être fait. Horowitz, si je comprends bien, vous savez tout ce qu'il vous faut sur le virus de la japétite, à l'exception d'un petit chaînon. Est-ce vrai ? »

— « C'est vrai. Je peux synthétiser un ersatz de virus à partir d'acides nucléiques, et reproduire exactement la maladie. Mais il meurt de lui-même. Il y a une différence entre mon virus synthétique et le naturel, et j'ignore en quoi elle consiste. Qu'on me donne dix heures sur Japet, un peu de chance, et j'aurai le virus initial sous un microscope électronique. Alors je pourrai synthétiser un véritable virus capable de vivre et de provoquer la maladie. Dès que j'aurai cela, l'antidote ne sera qu'une question de mise en route industrielle, grâce à nos techniques actuelles. En une semaine, nous aurons des fûts de sérum pour ces gosses. »

Heri Gonza étendit les mains.

— Voilà le problème. La loi ne permettra pas l'expédition avant que nous ayons le remède. Nous n'aurons pas le remède à moins d'accomplir l'expédition. »

— « Un prix Nobel représente beaucoup d'argent, mais cela ne paierait même pas la coque d'un spationef. »

— « J'ai le spationef. »

Pour la première fois, Horowitz se redressa et parla sans colère ni désespoir.

— « Quel type de spationef ? Où est-il ? »

— « Un Fafnir. Vous l'avez vu, ne serait-ce qu'en image. Je m'en sers principalement pour circuler autour du monde, et pour promener des hautes personnalités. C'est un appareil pour le grand espace, avec douze hommes d'équipage, et douze cabines de passagers. Mais il se conduit comme un jouet, et j'ai le meilleur pilote du monde : Kearsarge. »

— « Kearsarge, ah ! oui. Mais ce que vous appelez le grand espace, c'est Mars et Vénus. Pas Saturne. »

— « Vous ignorez ce qui a été fait sur cet appareil. Maintenant, il peut emporter quatre personnes. Il comporte un laboratoire et un ate-

lier, et tout le reste n'est que moteur, blindage et carburant. Bon sang, il est capable d'aller jusqu'à Pluton ! »

— « Vous vous en étiez donc déjà occupé ? »

— « Mon vieux, cela fait un an et demi que je grignote sur mes revenus. Vous ne pouvez pas savoir le double jeu que j'ai dû jouer avec les directeurs de mes entreprises, avec mes banquiers et les autres. Je ne peux plus extraire un sou sans mettre au jour tout ce projet. A présent, Dr. Barran, voyez-vous pourquoi j'ai été obligé de vous traiter comme cela ? Vous étiez un don du ciel, avec votre offre magnifique et votre amour pour Billy. Savez-vous astronaviguer ? »

— « Je... mon Dieu. Je connais assez bien les principes. Je crois que je saurais, après quelques leçons. »

— « Vous saurez. Maintenant écoutez... je ne veux pas voir cet argent. Demain matin, vous irez tous deux examiner l'appareil ; ensuite vous pourrez y ajouter tout ce qui vous paraîtra nécessaire. Vous avez des vivres, du carburant, de l'eau et de l'air pour deux voyages, pour un à plus forte raison. »

— « Bon sang, » fit Horowitz.

— « Je m'occuperai de votre astronavigation, Dr. Barran. Il vous faudra inventer une histoire : recherches secrètes ou long voyage solitaire ou autre chose. Quant à vous, Horowitz, vous pouvez vous absenter sans difficultés. »

— « Oh ! oui, grâce à vous. »

— « Bah ! cette fois vous êtes le bienvenu, » dit le comédien souriant presque. « Il manque encore un membre à l'équipage : je m'en occuperai avant le départ. »

— « Et pour l'astronef ? Quelle explication donnerez-vous ? »

— « Vol d'essai après révision. Panne dans l'espace, réparation, retour... une histoire de ce genre. Remettez-vous-en à Kearsarge. »

— « J'avoue franchement, » dit Horowitz, « que je ne pige pas. Voilà une blague qui n'est pas déductible des impôts, et elle vous coûte très cher. Qu'est-ce qui s'y cache, charlatan ? »

— « Vous avez le droit de poser cette question, » dit le comédien avec tristesse. « C'est pour les gosses, un point c'est tout. »

— « Vous en aurez les honneurs ? »

— « Non. Je ne peux pas, et je ne veux pas. Je ne peux me mêler à cette affaire... cela me perdrait. Voyage extra-terrestre, risquer la vie de tous les enfants terriens... vous savez ce qu'on dirait. Non, c'est votre affaire, Horowitz. Vous disparaissez, vous revenez un jour avec la solution. Je suis sport, et je rétracte mes déclarations. Vous reprenez votre poste de directeur si vous voulez. Tout est bien qui finit bien. Tous les enfants guéris. »

Bondissant, il fit claquer ses talons quatre fois avant de retoucher le sol. « Les enfants guéris, » souffla-t-il ayant tout à coup repris son calme.

— « Heri Gonza, » dit Horowitz doucement, « qu'y a-t-il entre vous et les enfants ? »

— « Je les aime. » Il boutonna son imperméable. « Bonne nuit, Dr. Barran. Acceptez une nouvelle fois mes excuses, et ne pensez pas trop de mal de moi. »

— « Mais non, » fit-elle en souriant ; et elle lui donna la main.

— « Mais pourquoi aimez-vous les gosses à ce point ? » insista Horowitz.

Heri Gonza haussa les épaules et lança son rire sec.

— « J'en ai jamais eu, » gloussa-t-il. Approchant de la porte, il s'arrêta devant elle, soudain immobilisé. Ses épaules tremblèrent. Il se retourna subitement, et le célèbre visage buriné était mouillé, crispé, la bouche torturée. « Jamais pu, » murmura-t-il, et il s'éloigna en courant.

Les semaines, les mois passèrent. L'évolution des cas de japétite suivit une courbe qui ondulait bizarrement, et on espéra que le virus extra-terrestre perdait de sa force. Certains des cas les plus anciens s'améliorèrent effectivement, et ce fut un bienfait ; car bien que la croissance générale ait été arrêtée, le côté mobile avait tendance à grandir plus vite que l'autre et, pendant les phases d'amélioration, les côtés semblaient s'égaliser. Ensuite, tragiquement, l'amélioration ralentissait, puis elle cessait.

La fréquence de la maladie sembla se réduire aussi. Du moins, il n'y eut que trois nouveaux cas en un an, quoique ceux-ci causèrent une vive émotion, s'étant produits simultanément dans un village belge qui n'avait jamais été touché par le mal.

Heri Gonza accomplissait toujours son tour de force hebdomadaire (sauf aux vacances) et étonnait toujours ses gigantesques auditoires par ses dons multiples, jouant, chantant, dansant, faisant le clown. Parfois il ne faisait qu'une brève apparition pour ouvrir et clore la séance, et laissait le plateau à un groupe théâtral ou un corps de ballet. Pour la Fête des Vieux, il apprit à piloter une réplique exacte d'avion léger du siècle précédent, muni d'un moteur à combustion interne, et fit audacieusement son premier vol « solo » pendant le téléthon, avec une caméra de tridéo à la place du passager.

Les autres fois, il occupait à lui seul toute la durée du spectacle, en général avec orchestre et accessoires ; mais une fois (ce fut peut-être sa meilleure performance), vêtu d'un vieux costume de répétition, sur le plateau dénudé, sans même une chaise, avec le seul soutien de l'éclairage et des caméras et, de temps en temps, l'aide invisible des hypnos et des générateurs d'odeurs, il fut successivement un défilé, une salle de classe primaire, un zoo pendant un séisme, et une vieille dame faisant en même temps à trois enfants âgés de cinq, dix et quinze ans, un cours d'éducation sexuelle.

Entre ses spectacles (et parfois pendant), il soutenait fidèlement la F.J. Il visitait régulièrement chacun de ses enfants, dont le nombre

s'élevait à plus de quatre cents. Il se réjouissait des améliorations, les consolait lors des rechutes inévitables. La seule fois où il ne joua pas comme prévu eut lieu lorsque les trois cas apparurent en Belgique, mais l'intervalle fut rempli par des bulletins de nouvelles concernant cette terrifiante résurgence, et par une tournée mondiale des cliniques de la F.J. Ce fut sans aucun doute un grand homme, un grand comique, jusqu'au jour de son ultime téléthon.

Il ne sut pas que c'était son dernier spectacle — ce qui, en un sens, était dommage car, le sachant, il eût été mieux qu'excellent : il eût été merveilleux. Il faisait partie de ce genre d'acteurs.

Il fut excellent ; au cours d'un spectacle de variétés fort amusant, il utilisa son vieux numéro, consistant à rester sur le côté de la scène et à chanter avec une mimique parfaite tandis que les meilleurs vocalistes se tenaient au centre et prononçaient les paroles sans bruit. Il se changea en une de ces Japonaises qui construisent des pyramides humaines sur leurs bicyclettes et, catapulté par un système à ressort sous-marin, il se joignit à une procession de marsouins qui bondissaient pour prendre du poisson dans la main d'un gardien.

Il joua, comme il aimait à le faire, dans un grand studio sans public, mais avec des bruits de public enregistrés. Il tint parfaitement son rôle, improvisant avec aisance lorsqu'une chanteuse oublia un couplet de son arrangement, et se tira avec brio du monologue comique qui terminait le spectacle. Dommage qu'il ne sourît pas durant cette représentation ! Quand les lampes rouges furent éteintes et remplacées par les lumières de travail, il jeta un chandail sur ses épaules et gagna la coulisse où, comme à l'accoutumée, l'attendait Burcke, le délégué du réseau.

— « Comment était-ce, Burcke-tête-de-turc ? »

— « Comme jamais auparavant, » dit Burcke.

— « Bah ! vous êtes pas mal, vous aussi, » dit le comédien. « Allons jeter un coup d'œil. »

Un de ses plus grands plaisirs (et une des raisons de sa fantastique mise au point) consistait à regarder ensuite d'un bout à l'autre, confortablement assis dans la salle de projection, le film de la représentation qu'il venait de donner. Avec Burcke, quelques acteurs de la distribution, quelques techniciens, et des étrangers privilégiés, il s'installa dans la salle de projection. On fit passer de la bière en bavardant. Comme d'habitude, tout le monde obéissait à Heri Gonza et lorsqu'il leva négligemment la main, chacun se tut et l'opérateur pressa le bouton.

Titre et distribution sur fond de mer mouvante de nuages. Fondu de la distribution, sur travelling ascendant vers nuages. Nuages s'effilochant et laissent voir chaîne de montagnes. Travelling plongeant à travers nuages, survol d'un immense lac brumeux. L'eau commence à frémir, devient turbulente ; subitement les rives se ruent l'une vers l'autre, l'eau jaillit en épaisse colonne au milieu des nuages. Le lac vide s'élève au-dessus des nuages. On s'aperçoit que c'est la bouche de Heri Gonza,

grande ouverte. Travelling arrière pour montrer visage entier. Expression intriguée. Une main se lève, s'enfonce dans la bouche, extirpe un poisson rouge.

GONZA : Mesdames, messieurs, j'ai le plaisir de vous présenter, comme chaque semaine, le *show Heri Gonza.* J'ose espérer que vous vous amuserez autant que moi... Et maintenant, place au spectacle !

Fondu ralenti sur champ noir. Longue pause.

Heri écarta la boîte de bière de sa bouche et fixa la paroi.

— « Bon sang, vous avez laissé passer tout ce noir ? »

— « Oui, » dit Burcke d'une voix neutre.

— « Mais on ne fait ça que pour la deuxième séquence ! Tout ce noir, ça les accroche, mais après ils en veulent pour leur argent ! »

— « Ils l'ont eu, » dit Burcke. « Vous allez voir. »

— « L'histoire du cheval, hein ? »

— « Non, » dit Burcke.

Plateau sombre. Bureau, cercle de lumière. Travelling plongeant, on voit Burcke, mâchoire crispée. Dans ce visage sincère et intéressé, la mâchoire crispée est menaçante.

BURCKE : Ce soir, le show Heri Gonza vous offre une histoire vécue. Bien que les rôles soient tenus par des acteurs professionnels, et que certaines scènes aient été raccourcies pour des questions de durée, soyez assurés que ces événements sont réels et peuvent être prouvés dans le moindre détail.

— « Qu'est-ce que ça signifie ? » rugit Heri Gonza. « Vous avez émis ceci ? C'est ce qui a été diffusé pendant que je m'éreintais avec cette histoire de cheval ? »

— « Asseyez-vous, » dit Burcke.

Heri Gonza s'assit, l'air effaré.

Burcke au bureau. Lève un livre qu'il tapote.

BURCKE : Voici le livre de bord d'un spationef, le livre de bord du Fafnir 203. Comment il a pu parvenir sur ce bureau, sur votre mur ? C'est, je vous préviens, une histoire pénible. Le Fafnir est un croiseur luxueux de douze cabines, avec un équipage de douze hommes y compris les stewards et le personnel de cuisine. Tel était le Fafnir 203, avant d'être remanié. Après redistribution, il comporte quatre couchettes, deux cabines servant d'atelier et de laboratoire biologique ; tout le reste est consacré aux machines, au carburant et aux vivres. Les passagers de l'appareil sont : le Dr. Iris Barran, mathématicienne...

Fondu-enchaîné : le poste de pilotage du Fafnir. La femme est debout auprès du computeur.

Le Dr. George Rehoboth Horowitz, microbiologiste...

Entre un homme porteur de lunettes ; il va vers la femme ; elle sourit.

Yeager Kearsarge, pilote de première classe...

Kearsarge est tout petit, avec un long visage osseux et dur. Il sort de l'ombre et se dirige vers le tableau de bord.

Sam Flannel, cargaison supplémentaire.

Travelling rapide : on découvre un grand gaillard attaché sur une couchette d'accélération ; il est endormi ou inconscient.

— « J'ai pigé, » dit Heri Gonza dans la salle de projection. « Une blague. C'est une blague. Très bonne, les gars. »

— « Ce n'est pas une blague, Heri Gonza, » dit Burcke. « Asseyez-vous. »

— « Il faut bien que ce soit une blague, » dit Heri Gonza d'une voix basse. « Passez-moi une bière, que je me détende pour rire avec vous. »

— « Tenez. Et taisez-vous. »

BURCKE : ...mission totalement contraire à la loi et aux règlements en vigueur. Destination : Japet. But : trouver le virus, ou les spores, de l'affection infantile si redoutée, nommée japétite — en se basant sur la théorie selon laquelle l'examen de ces derniers, dans leur habitat naturel, révélera exactement leur structure interne, et mènera à un remède, ou à une immunisation pour le moins. Propriétaire de l'appareil et directeur de la mission : (*longue pause*) Heri Gonza.

Quatorzième heure de vol...

Fondu de Burcke et du bureau. Enchaîné sur poste de pilotage.

Horowitz traverse le champ vers la cabine latérale, regarde Flannel. Touche le visage de Flannel. Revient vers le computeur et Iris.

HOROWITZ : Il est toujours dans le cirage. Le dur de dur n'est pas un homme de l'espace.

IRIS : Je me demande encore ce qu'il fait ici. Pourquoi Heri a-t-il voulu que Flannel nous accompagne ?

HOROWITZ : Il nous le dira peut-être.

Petite explosion. Miaulement aigu.

KEARSARGE : Un roc ! Un roc !

IRIS (*effrayée*) : Qu'est-ce qu'un roc ?

Kearsarge trottine hâtivement vers des patères sur la cloison, prend des casques, en jette deux à Horowitz et Iris, court avec deux autres à la cabine. En place un sur la tête inerte de Flannel, règle l'admission d'oxygène. Enfile son propre casque. Revient pour aider Iris, puis Horowitz.

IRIS : Qu'est-ce que c'est ?

KEARSARGE : Pas de quoi vous en faire, m'selle. Un météorite. Un tout petit. Je vais réparer ça.

Soudain, du tableau de bord, sifflement aigu et nuage de fumée.

IRIS : Oh ! Et ceci ?

KEARSARGE : Là, je n'en sais rien.

Kearsarge va au tableau, s'agenouille, regarde dessous. Gromelle, tâtonne.

HOROWITZ : Qu'est-ce que c'est ?

KEARSARGE : C'est pas régulier, c'est tout ce que je sais.

Horowitz s'agenouille à côté et regarde.

HOROWITZ : Et ça ?

KEARSARGE : Le bout du levier de départ. Ce câble, qui y était relié, a arraché cette goupille quand nous avons décollé.

HOROWITZ : En déclenchant ce mécanisme à retardement... A quelle heure a-t-il fusé ?

KEARSARGE : A 14 heures 30 à peu près après le départ.

HOROWITZ : Pensez-vous pouvoir l'ôter de là ? J'aimerais voir ce qu'il y a dedans.

Kearsarge retire la machine, la passe à Horowitz, qui l'emporte au labo.

Enchaîné sur cabine, gros plan du visage de Flannel sous le casque. Il ouvre les yeux, regarde dans le vague. Il est très malade, pâle et fou de terreur latente. Subitement la terreur prend le dessus. Avec beaucoup de difficulté il lève la tête, soulève son poignet attaché pour regarder sa montre. Il se met subitement à hurler et à se débattre. Les boucles des courroies sont près de ses mains, mais il ne les trouve pas. Iris et Kearsarge entrent en courant. Kearsarge s'arrête pour examiner la situation, puis allonge le bras et ouvre les boucles. Les courroies tombent ; Flannel, hurlant, bondit vers la porte en renversant le petit homme et en repoussant violemment Iris contre le chambranle. Elle crie. Kearsarge se remet sur pied, s'élance après Flannel comme un fox-terrier derrière un taureau. Flannel s'arrête devant la cellule de la fusée de secours, s'affaire.

KEARSARGE : Qu'est-ce que tu fabriques ?

FLANNEL (*bredouillant*) : 14 heures 30... 14 heures 30... faut que je sorte, faut que j'sorte... (*il crie*).

KEARSARGE : Ne tire pas là-dessus, abruti ! Ce n'est pas la porte, c'est le levier de libération ! Tu vas nous faire dévier de deux cents kilomètres !

FLANNEL : Ah ! laisse-moi sortir, c'est trop tard !

Kearsarge frappe des deux poings vers le haut, si inopinément que Flannel perd prise et tombe à la renverse. Kearsarge saute sur lui, tourne sa valve d'oxygène, et se met à l'écart. Flannel se relève péniblement, titube jusqu'au logement de la fusée, place de nouveau ses mains sur le mauvais levier, mais ses genoux cèdent. Sous le casque, sa figure s'empourpre. Horowitz sort du labo en courant. Kearsarge tend le bras et le retient, et ils regardent ensemble Flannel qui s'affaisse, tombe, roule, se tord. Il pose ses deux mains sur le casque, le repousse vainement.

HOROWITZ : Surtout, ne le laissez pas enlever son casque !

KEARSARGE : Vous en faites pas. Il ne peut pas.

Flannel ne bouge plus. Kearsarge marche jusqu'à lui et ouvre un peu son admission d'oxygène. Il fait signe à Horowitz et, ensemble, ils le traînent dans la cabine puis le hissent avec beaucoup de peine sur la couchette ; ils l'attachent.

HOROWITZ : Que s'est-il passé ? J'avais les mains pleines de tubes de réactifs.

KEARSARGE : Le mal de l'espace. Ça arrive quelquefois. après l'évanouissement. Il voulait sortir. Il a essayé de prendre la fusée.

HOROWITZ : A-t-il dit quelque chose ?

KEARSARGE : Du déllre. Il disait : 14 heures 30, 14 heures 30. Il disait qu'il était trop tard, qu'il devait sortir.

HOROWITZ : Ce truc, sous la console, a fusé à 14 heures 30. Il était au courant.

KEARSARGE : Ah ! oui ? Qu'est-ce que c'était ?

HOROWITZ : Vapeurs de cyanure. Si nous n'avions pas été obligés de mettre nos casques à cause de la déchirure de la coque, nous serions déjà perdus.

KEARSARGE : Sauf lui. Il avait l'intention d'être debout et de surveiller sa montre et, aussitôt après le déclenchement de l'engin, il aurait pris l'appareil de sauvetage pour revenir sur terre, alors que nous aurions continué à filer jusqu'à extinction de la pile... quelque part vers Algol.

HOROWITZ : Pouvez-vous arranger ces boucles de façon qu'il ne puisse les atteindre ?

KEARSARGE : Bien sûr.

Fondu. On enchaîne sur Burcke.

BURCKE : (*Il narre*) *:* Ils obtinrent de Flannel une explication... qui ne les satisfit point. Il déclara qu'il n'était pas au courant du cyanure. Et que Heri, sachant qu'il supportait mal l'espace, lui avait dit de revenir dans la fusée de secours, s'il ne pouvait vraiment plus tenir. Mais que dans ce cas, il devait le faire dans les 14 heures et 30 minutes suivant le décollage, sinon il n'y aurait plus assez de carburant pour décélérer, faire le trajet inverse, et accomplir un atterrissage. Flannel affirma que c'était absolument tout. Il ne voulut pas dire pourquoi il était à bord, si ce n'était pour veiller aux intérêts de Heri Gonza, à la demande de ce dernier.

Leurs discussions ne purent rien éclaircir. Heri, à coup sûr, ne pouvait souhaiter que l'expédition échoue, ni que son appareil soit projeté hors du système solaire. A contrecœur ils finirent par conclure qu'un ennemi de Heri Gonza avait dû saboter l'astronef, ennemi qu'ils ne connaissaient pas.

Les semaines s'écoulèrent. Difficilement, à vrai dire, à cause de l'exiguïté des locaux. Il ne se passait rien. Pourtant, Iris Barran fit une singulière découverte : l'appareil n'avait nullement besoin d'un astro-

navigateur ; ce que Kearsarge, le vétéran, ne pouvait accomplir, le computeur le réalisait facilement. Pourquoi, dans ce cas, Heri Gonza avait-il exigé qu'elle apprenne l'astronavigation ?

Travelling optique sur Saturne qui finit par remplir un quadrant. Défilé des lunes.

Heri Gonza regardait la séquence, tandis que Saturne grandissait lentement, que les lunes roulaient comme des perles, et que le petit Japet se rapprochait. Japet n'est pas une lune comme les autres, ronde ou aplatie ; c'est un rocher, une montagne à la dérive, d'environ huit cents kilomètres de diamètre. Et devant eux se trouvait la solution au mystère de son éclat variable. Quelque cataclysme ignoré avait fendu en deux Japet, lui donnant une face lisse, près de mille kilomètres carrés de plaine (ou de falaise, selon l'angle sous lequel on l'aperçoit) faite d'un matériau basaltique gris cendré. Comme Japet tourne toujours une face vers Saturne, il paraît toujours plus brillant quand il contourne le bord est, et moins vif quand il se dirige à l'ouest, l'albedo de la face plate étant bien supérieur à celui de l'autre partie, rocailleuse et déchiquetée.

— « Burcke, mon cher Burcke-tête-de-turc, » murmura le comédien avec l'accent de la surprise, « qui donc écrit vos textes ? *Qui* a écrit un scénario aussi mauvais ? »

Panoramique, Fafnir se posant, retourné, sur plaine rocheuse ; horizon délavé, espace noir. Rocs aigus, non érodés. Plan rapproché, les vérins stabilisateurs largement écartés. Sortie de l'échelle. Deux personnages en vidoscaphes descendent en même temps que l'échelle ; les deux autres les suivent de près.

Plan plus rapproché, tous quatre près de la queue.

HOROWITZ (*Micro de casque*) : Vérifiez vos radios. Vous m'entendez ?

TOUS : Vérifié. On vous entend.

HOROWITZ : Choisissez chacun un aileron. Avancez selon une ligne droite en prolongement de votre aileron. Dès que vous aurez franchi la zone brûlée par notre appareil, prélevez, tous les deux mètres environ, un échantillon de roc. Quand votre horizon sera à la hauteur du tiers de l'astronef, revenez. C'est bien compris ? N'allez pas plus loin. (*Pause.*) Et maintenant je peux vous dire ceci : nous n'allons pas trouver la moindre chose. Ni virus, ni spore, ni quoi que ce soit. C'est qu'il ne fait pas plus de douze ou treize degrés K dans ces ombres ! Malgré tout... allons-y.

VOIX DE BURCKE : Un prélèvement, un bond. Un prélèvement, un bond. Sous cette gravité, on ne doit pas se déplacer avec force ou rapidité, sinon on s'élève très haut et il faut des minutes pour redescendre. Traîner le pas et gratter, gratter et prélever, prélever et recommencer. Il leur fallut des heures.

Plan américain, Kearsarge regardant en bas.

KEARSARGE : Tiens, voilà quelque chose.

Gros plans successifs des trois autres ; chacun lève les yeux, tournant la tête au son de la voix de Kearsarge.

HOROWITZ : Qu'est-ce que c'est ?

KEARSARGE : Une zone grillée. Un vrai gâchis. Bon sang, vous ne voyez pas ? L'astronef de Swope s'est couché. Je vois l'endroit où il s'est posé, et d'où il a décollé en raclant cette grande saillie.

FLANNEL : Bizarre qu'il n'ait rien démoli.

KEARSARGE : Oh ! si. Il ne pouvait pas abîmer sa coque, avec cette gravité ; mais il a cassé ses antennes, c'est certain, puisque les voici : atterrissage, détection, transmission. Elles sont toutes là, bon Dieu ! Pas étonnant qu'il soit revenu en canard ! On ne peut pas poser un Fafnir manuellement, mais on peut essayer ; et il a essayé. Pau'vieux Swope.

HOROWITZ : Tout le monde auprès de Kearsarge. Swope a peut-être ramassé quelque chose là-bas.

Plan éloigné des quatre hommes travaillant autour du nouvel endroit.

VOIX DE BURCKE : Ils emplirent leurs sacs de spécimens et les emportèrent à bord ; ensuite, pendant soixante-douze heures, ils firent passer à leurs poussières, leurs cailloux, tous les tests que put inventer Horowitz... Ce dernier avait raison. Il n'y a pas plus de vie sur la lunule nommée Japet, qu'à l'intérieur d'un autoclave.

Nouveau plan du poste de pilotage, mais vu de l'avant : tableau de bord en avant-plan, paroi des quartiers d'habitation au fond. Iris se déplace lentement, pose des assiettes aimantées sur une table d'acier ; chacune heurte la table avec un fort bruit métallique. Sur le côté, Flannel tripote un microscope électronique ; il examine un petit écran et manipule des boutons. L'écoutille de la fusée de secours est ouverte ; Kearsarge s'affaire à l'intérieur.

Bruits dans le sas. Ce dernier s'ouvre. Entre Horowitz, en vidoscaphe, porteur d'un sac. Il est las. Iris l'aide à enlever son casque.

HOROWITZ : J'en ai assez. Rentrons chez nous. Nous pouvons y être dans les délais.

IRIS : Que signifie « chez nous » ? J'ai oublié.

HOROWITZ : Vous acceptez de rentrer, Kearsarge ?

KEARSARGE : Dès que vous aurez fini de piocher ce caillou.

HOROWITZ : Qu'est-ce que vous faites là-dedans ?

KEARSARGE : Simple vérification. Je pensais que vous voudriez peut-être survoler l'autre face avec la fusée de secours.

HOROWITZ : Oh ! non. J'en ai assez vu. Ici, nous en avons fini. Nous aurions pu rester sur Terre avec un crayon, du papier, et calculer la densité de prolifération sub-microscopique sur Japet. Le virus de la japétite n'est pas venu de Japet et ça, mes amis, c'est formel et officiel.

KEARSARGE (*invisible*) : Oh ! bonne mère ! (*Il apparaît, le visage décoloré.*) George, venez donc voir.

Iris (*curieuse*) : Qu'y a-t-il ?

Elle se déplace et pénètre dans la fusée, avec Kearsarge et Horowitz. On l'entend pousser un petit cri. Puis, un par un, ils ressortent et se mettent à contempler Flannel. Alerté par leur silence, celui-ci lève la tête et rencontre leurs regards.

Flannel : Qu'est-ce que j'ai... des cornes, ou quoi ?

Horowitz : Montrez-lui, Kearsarge.

Kearsarge fait un signe. Il y a, sur sa figure burinée, une singulière moue mi-triste, mi-amusée.

Kearsarge : Viens, mon p'tit gars. Après ça, tu pourras te joindre à notre groupe.

Comme à regret, le grand gaillard s'approche de la cellule et suit Kearsarge dans la fusée. Travelling derrière eux, puis sur le tableau de bord, puis sous le tableau.

Une boîte argentée, avec un petit cylindre à la base, est reliée à l'extrémité inférieure de la manette de départ.

Flannel (*montrant stupidement du doigt*) : C'est... c'est la même chose que... ?

Kearsarge : Un peu plus petite... mais il faut moins de cyanure pour une fusée de secours.

Flannel (*fâché*) : Qui a mis ça là ? Toi ?

Kearsarge : Pas moi, mon gars. Je viens de la trouver.

Horowitz : Elle est ici depuis le début, Flannel. Kearsarge a raison : vous faites aussi partie de notre groupe. C'est bien Heri Gonza qui vous avait dit de prendre la fusée ?

Flannel : Oui. Il n'a rien à voir avec ceci. (*Réalisant subitement* :) Bon Dieu ! J'aurais pu...

Horowitz : Nous aurons tout le temps d'en reparler. Rangeons le matériel de labo, et décollons.

Flannel (*pour lui seul*) : Bon Dieu !

Heri Gonza, dans la salle de projection, sirotait sa bière en regardant la séquence du Fafnir décollant d'une plaine caillouteuse.

— « Vous avez réellement trouvé tout ce fatras dans un livre, Burcke ? »

— « Absolument tout, » fit Burcke en fixant l'écran.

— « Vous savez comment ça se passe dans l'espace ; il faut bien occuper son temps. Alors on écrit parfois des contes de fées. Et quelquefois, on tire une très bonne émission d'un conte de fées. Mais dans ce cas, on *prévient* qu'il s'agit d'un conte de fées. Vous me suivez ? »

— « Ouais. »

— « Vous avez *vraiment* émis cela, tout à l'heure ? »

— « Oui. »

Très, très doucement, Heri Gonza dit :

— « Pauvre Burcke. Pauvre, pauvre vieux Burcke. »

Gros plan : mains tournant les pages d'un carnet de bord. Travel-

ling arrière pour montrer Burcke tenant le livre. Il lève la tête, puis se met à parler avec une voix solennelle.

BURCKE : Ils eurent le temps de réfléchir, le temps d'échanger leurs idées. Le temps de placer les pièces des puzzles au même endroit en même temps, et de les juxtaposer pour tenter de les assembler.

Fondu sur du noir. Mais on finit par s'apercevoir que ce n'est pas du « noir » : c'est l'espace interstellaire. Panoramique : on retrouve l'astronef, poisson d'argent à la queue écarlate. Rapide travelling avant ; on traverse la coque, on découvre la cabine. Les quatre passagers sont très détendus ; ils réfléchissent longuement avant de se décider à parler. Horowitz et Kearsarge sont installés de part et d'autre de la table, mais ne s'occupent pas de l'échiquier qui est posé dessus. Iris est allongée sur le pont, la tête sur un sac à échantillons roulé. Flannel, à genoux, essaie de faire une réussite. Horowitz le surveille.

HOROWITZ : Je m'amuse à réfléchir, au sujet de Flannel.

FLANNEL : Réfléchir à quoi ?

HOROWITZ : Oh !... aux possibilités. Aux « si ». A ce que ferait Flannel, si ceci ou cela avait été différent.

FLANNEL : A quoi ça sert ? *Ceci* s'est passé, ou *cela* s'est passé, un point c'est tout. Vous pensez à quelque chose en particulier ?

HOROWITZ : A vrai dire, oui. Etant donné que tu avais un travail à exécuter, à savoir : te défiler après le départ, et nous laisser avec notre bombe de cyanure...

FLANNEL (*il se lève*) : Je vous ai dit et redit que ce n'était pas un travail. Je n'étais pas au courant de ce foutu cyanure.

HOROWITZ : Supposons que tu étais au courant. Serais-tu venu ? Si tu étais venu, nous aurais-tu prévenus ? Et voici la question qui me turlupine : si la première bombe avait raté — ce qui fut le cas — et s'il n'y avait pas eu de deuxième bombe pour t'apprendre que tu fais aussi partie du Commando de la Mort, aurais-tu essayé de faire ton travail sur le chemin du retour ?

FLANNEL : Justement, j'y ai réfléchi.

HOROWITZ : Et qu'as-tu décidé ?

FLANNEL : Rien. Vous avez trouvé la bombe dans la petite fusée, alors j'ai cessé de réfléchir.

IRIS (*subitement*) : Cela modifiait donc la situation ?

FLANNEL : Evidemment. Heri Gonza m'avait dit de piquer la fusée de secours avant un délai de quatorze heures trente minutes, et de retourner lui dire ce qui s'était passé. Donc, s'il n'y avait eu que *votre* bombe, Heri Gonza voulait peut-être que vous soyez effacés. Il y a eu un accident et vous n'avez pas été éliminés, et moi, travaillant pour Heri Gonza, je me suis demandé si je ne devais pas prendre la suite de la bombe.

IRIS : Et puis nous avons trouvé la deuxième bombe, et vous avez changé d'idée. Pourquoi ?

FLANNEL (*exaspéré*) : Qu'est-ce que vous avez tous, vous êtes idiots ou quoi ? Heri Gonza *m'avait dit de revenir pour lui raconter ce qui*

s'était passé. S'il me dit cela, et s'il prépare ensuite une bombe pour moi, comment puis-je revenir pour lui raconter ? Il faut être cinglé pour dire à un type de faire quelque chose, et s'arranger ensuite pour qu'il ne puisse pas. Heri Gonza n'est pas cinglé, et vous le savez bien. Donc, s'il n'a pas installé *ma* bombe, il n'a pas installé la vôtre, vu qu'elles ont visiblement été posées par la même personne. Et s'il n'a pas installé votre bombe, il ne veut pas que vous soyez éliminés, alors j'ai cessé de m'interroger. C'est suffisamment simple pour vous ?

IRIS : Je ne sais pas si c'est simple, mais en tout cas c'est magnifiquement raisonné.

HOROWITZ : Bon... l'un de nous croit aux bonnes intentions de Heri Gonza. Quoique je ne voie pas pourquoi il a pris la peine de te mettre à bord, si tu devais le quitter peu après et revenir au point de départ.

FLANNEL : Moi non plus. Mais suis-je obligé de comprendre tout ce qu'il m'ordonne de faire ? J'ai fait pour lui des tas de trucs dont je ne connaissais pas les raisons. Toi aussi, Kearsarge.

KEARSARGE : C'est vrai. Je pilote cette casserole d'un point à un autre, et puis ailleurs, et je ne vois rien d'autre ; et si je vois autre chose je l'oublie aussitôt, et si je ne l'oublie pas je n'en parle jamais. Ça lui plaît, et nous nous entendons très bien.

IRIS (*avec force*) : Je crois que Heri Gonza voulait que nous fussions tous tués

HOROWITZ : Qu'est-ce que c'est... de l'intuition ? Et... n'auriez-vous pas dû dire « veut » ?

IRIS : « Veut », oui. Il veut que nous soyons tous tués. Non, ce n'est pas de l'intuition. Cela se prouve. Presque. Il manque un élément.

FLANNEL : Bah ! vous êtes malade.

KEARSARGE : Voui, vous êtes malade.

HOROWITZ (*avec bonne humeur*) : Fermez-la, vous deux. Continuez, Iris. Pour vous, c'est peut-être susceptible d'être prouvé, mais pour moi c'est intuitif. Parlez.

IRIS : Eh bien, prenons comme hypothèse que Heri Gonza veut notre mort à tous quatre. Il veut plus que cela : il veut notre disparition du cosmos... pas de corps, pas de tombes, rien.

KEARSARGE : Mais pourquoi ?

HOROWITZ : Taisez-vous et écoutez. Nous commençons par les meurtres, et nous terminons par le pourquoi. Vous verrez.

IRIS : Dans ce cas, c'est l'astronef qui provoquera l'élimination. Le cyanure (*les deux* cyanures) réalise effectivement le meurtre, et il opère si vite que l'appareil contiue à foncer jusqu'à épuisement du carburant, et même éternellement. Nous sommes trois à l'intérieur ; quant à Flannel, il s'écrase dans une petite fusée, et on ne se pose guère de questions à son sujet. Au fait, Kearsarge, y a-t-il des insignes sur cette fusée ?

KEARSARGE : Toujours.

IRIS : Allez vérifier, voulez-vous ? Merci. Et les traces que nous avons laissées derrière nous ? Eh bien, étant partis illégalement, nous n'avons averti personne, et nous n'avons pas rempli de papiers au départ.

Vous, George, vous étiez toujours caché à cause des persécutions de Heri Gonza : Kearsarge, lui, part si souvent pour des voyages indéterminés de durée variable, qu'il serait bientôt oublié ; Flannel... ne vous vexez pas, Flannel... je ne crois pas que quelqu'un remarquerait vraiment votre absence. En ce qui me concerne, Heri Gonza en personne m'a fait raconter une histoire de départ secret, pour faire des recherches solitaires pendant une année environ. Qu'y a-t-il, Kearsarge ?

KEARSARGE : J'peux pas y croire. Pas d'insigne. Il a été limé, poncé, recouvert de peinture. Le numéro du moteur a été enlevé. Et même la marque de fabrique des appareils de bord. Je... je n'arrive pas à y croire.

HOROWITZ : Maintenant, vous écouterez la demoiselle.

IRIS : Pas d'insigne. Si bien que la petite catastrophe du pauvre Flannel est soigneusement camouflée. En parlant de Flannel... je répète qu'il était vraiment inadmissible de le placer ainsi à bord, à moins d'admettre qu'il y ait été placé, comme nous autres, pour être éiminé. Je suis certainement venue pour de faux motifs : non seulement Heri Gonza m'avait dit qu'il avait besoin d'un astronavigateur pour ce voyage (ce qui n'était pas vrai), mais il m'avait fait me perfectionner.

Maintenant, jetons un rapide coup d'œil sur les motifs. George Horowitz, ici présent, est le plus évident. Depuis longtemps, il est une épine dans la chair de ce comédien. Il a non seulement conclu que Heri Gonza ne veut pas *réellement* trouver un remède à la japétite... mais il le dit aussi haut et aussi souvent qu'il le peut. De plus, George est toujours sur le point de guérir le mal, ce qui effraie tant Heri Gonza qu'il monopolise les patients pour que George ne les aie pas. Bref, il n'aime pas George.

Pourquoi tuer Flannel ? Est-il fatigué de vous, Flannel ? Avez-vous saboté une chose qu'il vous avait demandé de faire ?

FLANNEL : Il n'a pas besoin de me tuer, Miss Iris. Il peut me renvoyer quand il veut. Ça me ferait beaucoup de peine, mais j'lui ferais pas d'ennuis. Il le sait bien.

IRIS : Alors, vous devez en savoir trop. Vous devez connaître, à son sujet, une chose si dangereuse qu'il ne sera pas en sécurité tant que vous vivrez.

FLANNEL : J'vous jure que j'connais rien de semblable à son sujet. Rien. Pour autant que j'sache.

HOROWITZ : Voilà la clé, Iris. *Il ne sait pas qu'il le sait.*

KEARSARGE : C'est aussi mon cas ; si je connais sur Heri Gonza une chose qui l'oblige à me tuer, j'ignore laquelle.

IRIS : Vous avez dit « clé ». Serrure et clé. Combinaison. Comme si, en combinant ce que sait Flannel avec ce que connaît Kearsarge, ils deviennent dangereux pour Heri Gonza.

Bouche bée, Flannel et Kearsarge se dévisagent stupidement ; puis, simultanément, ils haussent les épaules.

HOROWITZ : Je vais vous donner un exemple d'une chose que nous savons tous, et qui serait dangereuse pour lui. Nous savons désormais

que le virus du mal ne provient pas de Japet. Cela signifie que le pauvre Swope n'est pas coupable de l'avoir apporté sur terre et, de plus, que la conclusion selon laquelle la petite Tresak (la première atteinte) avait été contaminée par les débris du spationef... que cette conclusion n'était pas justifiée.

FLANNEL : C'est moi qui ai apporté à Heri Gonza cette photo de la petite fille au milieu des débris. Elle lui a bien plu.

IRIS : Pourquoi avez-vous fait cela ?

FLANNEL : Je le faisais toujours. Y me l'avait demandé.

HOROWITZ : De lui amener des photos de petites filles ?

FLANNEL : De filles, de garçons... mais toujours très jolis. J'ai fini par connaître ceux qu'il préférait. Il aimait les utiliser dans son spectacle.

Iris et Horowitz échangent un regard horrifié, puis se jettent presque sur Flannel.

IRIS : Lui avez-vous déjà montré la photo d'un enfant qui aurait été atteint du mal par la suite ?

FLANNEL (*ébahi*) : M... je ne sais pas.

IRIS (*elle crie*) : Réfléchissez ! Réfléchissez !

HOROWITZ (*criant aussi*) : Tu l'as fait ! Tu l'as fait ! La petite Tresak... sa photographie avait été prise avant qu'elle contracte la maladie !

FLANNEL : Heu... elle, oui. Et aussi cette petite blonde venue d'Estonie pour le téléthon, et qui ne parlait pas anglais... mais vous m'laissez pas l'temps de réfléchir.

HOROWITZ (*il se calme*) : Et tu ignorais ce que tu savais de dangereux pour lui.

FLANNEL : Quoi donc ?

KEARSARGE : Je me souviens de cette petite blonde. C'est moi qui l'ai ramenée d'Estonie.

IRIS : Avant ou après qu'elle avait contracté le mal ?

KEARSARGE (*haussant les épaules*) : C'est le genre de choses que je n'ai jamais remarqué. Elle... elle m'a paru en bonne santé. Une petite bien mignonne.

IRIS : Cela se passait combien de temps avant le téléthon ?

KEARSARGE : Une semaine, à peu près. Attendez, je peux vous dire le jour. *Il quitte la table et va vers un placard, d'où il rapporte un calepin.* (*Il feuillette.*) C'est là-dedans. Neuf jours.

IRIS (*faiblement*) : Il a dit, au téléphone, trois jours... Les premiers symtômes.

HOROWITZ (*avec animation*) : Puis-je voir ce carnet ? (*Il prend le carnet, y jette un coup d'œil, le jette sur la table ; il court au labo, en revient avec un classeur en carton, dont il sort une chemise de bristol*) Iris, prenez le calepin de Kearsarge. Bien. Est-il allé à Belem le neuf mai ?

IRIS : Le six.

HOROWITZ : A Rome, vers le douze mars ?

IRIS : Le douze mars... mars... voilà. Le onze.

HOROWITZ : Encore un. Indianapolis, mi-juin.

IRIS : Exactement. Le quinze. Qu'est-ce que vous tenez là ?

Il pose la chemise devant elle.

HOROWITZ : Les dossiers des cas. Classés chronologiquement dans l'ordre des dates approximatives des premiers symptômes, pour tenter de déterminer la fréquence des apparitions. Pas étonnant qu'il n'y ait pas eu de fréquence visible. Bon sang, s'il voulait une clinique en Australie, des cas se produiraient en Australie.

FLANNEL (*abasourdi*) : J'vois pas c'que vous voulez dire.

KEARSARGE (*sombrement*) : Je crois qu'je commence à comprendre.

IRIS : Croyez-vous, à présent, que vous valez la peine d'être tué... vous qui pouvez dire où il se trouvait chaque fois qu'un enfant a été frappé, chaque fois sans exception ?

KEARSARGE (*la voix rauque*) : Je vaux la peine d'être tué... Je... je ne savais pas.

FLANNEL (*il est penché sur le classeur*) : En vlà une que j'ai vue à Bellefontaine, elle avait une robe rouge. Et ce p'tit gars, il avait sa photo dans un magazine que j'avais acheté dans une rue de Little Rock, et j'ai dû aller jusqu'à Saint-Louis pour le trouver.

Kearsarge saute sur un siège et flanque un coup de pied dans la figure de Flannel.

FLANNEL (*beuglant*) : Aïe... oï ! Pourquoi t'as fait ça ? Espèce de p'tit...

HOROWITZ : Arrêtez, vous deux. Arrêtez ! Là... c'est mieux. Nous n'avons pas assez de place pour ce genre d'exercices. Laissez-le, Kearsarge. Son temps viendra. Bon sang, Iris, j'ai toujours eu la solution sous le nez, et je ne la voyais pas. Je vous ai même dit, un jour, que j'en étais tout près parce que je pouvais réaliser par synthèse un virus capable de provoquer la maladie, mais incapable de la faire durer ! Je conservais cette idée fixe que c'était une maladie extra-terrestre. Pourquoi ? Parce qu'elle agissait comme un produit synthétique, et *non comme agit un virus naturel terrestre.* Le sérum créé à partir de ces enfants réagissait toujours de la même façon : il provoquait une forme de japétite qui s'éteignait en l'espace maximum de trois mois. *Pour guérir la japétite, il suffit de cesser de l'inoculer !*

IRIS : Oh ! cet homme, cet homme si intelligent, si adorable avec sa grande famille mondiale, ses petits chéris, les plus beaux qu'il pouvait trouver, qu'il ne manquait jamais, *jamais,* de visiter régulièrement... (*Subitement, elle se met à pleurer.*) Et moi qui le plaignais ! Vous vous souvenez du soir où... où il s'est dévoilé devant nous, disant qu'il ne pouvait pas avoir d'en... d'enfants ?

KEARSARGE : De qui parlez-vous... d'Heri Gonza ? Bon Dieu, il a une ex-épouse et trois gosses qu'il paie pour rester en Espagne, une autre

ex-épouse à Paris (France) avec cinq enfants dont trois de lui, et celle de Pittsburgh... Il a *toujours* eu des histoires. Il *déteste* les gosses... ou plutôt, il les hait !

(*Iris commence à rire. Sans doute l'hystérie.*)

Fondu sur un champ noir, enchaîné sur l'espace constellé. Retour au noir, puis cercle de lumière grandissant, qui révèle enfin :

Burcke, assis devant son bureau. Il referme le livre de bord.

BURCKE : Ceci est (j'ai le regret de vous le dire) une histoire vraie. Le Fafnir 203 a atterri en pleine nuit, il y a six jours, dans un petit champ à quelque distance d'ici, et le Dr. Horowitz m'a téléphoné aussitôt. Après une longue discussion, il fut décidé de vous présenter cette pénible histoire sous la forme écrite par les quatre personnages qui l'ont effectivement vécue. Ils sont auprès de moi en ce moment. Et voici un homme à qui l'on a fait beaucoup de mal, certainement l'un des plus grands chercheurs médicaux actuels : le Dr. Horowitz.

HOROWITZ : *Merci.* Tout d'abord, je veux affirmer, à ceux qui m'écoutent, que tout ce qui vient d'être exposé sur la japétite est exact : c'est un désordre synthétique qui, par sa nature même, est sans danger et qui disparaît spontanément dans un délai de deux à douze semaines. Aucun enfant n'en est mort, et ceux qui en ont été victimes le plus longtemps (jusqu'à deux ans pour certains) avaient indubitablement reçu des doses généreuses. Bien sûr, un meurtre simultané a été tenté sur la personne de mes trois compagnons et de moi-même, mais notre plus grand désir est que cette accusation ne soit pas retenue.

BURCKE : En mon nom et en celui de mes collègues, je vous présente, cher public, nos excuses les plus sincères pour tout le mal qu'a pu vous causer involontairement notre réseau et ses affiliés. En témoignage de ceci, nous allons subir avec vous la projection de la prise de vue suivante, effectuée il y a deux jours dans la clinique F.J. de Montréal. Ce que vous voyez dans ma main est un gant de caoutchouc très mince, presque invisible sur la peau. A l'extrémité de chaque doigt est fixée une forêt de petites aiguilles microscopiques, longues de quelques millièmes de millimètre à peine. Et cette boîte métallique, assez petite pour passer inaperçue dans une poche de veste, contient une préparation gélifiée du virus synthétique.

Enchaîné sur :

Grande hilarité dans une salle d'hôpital. Les enfants, à divers stades de la japétite, rient de bon cœur à la vue du grand comique qui va de lit en lit tout en gesticulant, en bredouillant, en grommelant, en gargouillant, en éructant — Pip ! à l'un, pip-pip à l'autre — et, une par une, il caresse chaque petite tête à la base du cou, plongeant entre chaque lit le bout de ses doigts dans la poche de son veston.

Fondu - enchaîné sur Burcke.

BURCKE : Bonsoir mesdames, bonsoir mesdemoiselles, bonsoir messieurs... bonsoir à tous les enfants, et... *pardonnez-moi.*

La lumière se fit dans la salle de projection. Il n'y avait plus que Burcke et Heri Gonza : tous les autres s'étaient silencieusement éloignés et avaient regardé les dernières séquences depuis le seuil puis s'étaient éclipsés.

— « Vous avez diffusé ça ? » s'enquit le comédien, voulant être absolument certain.

— « Oui. »

Le visage dépourvu d'expression, Heri Gonza le regarda, puis se dirigea vers la porte du plateau. Celle-ci s'ouvrit à son approche, et quatre personnes entrèrent. Flannel, Kearsarge, Horowitz, Iris Barran.

Sans un mot, Flannel marcha droit au comédien et le frappa à l'estomac. Suffoquant, Heri Gonza s'effondra lentement à terre.

Horowitz dit :

— « Nous avons passé un long moment à décider ce que nous devrions faire de vous, Heri Gonza. Flannel voulait simplement vous donner un coup de poing, et n'a rien accepté d'autre. Quant à nous trois, nous pensions que la mort était trop belle pour vous, mais nous voulions cependant votre disparition. Nous avons donc rédigé ce script. Dorénavant, vous êtes mort. »

Au bout d'un long moment, Heri Gonza se releva, franchit la porte des studios, et s'avança parmi les hectares et les hectares de plateaux. Il y resta toute la nuit. Et au petit matin, il n'y était plus.

Traduit par P.-J. Izabelle.
Titre original : The comedian's children.

CAROL EMSHWILLER

Le tueur et l'oiseau

Carol Emshwiller est la femme d'Emsh, l'illustrateur de science-fiction le plus célèbre des Etats-Unis, dont les couvertures ont orné d'innombrables magazines. Avec un tel exemple conjugal, il était fatal qu'elle vînt à en écrire. A notre époque de tranquillisants, elle nous offre ici une peinture sinistre des dangers de l'optimisme sur commande.



Le Grindy se percha sur l'appui de la fenêtre et regarda au dehors la pluie qui tombait à pleins seaux. Il inclina la tête comme un oiseau, sourit, et contempla la silhouette étendue sur le lit avec une immobilité de cadavre.

— « Beau temps, » dit-il. « Belle journée. Il pleut, mais ça fait pousser les fleurettes. D'ailleurs, j'aime la pluie. »

La forme allongée se retourna sur le côté et gémit.

« Sept heures, » dit le Grindy. « C'est une heure délicieuse. » Mi-voletant, mi-sautillant, il alla se poser sur la table de chevet. « Une fois levé, tu te sentiras mieux. »

— « Boucle-la. » Linno tira sur son pyjama entortillé, entrouvrit des yeux injectés de sang. Quelque chose de terrible, d'épouvantable, était arrivé. Il le sentait au creux de son estomac, comme une boule dure, brûlante, indigeste, de la taille d'une pomme.

Il loucha vers le réveil. Sept heures. C'était très tôt pour lui. La veille aussi, il s'était levé à sept heures. La veille, pensa-t-il, la veille il s'était passé quelque chose d'affreux. Il se souvint, ferma les yeux, gémit à nouveau.

« Tu étais supposé m'aider, » dit-il au Grindy.

— « Mais je t'aide. Tout va s'arranger. Tu verras. Il faut du temps, voilà tout. Sois patient. »

— « Il est trop tard. » Linno laissa glisser ses jambes à terre et s'assit. « Imbécile de Grindy, plus personne n'a besoin de toi. Pourquoi t'obstines-tu ? C'est fini. Terminé. »

— « Je suis ici sur les ordres de la Faculté, » dit le Grindy. « Pour t'aider. Tu peux tout me raconter, tu sais. Je ne le répéterai à personne.

Même si je le voulais, je ne le pourrais pas. Pourquoi ne pas te détendre et me raconter tout, du début jusqu'à la fin ? Tu te sentirais mieux. »

Linno se leva, chancelant, le corps en arc de cercle, la tête penchée en avant, les épaules voûtées, les pieds écartés pour maintenir l'équilibre. Il grommela quelque chose qui était un ricanement. « Tu as tout vu, » dit-il. « Tu as tout vu de A à Z. »

Il traversa la pièce en boitillant, ouvrit la porte d'un placard qui dissimulait la kitchenette : un vieux fourneau maculé de taches de nourriture brûlée et noircie, un minuscule réfrigérateur logé par-dessous, à côté un évier rempli d'assiettes sales.

Il prit la cafetière, souleva le couvercle et fixa d'un air maussade les quelques gouttes de café qui restaient au fond.

Il alluma le gaz et retourna s'asseoir sur le lit.

« Sale temps, » marmonna-t-il. « Putain de temps. »

— « Oh ! non, pas si affreux que ça, » répliqua gaiement le Grindy. Et il sourit.

— « C'est ce que tu me réponds tout le temps, à propos de n'importe quoi. Même pour cet autre truc, tu me dis : « Ça n'est pas si terrible que ça. »

— « Bien sûr que ça n'est pas si terrible, » dit le Grindy. « Pense au bon côté de l'affaire. »

— « Quel bon côté ? »

— « Je suis sûr que tu peux le découvrir toi-même si tu essaies. Essaie. Essaie vraiment, et tu verras. Ce n'est pas à moi de te le dire. »

Linno se releva et retourna au café qui bouillait. Il le versa dans une tasse, l'aspira bruyamment, se brûlant la langue et les lèvres.

Brûler, brûler, voilà tout ce qu'il méritait, pensa-t-il. Mais le Grindy aussi. C'était le Grindy qui l'avait réveillé à sept heures, la veille, lui permettant ainsi de se préparer et d'arriver là-bas à temps.

Certes, il le lui avait lui-même recommandé le soir précédent. « Réveille-moi à sept heures, Grindy, » lui avait-il dit. « Réveille-moi assez tôt pour que je puisse la trouver seule. Je lui montrerai ce qu'il en coûte de jouer au plus fin avec moi, » et cet imbécile de Grindy s'était exécuté. Il avait rendu possible la chose même qu'il était supposé empêcher.

Il but une dernière gorgée, puis posa la tasse à moitié vide sur les assiettes sales qui encombraient l'évier.

— « Combien de temps encore vas-tu rester dans le secteur ? » Il retourna vers le lit et s'allongea sur le dos. « Ton rôle est terminé. Tu t'en es bien tiré. A présent, je ne demande plus qu'une chose : que tu me fiches la paix. »

— « Tu n'es pas allé voir le docteur Morris, hier. Tu es allé chez cette fille à la place. » Le Grindy vola jusqu'au plafond et s'y percha, la tête en bas. « Le docteur Morris a dit que ma présence, pendant quelque temps, te ferait du bien, que tu te sentirais mieux, et c'est pourquoi je suis ici. D'ailleurs, je ne peux partir qu'avec la permission du docteur. Tu le sais. Et puis, suis-je vratment si désagréable ? »

— « Bon Dieu ! » Linno ferma les yeux. « Tu étais censé m'aider et tu n'as su que voleter dans la pièce en répétant : « Tout va bien. »

— « N'oublie pas, » répliqua le Grindy, « qu'en général tout finit par s'arranger. Il suffit d'attendre. La pluie cesse ; le soleil brille ; ainsi est la vie. Elle n'est jamais aussi sombre qu'on ne le croit dans les moments de dépression. Nous avons tous des périodes où nous doutons de nous-mêmes, où le désespoir nous guette. C'est parfaitement naturel. Mais dis-toi que bientôt tu te sentiras mieux. »

— « J'ai fait cette chose hier. Je l'ai faite mais, bien sûr, je me sentirai bientôt mieux. La vie n'est pas si mauvaise. Elle est belle au contraire. La vie est belle. »

— « Tu fais des progrès. » Le Grindy descendit le mur à petits pas, jusqu'à la commode au bord de laquelle il se percha. « Je suis heureux de t'entendre parler ainsi. Nous savons, toi et moi, que tu n'es pas si mauvais, au fond, que tes actes ne sont jamais si épouvantables que tu as tendance à le croire dans ces moments de cafard. »

— « C'est d'un meurtre qu'il s'agit, » dit Linno, « de sang, de sang et de viande, comme dans une boucherie. » Ses yeux n'étaient plus que des fentes. « Je n'arrive pas à oublier. »

Le Grindy sautilla jusqu'à la table de chevet. « Raconte-moi tout, » dit-il. « Ça te fera du bien. Pourquoi ne pas *tout* me raconter ? » Sa voix était apaisante, hypnotique.

— « Je n'avais pas vraiment l'intention de le faire. » Le visage de Linno ressortait, bleuâtre, sur la blancheur des draps. « Ou bien si, au contraire. Je ne sais pas. Le meurtre... c'est drôle... je ne m'en souviens même pas. C'est la suite que je ne peux oublier, mais c'était le seul moyen de me débarrasser du corps : le découper en tranches, en côtelettes, en grillades, envelopper le tout et l'emporter dans un panier. »

— « Tu as bien fait. »

— « Quoi ? » Linno se souleva sur un coude et fixa le Grindy d'un œil hébété. « Qu'est-ce que tu dis ? »

— « Tu as bien fait. C'était la seule manière de t'en tirer, naturellement. Il n'y avait rien d'autre à faire. Donc, tu as bien fait. Tu t'en rends compte toi-même. Tout s'est passé parfaitement bien et les choses se sont arrangées au mieux, comme je l'avais prévu. »

Linno s'assit et s'approcha du Grindy, à le frôler. « Je l'ai tuée, » dit-il, en assenant un coup de poing sur la table, à quelques centimètres de la petite créature. Le Grindy sauta sur le mur, au-dessus de la table.

— « Voyons, » dit-il, « ne te dénigre pas ainsi. Tu as bien fait et tu dois l'admettre. Il ne faut pas te torturer comme ça. Bien sûr, cela nous arrive à tous, de temps en temps, mais souviens-toi qu'au fond tu es quelqu'un de très bien. N'est-ce pas ? Penses-y maintenant, avec sincérité, sans te laisser influencer par ton humeur. »

— « Quelqu'un de très bien ! Tu parles ! » Linno se leva, tendit la main vers le Grindy, mais celui-ci trotta plus haut, vers le plafond.

— « Je crois que tu ferais bien d'aller voir le docteur Morris, » dit

le Grindy. « Je suis sûr que ton absence, hier, l'a chagriné. Si tu y allais tout de suite ? Il te remontera le moral. »

— « Ah ! oui, vraiment ? Il me remontera le moral ! » Linno grimpa sur une chaise, bondit, la main tendue vers le Grindy, et retomba par terre, sur les genoux. Il se releva, parcourant le plafond du regard. « C'était *avant* que tu étais censé me remonter le moral. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Pourquoi ? Pourquoi ? »

— « Crie si tu en as envie, » conseilla le Grindy, perché sur la porte du placard. « Dis-moi ce que tu as sur le cœur. C'est ce qu'il faut faire. »

Linno s'assit sur le plancher et s'adossa au lit. « Dis-moi ce que tu as sur le cœur et oublie-le, » marmonna-t-il. « Oublie tout ça. » Il était immobile, les jambes mollement allongées, les mains inertes, paumes retournées vers le haut.

Le Grindy sauta sur le sol. Linno regardait toujours droit devant lui.

— « Je t'ai expliqué, » dit le Grindy. « Il suffit d'attendre. La pluie va cesser, ton cafard se dissipera, et tu te sentiras mieux. Tout va s'arranger. » En sautillant, il s'approcha de Linno qui replia ses jambes sous lui.

« Ce petit mouvement de colère t'a fait du bien, je crois. » Le Grindy inclina la tête et sourit. Cinq petits pas le menèrent juste à l'endroit du plancher que Linno fixait.

Alors, Linno bondit. Il y eut un geste rapide des mains, un bruissement d'ailes, de plumes, un bruit de ressort cassé.

« Ouille ! » grinça le Grindy, une seule fois.

— « Les choses *ne vont pas* s'arranger, » dit-il. « Tout va *mal.* » Il prit et d'os, de fils électriques et de sang. Il ramassa l'étiquette attachée à la patte, qui était tombée à quelques centimètres de là. *Constructeur d'Ego, B 12-25, Serv. de Psy.*

Il frappa du pied la petite créature dont la bouche semblait toujours sourire.

— « Les choses *ne vont pas* s'arranger, » dit-il. « Tout va *mal.* » Il prit sa veste, ouvrit la porte. « Tu as réussi à me le faire comprendre, oiseau de malheur, mais ce n'est pas la peine de continuer à sourire. »

Puis il se rendit au commissariat le plus proche pour leur parler de la fille dans le panier.

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : You'll feel better.

ARTHUR C. CLARKE

Le vol de la déesse sirène

Notre ami Arthur Clarke vient de publier en Angleterre un roman qui est peut-être son meilleur à ce jour et qui est intitulé : « A fall of moondust ». *En attendant que vous puissiez (nous l'espérons) lire ce roman en français, voici sous sa signature une courte nouvelle policière... mais dont la solution n'est possible que sur la planète Mars.*



« Nous n'avons pas beaucoup de crimes sur la planète Mars, » dit l'inspecteur de la sûreté Rawlings, un peu tristement. « En fait, c'est la raison principale pour laquelle je retourne au Yard. Si je restais davantage ici, je me rouillerais complètement. »

Nous étions assis dans le grand salon belvédère de l'Astroport de Phobos, regardant les rochers déchiquetés inondés de soleil de la minuscule Lune. La ferry-fusée qui nous avait amenés de Mars était partie depuis dix minutes et elle amorçait maintenant la longue descente vers le globe aux reflets ocrés en suspens sur le fond des étoiles. Dans une demi-heure nous prendrions place à bord du vaisseau pour la Terre, un monde où la plupart des passagers n'avaient jamais mis les pieds, mais qu'ils appelaient cependant « leur pays ».

« Et pourtant, » reprit l'inspecteur, « de temps à autre il se présente une affaire qui redonne de l'intérêt à la vie. Vous êtes négociant en objets d'art, Mr. Maccar ; je suis certain que vous avez entendu parler de ces ennuis à Meridian City il y a deux mois. »

— « Je ne crois pas, » répliqua le petit homme boulot, au teint olivâtre, que j'avais pris pour un simple touriste qui rentrait.

Il est à présumer que l'inspecteur avait déjà consulté la liste des passagers ; je me demandais ce qu'il savait à mon sujet et j'essayais de me rassurer du fait que ma conscience était... disons, relativement nette. Somme toute, qui donc ne sort pas quelque chose au nez et à la barbe des douanes martiennes ?...

— « On a assez bien étouffé l'affaire, » reprit l'inspecteur, « mais on ne peut pas tenir longtemps caché ce genre d'histoires. Quoi qu'il en soit, un voleur de bijoux de la Terre a tenté de dérober le plus grand trésor du Musée Méridien : la Déesse Sirène. »

J'objectai : « Mais c'est absurde, elle est inestimable, bien sûr, mais ce n'est qu'un bloc de grès. Pourquoi ne pas voler alors la Joconde ?... »

L'inspecteur sourit, assez tristement.

— « C'est arrivé aussi, » dit-il. « Peut-être le mobile était-il le même. Il y a des collectionneurs qui donneraient une fortune pour un tel objet, même s'ils devraient être les seuls à le contempler. N'êtes-vous pas de mon avis, Mr. Maccar ? »

— « C'est très exact, » répondit le marchand d'objets d'art. « Dans ma patrie, on rencontre toutes sortes de toqués. »

— « Eh bien, cet individu — qui s'appelait Danny Weaver — avait été grassement rétribué par l'un d'eux. Et s'il n'avait pas joué de malchance de façon extraordinaire, il aurait pu réussir. »

Le haut-parleur de l'astroport s'excusa d'un léger retard pour un ultime contrôle du carburant, et pria certains passagers de se rendre au bureau des renseignements.

Pendant que nous attendions la fin de l'annonce, je me suis remémoré le peu que je savais de la Déesse Sirène. Bien que je n'eusse jamais vu l'original, j'avais une reproduction dans ma valise, comme la plupart des touristes sur leur départ. Elle portait le certificat du Bureau des Antiquités de Mars, garantissant que « *cette réplique grandeur nature est une copie exacte de la sculpture appelée Déesse Sirène, découverte dans la Mare Sirenium par la Troisième Expédition, en l'an* 2012 *après Jésus-Christ* (*Année Martienne* 23). »

C'est une bien petite chose pour avoir soulevé tant de controverses. De vingt à vingt-deux centimètres de haut... vous ne la regarderiez pas deux fois si vous la voyiez dans un musée sur Terre. Une tête de jeune femme, avec des traits légèrement orientaux, des oreilles allongées, les cheveux frisés en petites boucles près du crâne, les lèvres entrouvertes dans une expression de plaisir ou de surprise — rien de plus.

Mais c'est une énigme si déconcertante qu'elle a inspiré une centaine de sectes religieuses et fait perdre la tête à un bon nombre d'archéologues... Car il n'y a aucune raison pour qu'on trouve une tête parfaitement humaine sur Mars, dont les seuls habitants intelligents étaient des crustacés : des homards évolués, comme les journaux ont plaisir à les nommer. Les Martiens aborigènes n'ont jamais réussi à réaliser de voyage spatial, et de toute façon leur civilisation s'était éteinte avant que les hommes apparaissent sur la Terre.

Rien de surprenant que la Déesse soit le mystère numéro un du Système Solaire. Je ne crois pas qu'il soit résolu de mon vivant... si jamais il doit l'être.

— « Le plan de Danny était d'une simplicité admirable, » continua l'inspecteur. « Vous savez à quel point une ville martienne est morte le dimanche, quand tout est fermé et que les colons restent chez eux pour regarder la télévision de la Terre. Danny comptait là-dessus quand il descendit dans un hôtel de Méridien-Ouest, à la fin de l'après-midi du vendredi. Il disposerait du samedi pour faire une reconnaissance du Musée,

d'un dimanche tranquille pour exécuter son plan, et le lundi matin il serait un touriste quelconque qui quittait la ville...

» De bonne heure le samedi, il traversa le petit parc pour se rendre dans Méridien-Est où se trouve le Musée. Pour le cas où vous l'ignoreriez, la ville tire son nom de son emplacement précis sur le cent quatre-vingtième degré de longitude. Il y a dans le parc une grande dalle de pierre qui porte l'inscription gravée « Premier Méridien », si bien que les visiteurs peuvent se faire photographier debout sur deux hémisphères à la fois. C'est étonnant comme des choses simples peuvent amuser certaines gens.

» Danny passa la journée à parcourir le Musée, tout comme n'importe quel touriste décidé à en avoir pour son argent. Mais, à l'heure de la fermeture, il n'est pas sorti ; il s'était terré dans une des galeries interdites au public, où l'Administration avait projeté une reconstruction de la dernière période du Canal, mais avait manqué de fonds avant la fin des travaux. Il y resta jusqu'aux environs de minuit, pour le cas où des chercheurs fanatiques se seraient encore trouvés dans l'immeuble. Il émergea alors et se mit à la besogne. »

J'intervins :

— « Minute ! Et le veilleur de nuit ? »

— « Mon cher ami, on ne s'offre pas un tel luxe sur Mars. Il n'y avait même pas de sonneries d'alarme, car qui donc prendrait la peine de voler des morceaux de pierre ? A dire vrai, la Déesse était bien enfermée dans une solide vitrine de verre et de métal ; car un amateur de souvenirs aurait pu en avoir envie. Mais si même on la volait, le larron n'aurait pu la cacher nulle part, et il va de soi qu'on aurait fouillé tout ce qui devait sortir de la ville dès qu'on se serait aperçu de la disparition de la statuette. »

C'était parfaitement exact. J'avais réfléchi en Terrien, oubliant que chaque cité martienne est un petit monde fermé sous le champ magnétique qui la protège contre le vide presque absolu, cause de congélation. En plus de ces écrans électroniques, il y a la vacuité complètement hostile de l'atmosphère de Mars, où un homme mourrait en quelques secondes sans protection. Ce qui facilite énormément l'application des lois.

— « Danny avait un magnifique assortiment d'outils, aussi différenciés que ceux d'un horloger. Le principal était une microscie pas plus grande qu'un fer à souder ; elle avait une lame extrêmement fine, actionnée à un million de cycles par seconde par un moteur ultrasonique. Elle pouvait passer à travers le métal ou le verre comme dans du beurre, en ne laissant qu'une fente guère plus épaisse qu'un cheveu. Ce qui était très important pour Danny, car il ne devait rester aucune trace de son travail.

» Je suppose que vous avez deviné comment il avait l'intention de procéder. Il découperait la base de la vitrine et substituerait à la Déesse originale une de ces reproductions-souvenirs. Il pourrait se passer quelques années avant qu'un expert pointilleux découvre l'affreuse vérité, et il y aurait longtemps alors que l'original serait parti pour la Terre, habi-

lement travesti en sa propre copie, avec un certificat original d'authenticité. Pas mal, hein ?

» Cela a dû être assez sinistre pour lui de travailler dans cette galerie obscure au milieu de ces sculptures et de ces objets inexplicables datant de millions d'années. Un musée sur Terre est déjà assez lugubre la nuit, mais au moins est-il... disons, *humain*. Et la Galerie Trois, qui héberge la Déesse, est particulièrement inquiétante. Elle est pleine de bas-reliefs montrant des combats d'animaux inconcevables ; ils ressemblent assez à des scarabées géants, et la plupart des paléontologues contestent tout net qu'ils aient jamais existé. Mais imaginaires ou non, ils étaient là. Cependant ils n'ont pas troublé Danny autant que la Déesse, qui le fixait à travers les âges et le défiait d'expliquer sa présence à elle en cet endroit. Elle lui donnait la chair de poule. Comment je le sais ? Il me l'a dit.

» Danny attaqua la vitrine avec autant de soin qu'un ouvrier diamantaire se prépare à tailler une pierre. Il lui fallut presque la nuit entière pour découper la trappe et l'aube était proche quand il se détendit et posa la scie. Il y avait encore beaucoup à faire, mais le plus dur était passé. Placer la reproduction dans la vitrine, comparer sa présentation avec les photos qu'il avait eu soin d'apporter, effacer tous les indices, cela pouvait prendre une bonne partie du dimanche, mais il ne s'en souciait pas le moins du monde. Il disposait encore de vingt-quatre heures avant de voir arriver avec joie les premiers visiteurs du lundi afin de se mêler à eux et de sortir.

» Ce fut donc un terrible choc pour son système nerveux quand, à huit heures et demie, les portes principales s'ouvrirent bruyamment et que le personnel du musée au grand complet — six personnes — commença les préparatifs pour la journée. Danny bondit vers la sortie de secours, abandonnant tout derrière lui : outils, Déesse et le reste.

» Une autre surprise de taille l'attendait dans la rue ; elle aurait dû être complètement déserte à cette heure-là et chacun se trouver chez soi en train de lire les journaux du dimanche. Mais il avait devant lui les citoyens de Méridien-Est, en chair et en os, se dirigeant vers l'usine ou le bureau ou toute autre occupation d'un jour manifestement ouvrable.

» Quand l'infortuné Danny revint à son hôtel, nous l'y attendions. Nous ne pouvions guère prétendre à un grand mérite pour avoir déduit que, seul, un visiteur venu de la Terre — et tout récemment — était susceptible d'avoir perdu de vue le principal titre de gloire de la ville de Méridien. Et je suppose que vous savez de *quoi* il s'agit. »

— « Ma foi, non, » répondis-je. « On ne voit pas grand-chose de Mars en six semaines, et je ne suis jamais allé à l'est de la Grande Syrte. »

— « Eh bien, c'est d'une simplicité enfantine, mais on ne peut pas en faire grief à Danny — même les gens du coin s'y font prendre parfois. C'est une chose qui ne nous tracasse pas, nous autres sur Terre, où nous nous sommes débarrassés du problème dans l'océan Pacifique. Mais Mars, évidemment, est entièrement sec, et il en résulte qu'il faut bien que *quelqu'un* vive à la Limite Internationale de Date...

» Or, voyez-vous, Danny avait fait ses plans depuis Méridien-Ouest.

De ce côté-là, c'était bien dimanche, et c'était encore dimanche quand nous l'avons cueilli à son hôtel. Mais à Méridien-Est, à huit cents mètres de là, ce n'était que samedi. Ce petit trajet dans le parc avait fait toute la différence ! Je vous ai dit qu'il avait eu de la déveine. »

Il y eut un long moment de silence apitoyé, puis j'ai demandé :

— « A quoi a-t-il été condamné ? »

— « A trois ans, » répondit l'inspecteur Rawlings.

— « Cela ne paraît pas beaucoup. »

— « Des années de Mars... cela fait presque six des nôtres. Et une amende énorme qui, par une curieuse coïncidence, s'élevait exactement au montant du remboursement de son billet de retour sur Terre. Il n'est pas en prison, évidemment : Mars ne peut pas se permettre cette sorte de luxe non productif. Danny doit travailler pour gagner sa vie, sous une surveillance discrète. Je vous ai dit que le Musée Méridien ne pouvait pas faire les frais d'un veilleur de nuit. Eh bien, il en a un maintenant. Devinez qui ? »

— « Tous les passagers doivent se préparer à embarquer dans dix minutes ! Veuillez rassembler vos bagages à main ! » ordonnèrent les haut-parleurs.

Tandis que nous commencions à nous diriger vers le sas aérien, je ne pus m'empêcher de poser encore une question :

— « Et qu'est-il advenu de ceux qui avaient monté le coup de Danny ? Il devait y avoir pas mal d'argent derrière lui. Les avez-vous attrapés ? »

— « Pas encore ; ils avaient bien brouillé leurs pistes, et je crois que Danny disait la vérité en affirmant qu'il ne pouvait pas nous mettre sur la voie. Mais je ne suis pas chargé de l'affaire. Comme je vous l'ai déclaré, je retourne au Yard prendre mon ancien poste. Cependant un policier reste toujours sur le qui-vive... comme les marchands d'objets d'art, n'est-ce pas, Mr. Maccar ? Hé, vous avez l'air verdâtre ! Prenez donc un de mes comprimés contre le mal de l'espace. »

— « Non, merci, » répliqua Mr. Maccar. « Je vais tout à fait bien. »

Son ton était nettement inamical ; la température mondaine semblait être tombée au-dessous de zéro au cours des quelques dernières minutes. Je dévisageai Mr. Maccar, puis je dévisageai l'inspecteur. Et je me suis rendu compte brusquement que nous allions faire un voyage très intéressant.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Crime on Mars.

FRANCIS CARSAC

L'Ancêtre

Avec « Ce monde est nôtre », *son quatrième livre, Francis Carsac a écrit l'un des meilleurs romans de science-fiction de l'année* (1). *Il est regrettable que la rédaction de ses romans d'une part, et de l'autre ses charges de professeur à l'université de Bordeaux, l'amènent à délaisser quelque peu les nouvelles. Ce bref conte fantastique est la seule œuvre qu'il nous ait envoyée depuis longtemps. L'avenir lui accordera-il plus de loisirs ?*



Jean-Michel Daune agita sa sonnette de président, interrompant le brouhaha des conversations autour de la grande table ovale.

— « Mes amis, je déclare ouverte la 45ᵉ séance du Conseil d'administration de la Société pour l'amélioration de la Race humaine. »

Quelques-uns des plus jeunes membres ne purent s'empêcher de sourire.

« Je passe la parole à notre ami John Donaldson pour le rapport sur notre activité entre 1960 et 1970. »

Un long et maigre Anglais se leva, s'inclina et rassembla quelques documents devant lui.

— « Gentlemen, les dix dernières années ont été cruciales pour l'avancement de notre plan. Pourtant, au début de cette période, l'avenir se présentait sous des couleurs fort sombres. La guerre froide risquait de se réchauffer d'un moment à l'autre, ruinant ainsi pour longtemps, peut-être pour toujours, nos projets. Il nous fallut mettre en œuvre toutes les ressources de notre société pour faire comprendre aux dirigeants des nations qu'un conflit aboutirait à un suicide racial. Nous y sommes heureusement parvenus.

» Le plan matériel a été réalisé à 110 %. Nos laboratoires secrets n'ont pas été découverts. Il a cependant fallu construire un épais et coûteux écran autour de celui de Californie, puisque nos... concurrents sont enfin arrivés à détecter les neutrinos. Notre première cosmonef est revenue secrètement du système de Procyon, système qui possède une planète habitable pour nous sans aucune transformation, et deux autres qui ne nécessiteront

(1) Voir critique dans notre numéro 101.

que de faibles travaux d'aménagement. Le Dr. Hermann Schaber, notre ami, a prolongé la vie de souris et de chats de plus du triple de leur existence normale. Les recherches sur l'homme se poursuivent, et, sans être trop optimistes, nous pouvons dire que le but est en vue. Vous savez tous comment notre secrétaire général a été guéri d'un cancer au foie par notre ami le Dr. Levy.

» Nos investissements ont également été très satisfaisants, grâce surtout à l'extrapolateur de tendances de notre ami Julius Crommelin. Les gains de ces dix dernières années se montent à 125 412 501 dollars. Ils ont été partiellement réinvestis sous des prête-noms variés ou utilisés à l'achat de terrains et d'immeubles, également en sous-main. Enfin une autre partie a servi, sous forme de dons anonymes, à aider toute entreprise humaine qui peut nous être utile.

» Nous avons placé pendant ce temps, en des postes d'apparence modeste, mais qui sont des postes clefs, 1 723 de nos membres. Il y a eu, par nos soins, 32 612 rencontres, qui ont eu pour résultat 15 918 mariages purs. Les échecs viennent de ceux de notre race qui ont été découverts trop tard, et à qui nous n'avons pa pu nous révéler. 166 632 enfants dominants ont été contactés. 2 825 719 enfants récessifs sont sous surveillance. Ces résultats, comme vous le voyez, sont largement supérieurs à ceux obtenus auparavant, depuis la fondation de notre société secrète, en 1883. Mais ils ne sont pas encore suffisants. Bien des enfants de notre race naissent sans que nous le sachions, et, bien entendu, cachent leurs dons. Les tests sérologiques que ceux de nos membres qui sont médecins auraient pu utiliser pour les retrouver ne sont malheureusement pas encore sûrs ; les dangers d'une révélation à quelqu'un qui ne serait pas des nôtres sont trop grands : nous serions obligés de le suprimer, ce qui serait immoral, et pourrait attirer l'attention sur nous.

» Le rapport mâle-femelle est toujours le même : environ 600 garçons pour 400 filles dans les mariages purs. Il est nettement différent du rapport normal, même en cas de croisement, mais cela, qui pourrait être dangereux pour nous, est masqué par le fait que la plupart de ces naissances sont adultérines, et se perdent dans les statistiques. Heureusement, car nos concurrents, bien qu'inférieurs à nous, ne sont pas stupides.

» Un problème important : certains de nos jeunes éprouvent une répugnance dans l'accomplissement de leur mission. Ils trouvent les humaines trop en dessous d'eux, ennuyeuses, lentes d'esprit, et trop facile à conquérir. Ceci est surtout vrai de ceux qui ont eu la chance de connaître une femme de notre race. Mais je puis leur affirmer, ayant été heureusement marié à une humaine pendant trente ans, qu'il est souvent reposant d'avoir une compagne qui n'est pas trop brillante. Toute tentative de nos jeunes de former un clan séparé doit donc être découragée, interdite au besoin. Nous sommes encore loin des 250 millions qui sont le minimum que nous devons atteindre avant de pouvoir jeter le masque. »

L'orateur se rassit. Le président leva la main.

— « Rapport adopté ? Aucune voix contre ? Je donne la parole à Juan Gomez pour l'Espagne. »

Un petit homme brun, aux grands yeux noirs séduisants se leva.

— « Depuis la fin de la dictature de Franco, et le retour à la République, les choses sont facilitées par le relâchement des mœurs, ou tout au moins par la plus faible pression sociale sur les esprits indépendants. Plan en bonne exécution. Nous espérons plus de trois mille naissances positives cette année. »

— « Carlo Broglio, pour l'Italie. »

— « Situation satisfaisante également, surtout dans le Sud et le Centre. »

Successivement parlèrent les représentants de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, des Pays scandinaves, de l'URSS, de la Chine, des Etats d'Amérique du Sud, des Antilles, de la Polynésie, etc. Tous les regards se tournèrent vers Donald Jones quand ce fut le tour des Etats-Unis. Il ajoutait à la carrure d'un athlète le charme de l'acteur de cinéma qu'il était, idole des jeunes filles et des jeunes femmes du monde entier. Il se leva, un sourire un peu fat aux lèvres.

— « Tout va bien également chez nous, et les résultats ont dépassé les prévisions de plus de 10 %. Il faut dire que, pour ma part, je suis dans une situation éminemment favorable, mais mes collègues moins chanceux ont fait également du bon travail. »

— « Où en êtes-vous vous-même ? » demanda une voix.

— « 544 pour le moment. »

— « Encore loin, eh ? »

— « Je n'ai que 30 ans ! »

— « Messieurs, messieurs, c'est une séance de travail ! » cria le président agitant sa sonnette.

« Eh bien, » ajouta-t-il quand les rires se furent calmés, « ces rapports sont tout à fait satisfaisants. Nous allons, selon la tradition, porter le toast habituel. Demain et les jours suivants les commissions se réuniront pour préparer le nouveau plan décennal. La prochaine réunion se tiendra à Madrid en 1980. »

Il appuya sur un bouton d'appel. Des valets entrèrent, poussant les tables roulantes chargées de bouteilles de champagne et de verres, puis, ayant servi, ressortirent. Les lourdes portes isolantes se refermèrent.

— « Mes amis, » dit le Président, « à l'*Homo superior !* A la conquête génétique ! Et surtout à l'Ancêtre qui sut, isolé dans un monde où la science n'existait pas encore, deviner sa propre nature, et commencer, à lui seul, l'exécution du plan que nous suivons encore ! »

Graves, tous burent.

Seul dans la salle déserte, le Président resta un moment rêveur, contemplant le tableau représentant un homme encore jeune, en costume ancien, qui semblait le fixer de ses yeux vifs.

« Comme il a dû être seul ! »

Puis un sourire monta à ses lèvres.

« Tout de même ! Mille et trois ! Je me demande si Don Jones battra jamais ce record ! »

BRIAN W. ALDISS

Le monde vert

3/ La Bouche Noire

SYNOPSIS DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

Des millions d'années se sont écoulées. Les radiations nouvelles vomies par le Soleil à son déclin ont virtuellement décimé toutes les espèces animales tandis que les végétaux, proliférant de façon monstrueuse, se sont emparés de l'empire de la Terre. S'éveillant lentement au cours des millénaires à une sorte de pseudo-conscience, s'adaptant aux conditions nouvelles — au fait, entre autres, que la planète présentait désormais éternellement la même face au Soleil —, les plantes victorieuses ont développé des formes nouvelles pour répondre aux exigences de la concurrence sans pitié qui était la loi sur Terre. C'est ainsi que tout le continent ensoleillé a fini par être recouvert par un unique et colossal banian dans les ramures duquel les rares survivants de l'espèce humaine cherchent un asile précaire.

Les derniers hommes, dont la peau est devenue verte et dont la taille est réduite à une trentaine de centimètres, végètent, constitués en petites tribus primitives dont les femmes assurent la direcion. La tradition veut que, arrivés à un certain âge, les Adultes accomplissent la Grande Montée : hermétiquement enfermés dans les siliques transparentes des crémataires, les plantes à feu qui fleurissent sur la Cime, ils quittent ce monde pour celui des dieux, et c'est alors aux enfants qu'il incombe de perpétuer la vie du clan parmi les innombrables embûches de la forêt. Lily-yo, la femme-chef, s'est conformée à la loi. Son sarcophage et ceux de ses amis ont traversé les espaces interplanétaires accrochés à la toison d'une travertoise, une de ces araignées végétales démesurées dont les gigantesques toiles tendent leur réseau enchevêtré entre la Terre et la Lune.

Atteints au cours de leur voyage par des radiations cosmiques, les voyageurs subissent une mutation somatique : des ailes leur poussent et ils finissent par se joindre aux humains qui les ont précédés — les Volants — dont le rêve est d'acclimater la race humaine sur ce monde plus favorable pour qu'elle puisse retrouver sa grandeur passée. Les Cap-

tifs, autres transmigrants dont la mutation s'est mal faite et qui sont les guides des Volants, ont élaboré un plan : transplanter de force sur la Lune les enfants nés sur le Monde Lourd (la Terre). Lily-yo et ses compagnons — Flor et l'homme-Haris — acceptent de faire partie du premier raid. Pour gagner leur planète natale, ils s'introduiront à l'intérieur d'une travertoise dont un tigre-volant — monstrueux insecte descendant des guêpes d'antan — a percé le corps pour y déposer ses œufs.

Entre temps, le groupe des enfants dont la petite Toy a pris le commandement s'efforce de survivre. Mais son homogénéité est en passe de se rompre car Gren, l'enfant-homme, le plus intelligent de tous, supporte mal l'état de sujétion auquel sa virilité le condamne. Et lors d'une chasse à l'oiseau-sangsue, Gren commet une maladresse : la proie réussit à prendre son vol, entraînant les humains avec elle, loin, bien loin de leur forêt familière. Il s'en faut de peu que le jeune clan ne s'abîme dans les profondeurs effrayantes et mystérieuses de la mer, ne périsse dans le nomansland, étroite bande de terre où pullulent les menaces les plus diverses et qui s'étend entre la jungle du banian et l'océan.

Après avoir échappé à de multiples périls et perdu deux des leurs, les humains vont pouvoir rejoindre la sylve hospitalière en se frayant par le feu un chemin à travers le maquis hostile du nomansland, grouillant d'ennemis sanguinaires : en effet Gren a rapporté d'un bref séjour qu'il avait fait dans un nid de supertermites à l'inquiétante intelligence technique un morceau de verre faisant office de lentille. Mais le conflit éclate entre l'adolescent ambitieux et Toy qui craint de perdre son autorité. Le groupe décide de bannir Gren : c'est le châtiment le plus grave qui puisse frapper un humain.

Or, tandis qu'il erre, solitaire et désemparé, condamné à une mort rapide, un champignon géant vient tomber sur son front : c'est la morille, un cerveau parasite et télépathe qui a besoin pour réaliser le rêve de son espèce — se propager sur toute la Terre et évincer le banian omniprésent — d'un être intelligent auquel il imposera sa volonté. Poussée par son amour pour Gren, la petite Poyly, désertant à son tour le groupe, vient rejoindre ce dernier. La morille se scinde pour prendre également possession de la jeune fille. Nouvel Adam et nouvelle Eve, Gren et Poyly, tournant le dos au périlleux Eden où ils se sont aimés, repartent la main dans la main vers la forêt, vers la sécurité de la sylve, en quête d'une communauté à laquelle ils pourront s'intégrer. Est-ce pour connaître les destins sublimes que leur promet la morille ? Ou pour tomber dans le piège de plus horribles catastrophes ?

I

ALERTES, de petites choses dénuées d'intelligence surgissaient en silence du sombre mur de verdure bordant la piste pour y replonger aussitôt. Le long de cette piste progressaient deux coquilles d'où deux paires d'yeux observaient avec méfiance les ombres muettes et furtives, comme elles se camouflant au moindre signe de danger.

C'était une route verticale et les yeux inquiets des voyageurs n'en pouvaient apercevoir ni le début ni la fin. Parfois, des branches horizontales formaient des bifurcations, mais les deux cosses n'y prêtaient nulle attention, poursuivant avec obstination leur marche lente mais régulière. Les saillies de la surface rugueuse formaient d'excellents points d'appui auxquels s'accrochaient les doigts et les orteils qui sortaient des coquilles. En outre, elle était cylindrique car la piste n'était ni plus ni moins que le tronc du banian géant dont les ramures couvraient le continent tout entier.

Les deux cosses progressaient vers le sol lointain. A mesure qu'elles s'éloignaient des Cimes, la lumière, filtrée par des couches de feuillage de plus en plus épaisses, s'assombrissait : aussi, glissant au milieu d'une brume glauque, elles semblaient se diriger vers un puits de ténèbres.

La cosse qui marchait en tête hésita soudain, puis s'engagea sur un rameau latéral. La seconde la suivit ; enfin, toutes deux s'immobilisèrent. Ces coquilles n'étaient que des carapaces dont chacune donnait asile à un être humain.

— « J'ai peur du Sol, » murmura la femme, Poyly.

— « Moi aussi, » dit Gren, son compagnon. « Nous sommes faits pour vivre dans la sécurité des niveaux moyens. »

Poyly étreignit le poignet de Gren. « Faut-il vraiment continuer ? » demanda-t-elle d'une voix frêle. Inquiets mais résignés, ils attendirent qu'une troisième voix répondît à la question. Une voix désincarnée qui, pour se faire entendre, n'avait pas besoin de gosier, une voix qui retentissait silencieusement à l'intérieur de leur crâne. Et la voix parla :

— « Oui, Poyly. Oui, Gren. Il faut continuer parce que je vous le conseille et parce que je ne vous abandonnerai pas. Je vous ai guidés vers la sécurité et je continuerai à le faire. C'est moi qui vous ai enseigné à vous cacher à l'intérieur de ces cosses. N'avons-nous pas accompli une longue étape sans incident ? Poursuivez votre chemin : un sort glorieux vous est réservé. »

— « Nous avons besoin de repos, morille, » dit Gren.

— « Soit. Reposez-vous. Nous repartirons ensuite. Nous avons relevé les traces d'un clan humain : ce n'est pas le moment de faiblir. Il est indispensable de trouver cette tribu. »

Les enveloppes encombrantes dont ils étaient revêtus, percées de quatre trous pour qu'ils pussent y passer leurs membres, ne leur permettaient pas de s'allonger. Tant bien que mal, le garçon et la fille se recroquevillèrent à l'intérieur de leur armure, bras et jambes en croix. Ainsi, on les aurait dit écrasés par le poids du feuillage surplombant.

La morille qui les parasitait n'avait cessé d'aller de surprise en surpri-

se. Ses hôtes possédaient au tréfonds de leur système nerveux quelque chose qu'elle n'avait jamais décelé chez une autre créature : une mémoire — les souvenirs d'un passé récent et ceux, obscurs, ignorés même de leurs détenteurs, de la lointaine histoire de leur race. Sans doute le champignon intelligent ignorait-il le proverbe : « *au royaume des aveugles les borgnes sont rois* ». Il bénéficiait néanmoins d'une situation avantageuse. Dans l'immense serre chaude qu'était le monde, l'existence des êtres vivants s'écoulait, cruelle ou terrorisée, jusqu'au jour où ils tombaient au Vert et où leurs dépouilles enrichissaient le terreau pour les générations suivantes. Des êtres semblables aux personnages à deux dimensions que l'on voit dans les fresques... Il n'en était pas de même de la morille qui explorait le cerveau des deux humains. Elle avait une perspective : c'était la première créature depuis un trillion d'années à se voir offrir l'occasion de se retourner sur les infinies galeries du temps. Et ce qu'elle y voyait l'effrayait, lui donnait le vertige, la condamnait presque au silence ; les étranges harmoniques de sa voix aux muettes sonorités de harpe retentissaient en effet moins fréquemment à l'intérieur de la tête de Gren et de Poyly.

— « Comment la morille nous protégera-t-elle des périls d'En-Bas ? » demanda cette dernière au bout d'un long moment. « Comment nous protégera-t-elle des rogues ou des flaque-dents ? »

— « Elle sait, » répondit simplement Gren. « Ces cosses dans lesquelles elle nous a conseillé de nous introduire pour nous dissimuler à la vue de nos ennemis nous ont sauvé la vie. Quand nous aurons rejoint l'autre tribu, notre sécurité sera encore plus grande. »

— « Cette coque m'écorche les cuisses, » répondit Poyly avec ce manque d'à-propos typiquement féminin contre lequel le temps était sans pouvoir.

Elle sentit le poids de la main de son compagnon se poser sur sa jambe. Mais tandis qu'elle s'abandonnait à la caresse amoureuse, son regard vigilant ne quittait pas les rameaux bruissants au-dessus d'elle d'où, à chaque instant, pouvait surgir le danger.

Un végétal dont les vives couleurs évoquaient le plumage de la perruche descendit en voletant sur une branche voisine. Presque aussitôt, une spongiole bondit de sa cachette et cracha dans sa direction un jet de liquide à l'aspect nauséabond. En l'espace d'un instant, il ne resta plus de sa proie qu'une flaque humide.

— « Une spongiole, » murmura Poyly. « Il vaudrait mieux partir avant qu'elle ne nous attaque. »

La morille, elle aussi, avait été témoin du drame — un témoin satisfait d'ailleurs, car la victime appartenait à une espèce de plantoiselle particulièrement friande de la chair des champignons.

— « Si vous êtes prêts, humains, mettons-nous en route. »

Un prétexte en valait un autre et, parasite, la morille n'avait nul besoin de repos. Cependant, Gren n'était pas pressé de renoncer au confort relatif et provisoire dont il goûtait, fût-ce pour fuir la dangereuse spongiole, et la morille dut user de contrainte. Pour le moment, peu désireuse de faire

naître un conflit entre sa volonté et celle de ses hôtes dont le concours lui était nécessaire, elle préférait employer la manière douce. Son objectif ultime était vague, mais grandiose et splendide. Elle s'imaginait se multipliant à l'infini sur toute la Terre, évinçant la forêt ; elle voyait déjà la nappe sinueuse de ses proliférations se couler dans chaque combe, se lancer à l'assaut de chaque promontoire. Mais ce résultat ne pouvait être atteint sans l'aide des humains : ceux-ci étaient les instruments de sa conquête. Dans l'immédiat, son but était d'en asservir autant qu'elle pourrait en trouver. Stimulés par le parasite, Gren et Poyly se mirent docilement en devoir de poursuivre leur voyage.

D'autres créatures se servaient, tout comme eux, du tronc comme d'une voie de circulation, quelques-unes inoffensives, telles les arpentilles dont les interminables colonnes processionnaires reliaient les profondeurs de la jungle aux Cimes ; d'autres fort dangereuses, bardées de crocs et de griffes. Mais il en était une qui avait laissé de son passage des traces quasi-imperceptibles — ici une éraflure, plus loin une tache — qui, pour un œil exercé, trahissaient la présence proche de l'homme. C'était cette piste que suivaient silencieusement Gren et Poyly. Or, au moment où ils allaient s'engager sur une grosse branche latérale, la dernière aperçut, le temps d'un éclair, une silhouette qui se jeta peureusement au milieu d'un bouquet de filandrynthes.

— « Reste là et surveille les environs dans le cas où il en viendrait d'autres, » dit la jeune fille à son compagnon. « Moi, je m'occupe de celui-là. Dans un moment, tu feras du bruit pour détourner son attention. »

Poyly se mit à ramper le long du rameau. La morille, inquiète pour sa propre sécurité, envahit l'esprit de la femme dont les perceptions devinrent extraordinairement aiguës, dont la vue se fit plus perçante et l'épiderme plus sensible. La voix du parasite résonna dans sa tête :

— « Attaque-le par derrière, mais ne le tue pas. Il nous mènera jusqu'à sa tribu. »

— « Chut ! Il va t'entendre. »

— « Seuls toi et Gren pouvez m'entendre et je ne vous quitterai jamais. »

Poyly contourna la formation de filandrynthes et revint sur ses pas en passant par la face externe de la branche, sans froisser une seule feuille. Entre les interstices des hampes, elle distingua la créature tapie dans sa cachette. C'était une femme et elle était si proche que Poyly pouvait presque lire la frayeur dans ses yeux aux aguets.

— « Elle n'a pas reconnu que tu étais une humaine à cause de ta coquille, » dit la morille. « C'est pour cela qu'elle se dissimule. »

Quelle remarque stupide ! songea Poyly. On se cache toujours quand on tombe sur des intrus. La morille appréhenda cette pensée et comprit pourquoi son raisonnement était faux. Les êtres humains lui étaient encore totalement étrangers. Discrètement, elle se retira de l'esprit de Poyly pour laisser celle-ci libre de conduire l'assaut à sa guise.

Pliée en deux, la jeune fille fit un pas en avant, puis un autre et, la tête rentrée dans les épaules, elle attendit que Gren émette le signal conve-

nu, ce qui ne tarda guère, le garçon secoua une branche. L'inconnue sur le qui-vive se raidit, le visage tourné dans la direction d'où était venu le bruit, mais avant qu'elle ait eu le temps de sortir son couteau, Poyly avait bondi sur elle et le corps à corps s'engagea au milieu du fouillis des filandrynthes aux filaments flexibles. Son adversaire essaya de saisir l'assaillante à la gorge et cette dernière, en retour, lui mordit l'épaule. Gren surgit alors et, saisissant la fille mystérieuse par le cou, il la tira en arrière de toutes ses forces. En dépit de la résistance farouche de leur victime, le banni et sa compagne finirent par l'emporter et leur proie pantelante se retrouva bientôt ligotée à leurs pieds.

— « C'est bien, » approuva la morille. « Maintenant, elle va nous guider jusque... »

— « Silence ! »

Le ton de Gren était si impérieux que le champignon obéit instantanément. L'adolescent connaissait la forêt. Il savait que le bruit d'un combat attire inévitablement les prédateurs. A peine avait-il jeté cet avertissement qu'une lancéole, venue d'un tronc voisin, fonça vers eux en fendant l'air de son vol spiralé. Mais Gren était prêt.

Les couteaux n'étaient d'aucun secours contre les lancéoles. Aussi, lorsqu'elle arriva à sa portée, il la déséquilibra d'un violent coup de gourdin. La plante se redressa d'un coup de queue avant de se précipiter de nouveau à l'attaque mais un rayonnaire fondit sur elle et la goba. Poyly et Gren s'aplatirent sur la branche auprès de leur prisonnière et attendirent que la terrible et multiple mer du silence ait de nouveau submergé la sylve.

II

La captive n'était guère bavarde. A toutes les questions de Poyly, elle se contentait de secouer la tête, l'air buté. La seule chose qu'elle consentit à se laisser arracher fut son nom : Yattmur. La sinistre excroissance de la morille qui faisait un bourrelet autour du cou de ses ravisseurs l'effrayait visiblement.

— « Elle a trop peur pour parler, morille, » dit Gren au champignon. « Ta vue lui est intolérable. Le mieux serait de la relâcher et de poursuivre notre route. »

— « Cogne-la : cela la fera peut-être parler. »

— « Elle aura encore plus peur. »

— « A moins que cela ne lui délie la langue ! Frappe-la au visage. »

— « Même si elle ne nous fait pas courir de danger ? »

— « En nous retardant, elle nous en fait courir une foule. »

— « Tu as sans doute raison. Je n'ai jamais réfléchi à cela. Tu penses profond, morille. »

Gren leva une main hésitante. Sous l'impulsion du champignon, ses muscles se contractèrent et son poing s'abattit avec violence en travers du visage de Yattmur dont la tête oscilla sous le choc. Poyly tressaillit et interrogea son compagnon du regard.

Les yeux de Yattmur étincelèrent.

— « Ceux de ma tribu te tueront, ignoble créature ! »

Gren, à nouveau, leva la main.

— « Tu veux que je recommence ? Où habites-tu ? »

Elle se démena vainement dans ses liens.

— « Je ne suis qu'une bergère qui garde les sautillons. C'est mal de me faire souffrir si tu es de la même race que moi. Que t'ai-je fait ? »

— « Nous avons besoin que tu répondes à nos questions. Tu n'auras rien à craindre de nous si tu obéis. »

— « Je suis gardeuse de sautillons. Ma tâche n'est ni de me battre ni de répondre aux questions. Mais, si vous voulez, je vous conduirai jusqu'à ma tribu. »

— « Où réside-t-elle ? »

— « A l'orée de la Bouche Noire. Ce n'est pas loin. Nous sommes un peuple pacifique. »

— « La Bouche Noire ? Et tu accepteras de nous y mener ? »

— « Avez-vous l'intention de nous nuire ? »

— « Absolument pas. D'ailleurs, tu vois bien que nous ne sommes que deux. Que peux-tu redouter ? »

A en juger par sa mine morose, Yattmur n'était pas convaincue. « Bon, » dit-elle. finalement. « Laissez-moi me lever et déliez-moi les bras. Je ne me sauverai pas. »

— « Si tu essayais, je t'enfoncerais mon couteau entre les côtes. »

— « Tu fais des progrès, » approuva la morille avec satisfaction.

Yattmur fut donc libérée de ses liens et elle entreprit de descendre le long du fût, suivie de près par ses deux ravisseurs. Nul ne proférait un mot mais l'appréhension gagnait Poyly, surtout quand elle vit que le paysage se modifait et que la monotonie sans fin du banian commençait à se rompre.

Descendant toujours, ils rencontrèrent un énorme rocher brisé, couronné d'ortie-mousse et de fouettards, puis un autre. Chaque pas avait beau les rapprocher du sol, la voûte du feuillage s'éclaircissait de plus en plus, ce qui signifiait que le banian, ici, était loin d'avoir sa taille normale. Les branches s'amincissaient et devenaient sinueuses. Soudain, un rai de soleil frappa les voyageurs : les Cimes rencontraient presque le Sol. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

La morille répondit à la question informulée de Poyly : « La forêt doit finir quelque part. Nous atteignons un endroit où elle ne peut plus croître. Mais il n'y a rien à craindre. »

— « Nous approchons sûrement de l'orée de la Bouche Noire. Ce nom m'inquiète, morille. Rebroussons chemin avant d'être précipités dans une catastrophe fatale. »

— « Où veux-tu donc aller ? Nous sommes des errants, Poyly. Il n'y a pas d'autre solution que de continuer. N'aie pas peur, je suis là pour vous aider et je ne vous abandonnerai jamais. »

Les branches étaient à présent trop frêles et trop étroites pour les por-

ter. Prenant son élan, Yattmur, imitée par Poyly et par Gren, sauta légèrement sur un rocher.

— « Ecoutez ! » fit-elle en levant la main. « Des sautillons s'approchent. »

Un bruit semblable au crépitement de la pluie venait de la forêt.

Le Sol, autour de l'entablement rocheux où se tenait le trio, ne ressemblait en rien aux fondrières mortelles et croupissantes contre lesquels les Anciens de la tribu avaient si souvent mit Gren et Poyly en garde. Crevassé, creusé d'anfractuosités, on aurait dit une mer figée, mouchetée d'ocre et de noir. La végétation était parcimonieuse. Ce décor insolite paraissait animé d'une vie propre : les failles dont il était semé bâillaient comme des orbites vides, comme des gueules grimaçantes.

— « Ces roches sont démoniaques, » souffla Poyly.

— « Taisez-vous ! » murmura Yattmur. « Ils arrivent. »

Au même moment, une horde de créatures à la démarche bizarre sortit de la forêt. C'étaient des plantes fibreuses auxquelles une lente évolution avait fait acquérir un aspect rappelant celui du lièvre. Leur course, si l'on prenait cet animal pour critère, était lente et maladroite. La tête de ces êtres dont les tendons craquaient à chaque pas, se réduisait à une mâchoire surmontée d'immenses oreilles et leur corps d'une couleur indéfinissable était informe. Mais leur caractéristique la plus frappante était la différence de longueur entre leurs membres antérieurs et postérieurs. Si leurs pattes de devant n'étaient que de misérables moignons malhabiles, leurs pattes arrières, beaucoup plus longues, conservaient encore quelque chose de la grâce d'un membre animal. Pour Gren et Poyly, les sautillons n'étaient que des créatures étranges aux jambes inexplicablement mal formées mais, pour Yattmur, ils présentaient manifestement un indiscutable intérêt. Avant même qu'ils n'eussent émergé de la sylve, elle avait déroulé la corde lestée dont elle était ceinte et, lorsque la harde apparut, elle lança avec adresse cette ligne rudimentaire, capturant de la sorte trois sautillons. Les autres prirent aussitôt la fuite tandis que les végétants prisonniers acceptaient leur sort avec passivité.

Yattmur dévisagea les deux humains d'un air de défi comme si elle était fière d'avoir fait montre de sa vaillance, mais, négligeant son regard éloquent, Poyly désigna quelque chose du doigt dans la clairière en se serrant avec effroi contre Gren.

— « Gren ! Regarde ! Un... Un monstre ! »

Sur le rocher devant lequel passait le troupeau de sautillons en débandade, une sorte d'outre argentée était en train de prendre forme, se gonflant à la manière d'un ballon dont le diamètre dépassait la taille d'un être humain.

— « Une verte tripe ! » s'exclama Yattmur d'une voix étranglée. « Ne la regardez pas, c'est terriblement dangereux. »

Mais, sourds à son conseil, Gren et Poyly contemplaient avec fascination la sphère flasque au milieu de laquelle luisait l'unique prunelle verte d'un œil à la consistance de gelée. Cet œil pivota, tandis que, vers le bas de l'énorme globe, apparaissait une ouverture.

L'arrière-garde des sautillons vacilla soudain et, changeant de direction, six d'entre eux se précipitèrent dans la fissure qui se referma à la manière d'une gueule. Et l'outre commença à se dégonfler.

— « Par la Grande Montée, qu'est-ce que c'est que ça ? » hoqueta Gren.

— « Une verte tripe, » répéta Yattmur dont les dents s'entrechoquaient. « Elles vivent collées sur les gros rochers et elles pullulent ici. Allons-nous-en. »

Mais la morille n'était pas de cet avis. Obéissant à son ordre silencieux, les deux humains s'approchèrent à contrecœur. Quand ils furent arrivés à sa hauteur, la verte tripe s'était entièrement affaissée. Seule une bosselure palpitante trahissant la présence des sautillons qu'elle avait engloutis. L'œil verdâtre se braqua sur le couple pétrifié d'horreur, puis se referma. Le camouflage était parfait : impossible de distinguer entre la paroi de la roche et l'être qui y était fixé.

— « Il n'y a rien à craindre, » dit la morille. « Ce n'est jamais qu'un estomac. »

Gren et Poyly se remirent en marche derrière Yattmur qui avançait avec peine sur le sol déchiqueté, guidant les sautillons captifs qui la suivaient docilement comme si cette situation était absolument naturelle.

Le terrain s'élevait en pente. « C'est peut-être pour escalader les côtes que les sautillons ont de si longues jambes, » suggéra Poyly.

— « Peut-être, » répondit la morille.

Quelle absurdité ! songea Gren. Il y a bien des moments où il leur faut redescendre. Morille n'est certainement pas omnisciente, sinon elle n'aurait pas acquiescé à une remarque aussi sotte.

— « C'est vrai, » fit la morille. « Je ne sais pas tout mais je suis capable d'apprendre vite, ce qui n'est pas votre cas à vous qui, contrairement à vos ancêtres, vous fiez essentiellement à l'instinct. »

— « L'instinct ? Qu'est-ce que c'est ? »

— « La pensée végétale, » se borna à répondre le champignon.

Finalement, Yattmur fit halte. Elle n'avait plus la mine renfrognée qu'elle affichait au début : on eut cru que son voyage l'avait rapprochée de ses compagnons forcés.

— « Nous voici arrivés au domaine de ma tribu, » annonça-t-elle.

— « En ce cas, appelle tes amis. Annonce-leur que nous voulons les voir et que je leur parlerai, » répondit Gren qui s'empressa d'ajouter silencieusement à l'intention de la morille : « Toutefois, je ne sais vraiment pas ce que je leur dirai ! »

— « Je suis là, » le rassura le parasite.

Mettant son poing devant la bouche, Yattmur émit un son modulé. Poyly et Gren, inquiets, scrutèrent les environs. Il y eut un froissement de feuilles et le trio se trouva soudain entouré de guerriers qui semblaient avoir surgi du sol.

Les membres de la tribu s'approchèrent lentement des nouveaux venus pétrifiés de surprise. Des fleurs cachaient les appas des femmes qui étaient, bien entendu, en majorité. Mais tout le clan était armé et plusieurs guer-

riers portaient en sautoir un rouleau de corde semblable à celui de Yattmur.

— « Je vous amène deux étrangers désireux de rejoindre nos rangs, ô bergers, » dit cette dernière.

A l'instigation de la morille, Poyly prit la parole en ces termes : « Nous sommes des errants et nous ne vous voulons aucun mal. Que votre accueil nous soit favorable si vous souhaitez faire la Grande Montée en paix. Pour le moment, nous avons besoin d'un abri où nous reposer mais, plus tard, nous vous montrerons nos talents. »

Une femme mafflue dans les tresses de laquelle luisait un coquillage s'avança, la paume levée.

— « Salut à vous, étrangers. Mon nom est Hutweer et c'est moi qui commande à ces bergers. Si vous souhaitez vous joindre à nous, il vous faut me suivre. Y consentez-vous ? »

« Si nous refusons, nous risquons de nous faire massacrer, » songea Gren.

« Montrons-leur immédiatement que nous sommes des chefs, » rétorqua la morille.

Mais leurs couteaux sont pointés sur nous.

C'est maintenant où jamais que nous devons assumer notre rôle de chef.

La grosse femme frappa dans ses mains, interrompant cette muette discussion.

— « Répondez, étrangers : acceptez-vous de suivre Hutweer ? »

Il faut accepter, morille.

Non, Gren. Il n'est pas possible de prendre ce risque.

Mais ils vont nous tuer.

Alors, vous devez la tuer d'abord.

Non !

J'ai dit si !

Non... Non... Non.

L'échange de pensées entre le champignon et ses hôtes gagnait en véhémence.

— « Alerte, bergers ! » s'écria Hutweer en empoignant le manche de son couteau. Son visage s'était durci. Elle doutait visiblement que les étrangers fussent animés d'intentions pures.

Alors se produisit quelque chose de terrorisant. Les deux étrangers commencèrent à se contorsionner comme au rythme d'une danse surnaturelle. Poyly eut un geste inachevé vers la sombre collerette du champignon. La main de Gren s'abaissa vers son coutelas pour s'en éloigner aussitôt, tirée, aurait-on dit, par quelque force mystérieuse. Le garçon et la fille tournaient lentement sur eux-mêmes en piétinant, les traits déformés par une indicible souffrance. De l'écume sortait de leurs bouches. Ils tourbillonnaient en titubant, le corps plié en deux, se mordant les lèvres et leurs yeux fixes où palpitait une lueur démentielle étaient perdus dans le vague.

Pris d'une crainte superstitieuse, les bergers se jetèrent à terre.

— « Ce sont des esprits ! » hurla Yattmur en se cachant la figure dans ses mains. « Ils sont tombés du ciel. »

Hutweer, livide, laissa choir son arme, aussitôt imitée par ses compagnons qui se prosternèrent en gémissant. La morille, comprenant qu'elle était arrivée à ses fins sans l'avoir aucunement prémédité, relâcha l'étreinte mentale qu'elle exerçait sur Gren et sur Poyly. Il lui fallut bander les muscles de ses hôtes qui se seraient sans cela effondrés comme des chiffons.

— « Nous avons gagné, Poyly, » chantonna la voix mélodieuse. « Hutweer s'est inclinée. A présent, parle-leur. »

— « Je te déteste, morille. Ne compte pas sur moi pour accomplir ta besogne. »

Talonné par le champignon, Gren s'avança et releva Hutweer.

— « Maintenant que vous avez fait acte d'allégeance, vous n'avez plus de crainte à avoir. Gardez-vous à l'avenir d'oublier que nous sommes des esprits. Nous œuvrerons en commun, nous établirons une puissante tribu. Alors les humains cesseront d'être des fugitifs. Nous quitterons la forêt et nous vous guiderons vers la grandeur. »

— « L'orée de la forêt se trouve juste devant nous, » se risqua timidement à dire Yattmur et Hutweer qui avait recouvré un peu de son courage demanda avec plus d'assurance :

— « Nous délivrerez-vous de la Bouche Noire ? »

— « Il en sera selon vos mérites, » répondit Gren. « L'esprit qui m'accompagne, Poyly, et moi-même, désirons d'abord manger et nous reposer. Plus tard, nous parlerons davantage. Menez-nous à votre refuge. »

Hutweer s'inclina et disparut dans les entrailles de la terre.

III

La couche de lave au relief tourmenté était creusée d'une multitude d'excavations naturelles. Les bergers en avaient aménagé certaines où ils vivaient dans une sécurité relative. Avec l'aide de Yattmur, Gren et Poyly s'introduisirent dans l'une de ses cavernes où des ouvertures judicieusement distribuées laissaient pénétrer une vague clarté. On les fit asseoir sur des nattes et un repas leur fut presque instantanément servi. C'était la première fois qu'ils goûtaient du sautillon. Préparé d'une façon qu'ils ne connaissaient pas, garni d'épices et de condiments poivrés, ce mets savoureux était l'aliment de base des bergers, leur expliqua Yattmur, mais la tribu avait une autre spécialité. Celle-ci fut présentée avec solennité. Quand les étrangers eurent déclaré que la chair était succulente, Yattmur annonça : « C'est du poisson. Le poisson vient de l'Eau Longue qui s'écoule de la Bouche Noire. »

Ces mots éveillèrent l'intérêt de la morille qui ordonna à Gren d'obtenir de plus amples renseignements.

— « Ce poisson, comment l'attrapez-vous ? »

— « Nous ne l'attrapons pas nous-mêmes. L'Eau Longue se trouve

hors de notre domaine mais une tribu que l'on appelle la tribu des Pêcheurs réside dans ces parages. Les pêcheurs sont doux et ils nous donnent du poisson en échange des sautillons. »

Poyly éprouvait un vague sentiment de honte à l'idée qu'elle et son compagnon s'étaient attiré le respect d'un clan apparemment plus civilisé que celui dont tous deux étaient issus.

— « Il n'y a donc guère d'ennemis aux alentours ? » demanda-t-elle à Hutweer, désireuse de déterminer exactement les avantages dont bénéficiaient les bergers.

Hutweer sourit : « Il y en a très peu, car la Bouche Noire les dévore. Nous résidons près d'elle parce que nous estimons qu'un gros ennemi vaut mieux que beaucoup de petits. »

A ces mots, la morille engagea un dialogue animé avec Gren qui, contrairement à Poyly, savait à présent discuter avec le champignon sans avoir besoin de formuler ses pensées à haute voix.

« Il faut voir de près cette Bouche dont ils parlent tant, » disait le parasite, « et le plus tôt sera le mieux. D'ailleurs, vous avez perdu la face en mangeant en leur compagnie comme des êtres humains ordinaires. Aussi est-il indispensable de leur tenir un discours qui les impressionnera. Nous ferons d'une pierre deux coups : allons à la recherche de la Bouche Noire et montrons-leur ensuite que nous ne la craignons pas en leur parlant. »

— « Non, morille. Ton plan est habile mais tu n'es pas réaliste. Si ces courageux bergers ont peur de la Bouche Noire, eh bien moi aussi, j'en ai peur. »

— « Si tu penses de cette façon, nous sommes perdus. »

— « Nous sommes fatigués. Toi, tu ignores ce qu'est la lassitude. Laisse-nous dormir comme tu l'as promis. »

— « Nous devons d'abord montrer notre force. »

— « Comment le pourrons-nous alors que nous sommes épuisés ? » dit Poyly, intervenant dans le débat.

— « Préférez-vous être tués en dormant ? »

L'argument eut raison de la résistance des deux humains qui exigèrent d'être conduits sur l'heure à la Bouche Noire, requête qui abasourdit les bergers dont les murmures exprimèrent toute l'appréhension. Hutweer les fit taire.

— « Il en ira selon votre volonté, ô Esprits, » dit-elle. « Iccall, viens ici ! »

A cet appel, un jeune garçon dans la chevelure duquel était passée une arête de poisson, bondit et salua Poyly de sa main levée, la paume en l'air.

— « Iccall est notre meilleur Chanteur, » expliqua Hutweer. « Avec lui, rien de fâcheux ne vous arrivera. Il vous guidera jusqu'à la Bouche Noire. Nous attendrons votre retour. »

Gren et Poyly se hissèrent hors de la grotte. La lumière du jour était aveuglante et la lave rugueuse brûlante sous leurs pieds. Iccall se tourna vers la jeune fille :

— « Rassure-toi, » dit-il avec un sourire éclatant. « Il n'y a pas loin à aller. »

— « Oh ! je ne suis pas fatiguée, merci, » répondit Poyly en souriant à son tour à l'adolescent, car il avait de grands yeux noirs et une peau satinée. « Que bel os tu as dans les cheveux ! On dirait les nervures d'une feuille. »

— « Ils sont rares, mais peut-être pourrai-je t'en trouver un. »

— « Dépêchons-nous, » jeta Gren d'une voix hargneuse. Il n'avait encore jamais vu un homme sourire de manière si ridicule. « De quelle aide un simple chanteur — si c'est bien là ce que tu es — nous sera-t-il contre un ennemi aussi dangereux que la Bouche Noire ? »

— « Je chante quand elle chante... et je chante mieux qu'elle, » répondit simplement Iccall sans se laisser démonter.

Le sol s'élevait en pente douce. Les roches volcaniques, veinées de rouge et de noir, de plus en plus nombreuses, interdisaient toute végétation. Ici, le banian lui-même, maître de continents entiers, devait capituler. Ses ultimes troncs portaient encore la cicatrice des brûlures que lui avait infligé la dernière coulée de lave. Pourtant, ses branches extrêmes projetaient au loin leurs racines aériennes qui fouillaient le roc comme autant de doigts avides.

Soudain, Iccall se jeta derrière une saillie de rocher.

— « Voici la Bouche Noire, » souffla-t-il.

Pour la première fois de leur vie, Gren et Poyly eurent la vision d'une plaine nue. La notion de rase campagne était absolument étrangère à ces enfants de la forêt et ce spectacle insolite les frappait d'étonnement. Devant eux, cahotique, s'étendait un champ de lave s'achevant par une sorte d'immense cône déchiqueté, dressé contre le ciel.

— « C'est la Bouche Noire, » répéta Iccall qui se délectait de la stupéfaction de Poyly. Du doigt, il désigna une volute de fumée flottant dans l'air. « La Bouche respire. »

Gren laissa son regard errer du cône à la forêt éternelle, mais ses yeux fascinés revinrent se fixer sur la masse de roc. Son cœur battit plus vite. Il sentait la morille sonder les profondeurs de son esprit. Un vertige s'empara subitement de lui. Le champignon fouillait à l'aveuglette parmi ses souvenirs inconscients, estompés comme des photos jaunies. Troublante sensation ! Le temps d'un éclair, Gren entr'aperçut des images, parfois poignantes, dont la signification lui échappait totalement. Pris d'une défaillance, il roula à terre. Poyly et Iccall l'aidèrent à se remettre debout, mais la morille avait relâché son emprise : elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. Triomphalement, elle imposa une image à l'esprit de son hôte.

— « Les bergers se laissent terroriser par des ombres, Gren. La Bouche qui les effraye tellement est tout simplement un volcan. et un petit volcan, qui plus est. Il n'y a rien à redouter. Peut-être même est-il éteint. »

Fort des souvenirs ataviques qu'il s'était assimilés, le champignon montra au couple ce qu'était un volcan et, rassurés, Gren et Poyly reprirent le chemin de la grotte.

— « Nous avons vu la Bouche Noire, » annoncèrent-ils à Hutweer et aux bergers qui les attendaient. « Nous l'avons vue et nous n'avons pas eu peur. »

— « Quand la Bouche Noire lance son appel, tout le monde doit lui obéir, » répondit Hutweer. « Vous riez d'elle parce que vous ne l'avez vu que dans son silence. Lorsqu'elle chantera, nous verrons comme vous danserez, ô Esprits ! »

Poyly posa une question à propos de la tribu des Pêcheurs. Ce fut Iccall qui répondit :

— « On ne peut voir leur domaine d'ici. Des entrailles de la Bouche Noire jaillit l'Eau Longue que la pente nous empêche également de distinguer. Et sur les bords de l'Eau Longue, il y a des arbres : c'est là qu'habitent les Pêcheurs. »

Poussée par la morille, Poyly poursuivit l'interrogatoire.

— « O Hutweer ! si les Pêcheurs vivent plus près que vous de l'Eau Longue, par quel sortilège arrivent-ils à survivre à l'appel de la Bouche ? »

Des murmures s'élevèrent du groupe des bergers qui, malgré leur désir de faire preuve de zèle, ne savaient quoi répondre. Finalement, une femme prit la parole :

— « C'est que les Pêcheurs ont de longues queues vertes. »

L'explication ne satisfit personne et Gren éclata de rire. Et la morille parla par sa bouche.

— « O bergers, fils d'une bouche creuse, votre savoir est bien maigre. Comment pouvez-vous croire que des humains aient une queue verte ? Vous êtes des gens simples et sans défense. Nous serons vos guides. Lorsque nous aurons dormi, nous irons jusqu'à l'Eau Longue et vous nous accompagnerez. Alors, nous édifierons une tribu puissante en nous unissant d'abord aux Pêcheurs, ensuite aux autres clans de la forêt. Nous cesserons d'être des fuyards apeurés et tous frémiront devant nous. »

Une image naquit dans les circonvolutions de la morille-cerveau : celle de la plantation que les humains construiraient à son intention. Soignée par eux, elle se propagerait en toute quiétude. Mais pour l'instant — et c'était là un obstacle dont elle avait douloureusement conscience —, pour l'instant il lui était impossible, vu sa petitesse, de se diviser encore pour s'emparer de quelques-uns des bergers. Cependant, un jour viendrait où, bien cultivée, elle régnerait sur le genre humain. Le champignon contraignit Gren à poursuivre :

« Nous ne serons plus de misérables créatures impuissantes. Nous tuerons les taillis. Nous tuerons la jungle et les choses mauvaises qu'elle abrite pour ne conserver que les bonnes. Nous créerons des jardins où nous prospérerons. Et nous gagnerons en force jusqu'à ce que le monde nous appartienne comme il nous a appartenu en des temps très anciens. »

Le silence retomba. Les bergers se dévisageaient avec malaise, inquiets et méfiants. Les propos de son compagnon, songeait Poyly, étaient grandiloquents et dépourvus de signification. Quand à Gren, bien qu'il considérât la morille comme un allié, il trouvait haïssable d'être obligé de parler et d'agir, sans comprendre bien souvent le sens des mots qu'il pro-

nonçait et des actes qu'il accomplissait à son corps défendant. Epuisé, il se laissa choir dans un coin de la grotte et sombra presque aussitôt dans un sommeil pesant. Indifférente à ce que pouvait penser les bergers, Poyly s'étendit à son tour et l'imita.

Les membres de la tribu contemplèrent avec étonnement le couple endormi. Enfin, Hutweer frappa dans ses mains pour les disperser.

— « Laissons-les reposer, » dit-elle.

— « On verra comment ils se comporteront lorsque l'esprit de la Bouche Noire lancera sa chanson, » murmura Iccall en remontant à l'air libre.

IV

La morille, elle, ne dormait pas. C'était là une servitude dont elle était affranchie. Ses objectifs étaient ceux, limités et pratiques, qu'un végétal était capable de concevoir : survivre et se propager dans cette jungle surpeuplée qu'était devenu le monde. Pour parvenir à réaliser ce dessein, sa race avait mis au point une tactique d'une simplicité foncière : les morilles, une fois qu'elles eurent atteint leur équipement intellectuel optimum, avaient adopté un mode de vie parasitaire et comptaient sur leurs hôtes pour leur faire gagner des territoires favorables à leur reproduction. Mais l'intelligence végétale laissait à désirer et la fusion avec des cerveaux humains était une entreprise malaisée. La différence entre les deux types d'intellects étant qualitative plus que quantitative. En fait, la morille était dans la situation d'un jeune enfant qui aurait découvert des trésors ignorés de leurs propriétaires mais ne disposerait pas des moyens voulus pour recenser son butin. Les premiers examens auxquels il s'était livré avaient plongé le champignon dans un abîme de stupéfaction émerveillée.

Des rêves étranges hantaient le sommeil de Gren et de Poyly. Des expériences lointaines surgissaient par pans entiers derrière leurs paupières closes, telles des cités immenses émergeant d'un brouillard qui les engloutissait aussitôt. Ce fut un long et incertain voyage qu'accomplit la morille, tâtonnant parmi les obscurs corridors de la mémoire de ses hôtes. Elle plongea au fond d'un passé reculé. Le soleil, alors, n'avait pas encore commencé de vomir ses flots d'énergie excédentaire. L'homme, en ces temps, était autrement plus intelligent et belliqueux que ses actuels rivaux végétaux. Elle s'étonna au spectacle des grandes civilisations, puis continua de s'enfoncer toujours plus avant, toujours plus loin au cœur des ères embrumées de la préhistoire, de ces âges où l'homme ne disposait même pas d'une torche pour éclairer sa nuit, même pas d'un cerveau pour guider sa main de chasseur. C'est alors que, comme elle s'efforçait de recueillir les inconsistants souvenirs d'un passé racial aboli, elle fit une ahurissante découverte.

Sa voix, à laquelle on ne pouvait rester sourd, retentit dans la tête de Gren de Poyly endormis.

— « Gren ! Poyly ! Ecoutez... J'ai trouvé quelque chose d'extraordinaire. Nous sommes plus proches que vous ne le croyez. »

Avec une émotion qu'elle n'avait encore jamais montré, la morille évoqua à l'esprit des deux humains des images enfouies dans les limbes de leur subconscient. Des images, tout d'abord, remontant à l'époque où la grandeur de leur race était à son apogée — âge des cités grandioses, de la conquête des planètes, des rêves et des ambitions collectives. Les hommes de ce temps n'étaient pourtant guère plus heureux que leurs pères. Comme eux, ils étaient soumis à bien des pressions, déchirés par bien des antagonismes. En un clin d'œil, la guerre économique, la guerre totale les écrasaient par légions.

Les images se succédaient toujours. La température s'éleva. Le soleil entra dans sa phase de déclin. Mais confiants dans leur maîtrise technique, les habitants de la Terre se préparaient avec confiance à faire face. Soudain, ce fut l'épidémie. Les radiations nouvelles émises par le soleil affectaient la peau, les yeux, le cerveau des hommes. L'étrange fléau n'épargnait personne : l'humanité s'étiola inexorablement. Après une longue torture, les survivants se trouvèrent immunisés contre le rayonnement. Mais quelque chose avait changé en eux : ils avaient désappris à penser, ils ne savaient plus lutter.

Ils fuirent leurs villes orgueilleuses, ils fuirent leurs demeures comme si tout ce qui avait été leur royaume leur était brusquement devenu étranger. Les structures sociales s'écroulèrent. Du jour au lendemain, toute forme d'organisation s'effondra. La mauvaise herbe envahit les rues, les graines poussées par le vent se mirent à germer dans les caisses enregistreuses : l'invincible assaut de la jungle commençait. L'espèce ne s'éteignit pas progressivement, mais d'un seul coup à la manière d'une tour qui s'éboule.

— « Assez, » gémit Gren dont l'esprit se débattait pour échapper à l'emprise de la morille. « Assez ! Le passé ne nous concerne pas. A quoi bon se soucier d'événements aussi anciens ? Assez, morille ! Laisse-nous dormir. »

Il eut l'impression curieuse que sa cervelle, subitement, ballotait à l'intérieur de son crâne : le champignon était en train de la secouer par les épaules, si l'on peut risquer une telle métaphore.

— « Quelle indifférence ! » dit la morille, toujours en proie à la même excitation. « Il faut continuer. Regarde... Nous allons aller plus loin, jusqu'à l'époque distante où l'homme n'avait pas d'histoire, pas d'héritage. Où il n'était pas encore l'Homme, mais un être pitoyable semblable à celui que tu es aujourd'hui. »

Impuissants, Gren et Poyly furent emportés par un flot d'images informes et troubles. Des créatures nues, analogues aux tarsiers, descendaient des arbres, couraient parmi les fougères ; petites, farouches, se cachant derrière les buissons, elles n'avaient pas de langage. Les détails de la vision étaient flous car les esprits qui l'avaient enregistrée n'avaient pas de perception claire. Seuls les odeurs et les sons étaient précis, mais c'étaient aussi d'impénétrables énigmes pour Gren et Poyly qui, à contempler ces aperçus d'un monde primitif se sentaient saisis d'une incompréhensible nostalgie.

Une image plus nette se dessina. Un cortège de ces petits êtres patau-

geaient au milieu d'un marais. Et les fougères arborescentes laissaient choir sur leurs têtes des objets noirs : des champignons !

« Ma race a été la première à s'éveiller à l'intelligence à l'ère oligocène, » dit la morille. « La preuve est là ! Mais la pensée a besoin de membres comme support. Alors, mes ancêtres sont devenus les parasites de ces petites créatures, vos lointains aïeux. »

Plongeant toujours plus loin dans le temps, le champignon dévoila à ses hôtes l'histoire de l'évolution de l'homme, qui était aussi celle des morilles. D'abord simples parasites, celles-ci s'étaient muées en symbiotes. Originellement, elles demeuraient fixées à l'extérieur des crânes de ces gens à l'allure de tarsier qui bénéficièrent de cette association. Elles leur apprirent à s'organiser et, peu à peu, la capacité crânienne de ces humains primitifs s'amplifia. Finalement, les champignons fragiles et vulnérables s'insérèrent à l'intérieur de leurs têtes, s'intégrèrent aux organismes qu'ils parasitaient et dont ils affinaient les facultés.

« Ainsi se développa la race humaine, » commenta la voix. « Les hommes grandirent en taille et ils conquirent le monde, oubliant que cette victoire, ils la devaient aux morilles-cerveaux qui vivaient et mouraient avec eux. Sans notre concours, ils n'auraient pas quitté les arbres ; ils seraient semblables aux actuelles tribus humaines qui végètent, dépourvues de notre aide. »

Pour souligner ce point, la morille fit revivre les souvenirs latents de la décadence de l'humanité. « Physiquement, les hommes étaient plus vigoureux que les morilles. Ils survécurent à la marée des radiations solaires mais leurs cerveaux symbiotiques périrent, brûlés vifs au fond de leur asile d'os. L'homme se trouva alors livré à lui-même avec, pour tout bagage, son cerveau naturel, un cerveau qui ne valait pas mieux que celui des animaux supérieurs. Rien d'étonnant s'il a déserté ses villes pour retourner aux arbres ! »

— « Cela n'a pas le moindre sens, » gémit Gren. « A quoi bon se tourmenter pour un désastre qui s'est produit il y a des millions et des millions d'années ? »

La morille parut éclater d'un rire silencieux.

— « Parce que la tragédie n'est peut-être pas encore arrivée à sa conclusion. Je suis d'une espèce plus résistante que mes ancêtres disparus. Je tolère les fortes radiations et il en va de même de ceux de ta race. Le moment historique est venu pour vous et pour nous de réaliser une nouvelle symbiose, aussi riche en promesses que celle qui, autrefois, a ouvert aux tarsiers la route des étoiles. L'horloge s'est remise en marche... »

— « Elle est folle, Gren, je ne comprends pas, » hurla Poyly, bouleversée par les visions qui se pressaient tumultueusement derrière ses paupières fermées.

— « Son carillon retentit... écoutez-le... »

— « Non, je ne peux pas, » gémit Gren en se tordant sur le sol.

Une musique résonnait dans la tête des humains en larmes, une harmonie diabolique dont les accords noyaient tout autre son.

— « Nous allons devenir fous tous les deux, Gren ! C'est atroce. »

— « Le carillon, » répétait la morille. « Le carillon... »

Ils s'éveillèrent et se dressèrent sur leur séant. Ils étaient en sueur. Le champignon leur brûlait la tête et le cou. Mais le bruit terrible leur remplissait toujours les oreilles.

V

En dépit de l'état de confusion intellectuelle où ils se trouvaient, Gren et Poyly remarquèrent qu'ils étaient seuls dans la caverne : les bergers avaient disparu. Le terrifiant vacarme provenait de l'extérieur. Pourquoi éveillait-il tant d'effroi en eux ? C'était presque une mélodie, bien qu'elle ne fût point structurée, et c'était dans la chair qu'elle tonnait, dans le sang qui, tour à tour, se figeait et bouillonnait à son appel.

— « Il faut y aller, » parvint à murmurer Gren en s'efforçant de se lever.

— « Qu'ai-je fait ? » se lamenta la morille.

Le garçon et la fille s'accrochaient l'un à l'autre mais il leur était impossible de résister à l'impulsion. Ils se mirent en marche. Sans que leur volonté y fût pour rien. Quelle que fût la nature de ces sonorités démoniaques, il leur fallait aller à leur source. La morille elle-même paraissait incapable de résister. Sans se soucier des égratignures, ils escaladèrent les éboulis pour gagner la surface. Alors, ils se trouvèrent en plein cauchemar.

La mélodie spectrale balayant l'étendue comme une tempête, les imprégnait, les tirait par les jambes. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls à répondre au chant de la sirène. Tout ce qui volait, tout ce qui courait, tout ce qui sautait, tout ce qui rampait se hâtait à travers la clairière, avançait dans la même direction : celle de la Bouche Noire.

— « La Bouche Noire ! » hurla la morille. « La Bouche Noire chante ! La Bouche Noire nous appelle ! Il faut aller à elle ! »

Le chant n'affectait pas seulement l'ouïe, mais aussi la vue. La rétine des humains avait perdu une partie de sa sensibilité : le monde n'avait plus de couleur. Gris était le feuillage qui se détachait ici et là sur le ciel, noirs et gris les rochers aux formes tourmentées.

Soudain ils aperçurent les bergers, tels des ombres plaquées contre les derniers troncs du banian. Chacun s'était attaché à l'aide de cordes. Au milieu de leur groupe, ligoté de la même façon que ses compagnons, se tenait Iccall, le Chanteur.

Et Iccall chantait. Il avait une position particulièrement incommode : la tête ployée comme si son cou était rompu, il fixait le sol d'un regard frénétique. Il chantait à pleins poumons. Il chantait de toute son âme, vaillamment, lançant son chant à l'assaut de celui qui émanait de la Bouche Noire. Et la chanson d'Iccall avait une puissance qui lui était propre, capable qu'elle était de s'opposer à la mélodie infernale qui aurait, sans cela, attiré toute la tribu vers sa source. Les bergers tendaient l'oreille avec une attention forcenée aux vocalises de leur frère tout en lançant à la volée leurs filets afin de capturer les créatures passant à leur portée.

Farouchement, Poyly et Gren luttaient pour briser le charme — mais en vain. Malgré tous leurs efforts, ils continuaient d'avancer en titubant. Des ailes frôlaient leurs joues. Le monde noir et blanc glissait tout entier vers l'appel. Seuls les bergers, pendus aux lèvres d'Iccall, échappaient à l'envoûtement.

Gren trébucha et une foule de créatures bondirent par-dessus lui dans leur course effrénée. Une horde de sautillons jaillit de la jungle en rangs serrés que les bergers parvinrent à prendre dans leurs lacs.

Gren et Poyly accéléraient l'allure à mesure que l'atroce mélodie gagnait en force. L'espace dénudé apparut soudain à leur vue avec, au loin, encadrée par les branches qui la cernaient comme un dais, la masse confuse de la Bouche Noire. Cette vision leur arracha un cri étouffé — cri d'admiration ou cri d'horreur ?

La terreur à présent avait un visage, avait des membres, avait une âme : la Bouche Noire.

Les êtres qui répondaient à l'appel maudit ruisselaient vers elle comme un fleuve vivant, franchissant aussi vite que possible le champ de lave, escaladant la pente du volcan pour se jeter triomphalement dans l'immense gueule béante. Les humains frémirent en distinguant un nouveau détail : trois longs doigts chitineux avaient surgi au-dessus des « lèvres » de la Bouche, qui ondulaient en cadence au rythme de la mélodie.

Ils hurlèrent — mais précipitèrent encore leur course car, tentateurs, les doigts leur faisaient signe.

— « Oh ! Poyly ! Gren ! Gren ! »

La clameur frappa leurs oreilles, hésitante comme un feu follet. Ils ne ralentirent pas, mais Gren parvint à jeter un bref coup d'œil en arrière vers le chaos noir et gris de la forêt.

Ils venaient de dépasser le dernier des membres de la tribu : c'était Yattmur. Oublieuse du chant d'Iccall, la jeune fille s'arracha aux liens qui la retenaient et plongea dans le flot vivant montant vers la Bouche Noire afin de rejoindre le couple, échevelée, les bras tendus vers Gren comme une amante de rêve. Son visage était gris sous l'éclairage insolite. Tout en courant, elle chantait vaillamment comme Iccall pour faire pièce à la néfaste mélodie.

Gren se détourna et dès que son regard se fut de nouveau braqué sur la Bouche Noire, il ne songea plus à Yattmur. Celle-ci parvint à lui saisir la main au détour d'un rocher.

Une seconde — une seconde décisive, sa chanson se fit plus forte et la morille profita de l'occasion pour tenter d'arracher ses hôtes à leur aveugle obéissance.

— « Faites un crochet ! Faites un crochet si vous voulez avoir la vie sauve ! »

La main dans la main, le trio se lança vers le refuge précaire que leur offrait un fourré proche et d'aspect bizarre. Un sautillon affolé, visiblement en quête d'un raccourci, les heurta dans sa précipitation et ils s'enfoncèrent dans la grisaille sinistre du boqueteau.

Aussitôt, la monstrueuse musique perdit de sa puissance. Yattmur,

le corps agité de sanglots, s'effondra sur la poitrine de Gren. Mais ils étaient loin d'être tirés d'affaire.

Poyly poussa un hurlement. En touchant une branche mince, elle avait senti quelque chose de gluant ruisseler sur sa main et, folle de peur, elle agitait son bras. Examinant les lieux avec désespoir, les trois malheureux durent constater qu'ils se trouvaient coincés dans un étroit cul de sac. La mauvaise visibilité les avait fait tomber dans un piège. Déjà, le sautillon qui les avait précédés était englué dans l'épais liquide qui sourdait de ce qu'ils avaient pris pour des tiges.

Yattmur comprit la première et poussa un cri :

— « Une verte-tripe ! Nous avons été capturés par une verte-tripe ! »

— « Vite, Gren, » dit la morille. « Ton couteau... Elle se referme. »

Le méat par lequel ils étaient entrés était, en effet, en train de se clore et le « plafond » s'abaissait. Il n'y avait plus d'illusion à avoir : ce n'était pas dans un hallier, mais dans un estomac, qu'ils s'étaient jetés.

A moitié étouffés par le suc gluant qui coulait avec toujours plus d'abondance, les prisonniers jouèrent du coutelas et d'un puissant coup de lame, Gren fendit l'enveloppe de la verte-tripe. Les deux femmes, aussitôt, l'aidèrent à agrandir l'entaille. Quand l'enveloppe commença de s'affaisser, elles passèrent la tête par l'ouverture, échappant ainsi à une mort certaine.

Mais ce fut pour retrouver le premier péril : la plainte lugubre venue de la Bouche Noire, qui leur figeait le sang dans les veines, les assaillit de plein fouet.

Avec une énergie décuplée, tous trois tailladèrent la membrane pour s'arracher à l'emprise dévorante et répondre à l'appel.

Enfin, ils furent libres mais le jus épais où ils enfonçaient jusqu'aux chevilles les clouait encore sur place. La verte-tripe, complètement affaissée, dardant sur eux son œil unique, contemplait mélancoliquement ses destructeurs.

Poyly réussit à se dégager et aida Yattmur à s'arracher à leur fâcheuse position. L'œil de la créature, à présent déchiquetée, se referma tandis que les humains reprenaient leur course vers le volcan.

Ils traversèrent le champ de lave et commencèrent à gravir la pente du cône. Au-dessus d'eux, les trois doigts ondulaient toujours dans un sinistre geste d'invite. Un quatrième, puis un cinquième surgirent.

Tout était noyé dans une grisaille incertaine. La mélodie atteignait une incroyable intensité et les humains sentaient leur cœur cogner douloureusement dans leur poitrine. Ils étaient environnés de sautillons qui se ruaient vers le sommet pour se jeter dans un dernier bond au fond du cratère.

Et Gren, Poyly, Yattmur, tenaillés par le désir de rejoindre le chanteur d'épouvante, haletants, leur marche entravée par la glue qui leur collait encore aux pieds, parcoururent à quatre pattes les derniers mètres.

L'affreuse mélodie s'arrêta brutalement. Ce fut si imprévu que les humains s'écroulèrent face contre terre. Epuisés, mais délivrés, ils demeu-

rèrent allongés là où ils avaient chu, les yeux clos, mêlant leurs sanglots. Le chant de la Bouche Noire s'était tu. Totalement. Définitivement.

Quand les battements de son cœur furent redevenus normaux, Gren souleva les paupières. Le monde retrouvait ses couleurs habituelles : le blanc virait au rose, le gris se muait en bleu, en vert, en jaune et le noir, se dissolvant, rendait ses bistres à la forêt. A l'invincible désir d'annihilation dont ils avaient été les esclaves se substituait en leur âme le dégoût pour ce qu'ils avaient été sur le point de faire.

Les créatures qui se mouvaient à l'entour et qui étaient arrivées trop tard pour avoir le privilège de s'abîmer dans la Bouche Noire éprouvaient apparemment des sentiments analogues. Lentement d'abord, puis de plus en plus vite, elles refluèrent vers le sous-bois. Bientôt, toutes eurent disparu.

— « S'il n'y avait pas eu la verte-tripe, nous serions morts à l'heure qu'il est, » murmura Gren. « Ça va, Poyly ? »

— « Je suis vivante, » répondit l'interpellée qui se cachait le visage derrière les mains. « Au nom des dieux, Gren, repartons vite auprès des bergers ! »

— « Non, » s'écria Yattmur. « Vous avez abusé Hutweer en lui faisant croire que vous étiez de puissants esprits. Les bergers savent maintenant que vous les avez trompés. Si vous revenez vers eux, ils vous tueront certainement. »

Gren et Poyly échangèrent un regard désespéré. En dépit des manœuvres de la morille, ils s'étaient trouvés bien chez les bergers et la perspective d'avoir à reprendre leur errance solitaire les décourageait. Mais le champignon avait lu leurs pensées :

— « N'ayez pas peur, » dit-il. « Il existe d'autres tribus, les Pêcheurs, par exemple. Ceux-là ont l'air plus dociles. Demandez à Yattmur de vous guider vers eux. »

— « Les Pêcheurs sont-ils loin d'ici ? » s'enquit Gren.

La jeune bergère lui pressa la main en souriant. « Je serais heureuse de vous guider vers eux. D'ici, on peut voir l'endroit où ils vivent. »

Yattmur désigna du doigt la base du volcan. On y distinguait une fissure par laquelle s'échappait une rivière aux eaux rapides.

— « Voilà l'Eau Longue. Apercevez-vous ces trois arbres globuleux sur la rive ? C'est là qu'habitent les Pêcheurs. »

Les trois fugitifs entreprirent de descendre vers le cours d'eau, non sans jeter de temps en temps un coup d'œil en arrière pour s'assurer qu'aucun poursuivant ne sortait du cratère.

VI

Ils atteignirent l'Eau Longue et s'assirent sur la berge, jouissant de la chaleur retrouvée. La rivière roulait un flot à la fois sombre et limpide. Sur l'autre rive, au-delà d'une étroite bande de lave, se dressait un écran de troncs : la jungle reprenait ses droits.

Poyly plongea le bras dans l'eau. Si rapide était le courant que des remous se formèrent. Elle s'humecta le front et les joues.

— « Je suis fatiguée, » fit-elle. « Fatiguée et malade. Je ne veux pas aller plus loin. Tout est insolite ici. Rien ne ressemble à ce que j'ai connu dans la jungle quand j'étais enfant. Que s'est-il passé dans le monde d'hors la forêt ? Est-il devenu fou ? S'est-il détraqué ? S'arrête-t-il ici ? »

— « Il doit bien finir quelque part, » dit Yattmur.

La morille se mêla à la conversation.

— « Peut-être l'endroit où il s'achève sera-t-il favorable. »

— « Cela ira mieux lorsque nous nous serons reposés, » conclut Gren. « Alors, il faudra que Yattmur reparte vers sa tribu. »

Comme il se retournait pour regarder la jeune fille, il perçut un mouvement. Pivotant sur lui-même, il sortit son arme et bondit vers les trois êtres velus qui semblaient avoir surgi du sol.

Yattmur sauta sur ses pieds.

— « Ne leur fais pas de mal, Gren ! Ce sont des Pêcheurs. Ils sont absolument inoffensifs. »

Effectivement, les nouveaux venus n'avaient pas l'air dangereux. Sans doute, un coutelas était-il glissé dans leur ceinture de liane — leur seul ornement — mais ils avançaient les mains nues. Tous trois arboraient une expression uniformément stupide. Gren nota immédiatement une particularité frappante : chacun avait une longue queue verte. Les bergers n'avaient pas menti.

— « Est-ce que vous apportez à manger ? » demanda l'un des Pêcheurs.

— « Il vous prend pour des bergers, » dit Yattmur. « C'est la seule tribu qu'ils connaissent. Nous ne vous apportons pas de ravitaillement, ô Pêcheurs, » déclara-t-elle en se tournant vers le trio. « Nous ne sommes pas venus pour vous rendre visite. Nous voyageons. »

— « Nous n'avons pas de poisson pour vous, » reprit le premier Pêcheur et, presque en chœur, tous les trois ajoutèrent : « C'est bientôt le temps de la pêche. »

— « Nous n'avons rien à échanger, » annonça Gren, « mais nous aimerions manger un peu de poisson. »

— « Pas du poisson pour vous. Pas du poisson pour vous. Le temps de la pêche sera bientôt. »

— « Ce n'est pas la peine de le répéter, j'avais compris. Je veux seulement vous poser une question : nous donnerez-vous du poisson quand vous en aurez ? »

— « Poisson il est bon pour manger. Il y a du poisson pour tous à l'époque du poisson. »

— « Parfait, » répliqua Gren qui murmura : « Ils me font l'effet d'être un peu demeurés. »

— « Demeurés ou pas, ils n'ont pas cherché à se suicider en se précipitant à l'appel de la Bouche Noire, » répliqua la morille. « Il faut savoir comment ils s'y prennent pour résister. Accompagnez-les. Je ne crois pas qu'il y ait de risques. »

— « Nous allons vous accompagner, » dit Gren aux Pêcheurs.

— « Nous prendrons le poisson bientôt quand le poisson viendra. Vous autres ne savez pas prendre le poisson. »

— « Alors, nous attendrons que vous le capturiez. »

Les Pêcheurs s'entre-regardèrent et, sur leurs traits hébétés, passa comme un soupçon de gêne. Sans un mot de plus, ils firent demi-tour et s'éloignèrent en longeant la rive. Il n'y avait pas d'alternative : Gren et les deux femmes emboîtèrent le pas.

— « Yattmur, que sais-tu de ces gens ? » demanda Poyly.

— « Très peu de choses. Nous faisons parfois du troc avec eux, vous le savez. Mais mon peuple craint les Pêcheurs parce qu'ils sont étranges. Comme s'ils étaient... morts. Ils ne quittent jamais le bord de l'Eau Longue. »

— « Ils ne peuvent pas être complètement idiots, » fit Gren en regardant la panse rebondie des petits hommes. « Ils en savent assez long pour manger à leur faim. »

— « Regarde comme ils tiennent leur queue ! Ils sont drôles, je n'ai jamais vu d'êtres qui leur ressemblent. »

Il sera facile de les asservir, songea la morille.

Les Pêcheurs enroulaient leur queue autour de leur main droite à mesure qu'ils avançaient, d'un geste si précis qu'on ne pouvait douter qu'il fût automatique. C'est à cet instant que les humains prirent conscience de l'extraordinaire longueur de ces appendices : on n'en voyait pas la fin.

Soudain, les Pêcheurs comme un seul homme se retournèrent.

— « Vous ne pouvez pas aller plus loin, » firent-ils à l'unisson. « Arrêtez-vous ici. Nous apporterons du poisson bientôt. »

— « Pourquoi ? » demanda Gren.

L'un des Pêcheurs éclata d'un rire incongru.

— « Parce que vous êtes des sans-queue. Attendez. Nous apporterons du poisson. »

Et sans s'inquiéter de savoir si l'ordre serait exécuté, ils poursuivirent leur route.

— « Drôles d'individus ! » murmura Poyly. « Ils ne me plaisent pas, Gren. Ils ne ressemblent pas à des gens. Laissons-les. Il ne nous sera pas difficile de trouver de quoi manger. »

— « C'est absurde ! » s'exclama la morille. « Ils peuvent se révéler extrêmement utiles. Regardez : il y a une sorte de bateau un peu plus loin. »

En aval, sous les arbres, un groupe de ces créatures à queue s'affairait à haler une sorte de filet de couleur verte à l'intérieur d'une sorte de chaland sans rame que le courant faisait parfois piquer du nez. Les trois Pêcheurs rejoignirent leurs compagnons et le regard de Poyly se dirigea vers les arbres. Ceux-ci avaient un aspect si étrange qu'elle en éprouva un sentiment de malaise.

Se dressant à l'écart de toute autre végétation, ils ressemblaient à des ananas géants. Chacun était composé d'un tronc ovoïde, noueux et char-

nu surmonté d'une collerette de feuilles acérées. Des lianes sortaient de chacune des nodosités et leur faîte était couronné d'un plumet de longues feuilles aiguës s'élevant de quelque deux cents pieds au-dessus du sol.

— « Approchons-nous un peu, Poyly, » dit la morille avec animation. « Gren et Yattmur resteront ici et nous couvriront. »

— « Je n'aime ni ces gens ni ce lieu, morille. De plus, je ne laisserai pas Gren seul avec cette femme. »

— « Je ne toucherai pas à ton compagnon, » s'exclama Yattmur avec indignation.

Mais éperonnée par la morille, Poyly dut s'avancer en titubant. Elle lança un regard terrorisé à Gren. Mais celui-ci était trop las : il fit mine de ne pas le remarquer. Contre sa volonté, la jeune fille continua. Bientôt, les arbres rigides et hérissés de piquants la dissimulèrent aux yeux du jeune homme. Le champignon ne paraissait pas sentir la menace qui rôdait sous leur ombre.

— « Exactement ce que je pensais ! » s'exclama-t-il. « Voilà où s'achève la queue des Pêcheurs. Nos amis ne sont que le prolongement des arbres. »

— « Les humains ne poussent pas après les arbres, morille. Ne sais-tu pas que... »

Elle se tut car une main venait de se poser sur son épaule. Elle se retourna. Un Pêcheur la contemplait de son regard vide.

— « Il ne faut pas venir sous les arbres. L'ombre des arbres est sacrée. Nous vous avons avertis. Je te reconduirai auprès de tes amis. »

Poyly baissa les yeux sur l'appendice caudal de son interlocuteur. La morille avait raison : la longue queue verte était rattachée à un des arbres globuleux. Elle s'écarta en frissonnant.

— « Obéis, Poyly, » dit le champignon. « Ce lieu respire l'hostilité. Il va falloir lutter. Que celui-là vienne avec toi rejoindre Gren et Yattmur. Alors, nous le capturerons pour l'interroger. »

Cela va créer des complications, songea Poyly, mais à peine avait-elle eu cette pensée que la morille la réfuta : « Nous aurons besoin de ces gens, Et peut-être aussi de leur embarcation. »

Poyly ne fit donc pas de résistance quand le Pêcheur, l'ayant prise par le bras, la reconduisit à pas lents vers ses compagnons qui observaient le manège avec attention.

— « Attaque ! » lança la morille dès que la jeune fille et son guide furent arrivés à destination.

Incapable de s'opposer à la volonté du champignon, Poyly bondit sur le Pêcheur avec tant de fougue que le pied lui manqua et qu'elle tomba en avant.

— « Aide-moi, » s'écria-t-elle.

Mais avant même qu'elle eût appelé, Gren s'était élancé, le coutelas en main. Alors, tous les Pêcheurs poussèrent un même cri et, lâchant leur filet, ils se ruèrent vers le petit groupe.

— « Vite, Gren, » lança Poyly qui s'efforçait de maintenir son adversaire à terre. « Vite ! Coupe-lui la queue. »

C'était la morille qui lui avait soufflé ces mots. L'adolescent, qui avait de son côté entendu l'ordre, ne posa pas de question. D'un seul coup de tranchet, il sectionna net la queue du Pêcheur à trente centimètres de sa croupe. Le captif aussitôt s'immobilisa. Sa queue, détachée de son corps, se tordait en tous sens comme un serpent blessé, puis se rétracta et glissa vers le bouquet d'arbres. Comme s'ils obéissaient à un signal, les Pêcheurs interrompirent net leur course et repartirent avec indifférence vers leur occupation.

— « Bénis soient les dieux ! » s'exclama Yattmur à cette vue. « Qu'est-ce qui t'a pris, Poyly, de nous faire courir un pareil danger ? »

— « Les Pêcheurs ne sont pas comme nous. Ils sont reliés aux arbres. »

— « Ce sont leurs esclaves, » dit la morille de sa voix muette. « Quelle ignominie ! Leurs lianes s'articulent à la colonne vertébrale de ces créatures qui sont ainsi obligées de prendre soin de leurs maîtres. Regardez cette malheureuse loque qui rampe devant vous. Un esclave ! Rien de plus. »

— « Son sort est-il pis que le nôtre, morille ? » demanda Poyly. « Quelle différence y a-t-il entre sa servitude et celle que tu nous a imposée. Pourquoi ne nous laisses-tu pas aller librement ? »

— « Moi, je vous prête assistance et protection. Jamais je ne vous abandonnerai. Allons, occupons-nous de ce misérable. »

Le Pêcheur mutilé s'était assis et examinait son genou écorché au moment de sa chute. Son regard chargé d'angoisse, mais toujours aussi hébété, se fixa sur les humains.

— « Lève-toi, » fit doucement Gren en lui tendant la main pour l'aider. « Cesse de trembler. Nous ne te ferons aucun mal si tu réponds à nos questions. »

Un torrent de mots inintelligibles s'échappa de la bouche du captif.

— « Pas si vite ! Tu parlais des arbres, n'est-ce pas ? Répète plus doucement. »

— « Grâce... Oui... Les Arbres-Bedaines. Moi et les autres, tous, on est une partie d'eux. Tous : bedaines ou parties de bedaine. La bedaine-tête pense pour me dire que faire pour servir les Arbres-Bedaines. Vous avez tué mon cordon : plus de bonne sève dans mes veines. Vous, vous êtes des déshérités, vous n'avez pas d'Arbre-Bedaine. Vous n'avez pas de sève et vous ne comprenez pas ce que... »

— « Arrête de dire des imbécilités. Tu es un humain comme moi. Ces espèces de grosses plantes sont donc ce que tu appelles des Arbres-Bedaines ? Et tu dois t'occuper d'elles ? Depuis combien de temps es-tu tombé sous leur joug ? »

Le Pêcheur se massait toujours le genou en dodelinant de la tête d'un air stupide. De nouveau, il se mit à bredouiller avec volubilité.

— « Les Arbres-Bedaines très grands très hauts nous dorlotent comme des mères. Les bébés naissent dans leur giron douillet, ils têtent les arbres et il leur pousse un cordon pour qu'ils marchent. Laissez-moi repartir pour chercher un nouveau cordon. Sans cordon, je suis comme un pauvre petit bébé impuissant. »

Les trois humains ne parvenaient pas à saisir plus de la moitié de ce

discours. « Quelle horreur ! » murmura Yattmur. « Il parlait plus intelligemment avant qu'on lui ait coupé la queue. »

— « Nous t'avons libéré et nous délivrerons tes frères, » dit Gren. « Nous vous emmènerons loin de ces arbres affreux. Tu seras libre, libre de travailler avec nous, libre de commencer une vie nouvelle. »

— « Oh ! non ! De grâce... Non ! Les Arbres-Bedaines nous font éclore comme des fleurs. Nous ne voulons pas devenir des barbares comme vous, loin des Arbres-Bedaines. »

— « Assez avec ces arbres ! » s'exclama Gren en levant une main menaçante. Le Pêcheur se tut et se mordit les lèvres. « Parle-nous plutôt de la pêche. Quand aura-t-elle lieu ? Bientôt ? »

— « Bientôt. Oh ! très bientôt, » répondit le prisonnier en essayant de s'emparer de la main de Gren dans un geste d'imploration. « Presque jamais les poissons nagent dans l'Eau Longue. Le trou de la Bouche Noire la serre trop : le poisson ne nage pas. Alors, pas de pêche. Et puis la Bouche Noire chante pour que toutes les choses viennent se faire manger et les Arbres-Bedaines nous font faire beaucoup de bruit pour que nous ne soyons pas mangés ; et après, la Bouche se tait. Elle ne mange plus. Il n'y a plus de bruit et elle laisse repartir dans l'Eau Longue tout ce qu'elle n'a pas besoin de garder. Alors, vite, les Pêcheurs attrapent les gros poissons dans les filets pour nourrir les Arbres et les Pêcheurs, et les Arbres sont heureux et les Pêcheurs sont heureux et tous mangent... »

— « Bon, j'ai compris. »

Le Pêcheur se tut et, soutenant tristement son genou meurtri, il s'allongea par terre tandis que les humains engageaient une discussion animée.

— « Nous pouvons les sauver, » déclara Gren après avoir conféré avec Poyly et la morille pour élaborer un plan.

— « Ils n'en ont aucune envie, » riposta Yattmur. « Ils sont trop abjects pour aspirer à la liberté. »

Tandis qu'ils discutaient, la rivière changea de couleur, se couvrit d'une infinité de taches glissant au fil du courant.

— « Ce sont les restes du festin de la Bouche Noire, » s'écria Gren. « Dépêchons-nous avant que les Pêcheurs ne mettent leur bateau à l'eau. Sortez vos couteaux. »

Stimulés par la morille, il se précipita, suivi par les deux femmes. Yattmur jeta un coup d'œil vers le captif qui se roulait sur le sol, plus gémissant que jamais, indifférent à tout ce qui n'était pas sa douleur.

Les Pêcheurs avaient plié leur filet dans leur embarcation. A la vue des déchets qui polluaient la rivière, ils poussèrent une clameur de joie et grimpèrent dans la barque à l'arrière de laquelle ils prirent soin de laisser pendre leurs longues queues vertes. Les trois humains arrivèrent au moment où le dernier des esclaves des Arbres s'installait et ils sautèrent sur le plat-bord qui grinça. Les plus proches des Pêcheurs tournèrent aussitôt la tête.

L'esquif rudimentaire ne comportait ni rames ni voile. Il servait uniquement à traîner le filet d'une rive à l'autre et il était en conséquence attaché assez lâchement à une grosse corde tendue en travers du cours

d'eau. La moitié de l'équipage faisait mouvoir le chaland en le halant à l'aide de ce filin tandis que l'autre disposait le filet. C'était là une tactique de navigation dont l'origine se perdait dans la nuit des temps.

Toute l'existence des Pêcheurs était placée sous le signe de la routine et l'intrusion des trois humains les prit de court : ni eux, ni les arbres ne savaient exactement comment réagir. Les Pêcheurs chargés de la manœuvre restèrent à leur poste tandis que leurs compagnons se préparaient à organiser la défense.

Et les défenseurs s'élancèrent avec ensemble sur Gren, Poyly et Yattmur qui, détournant une seconde la tête, constata qu'il était trop tard pour se replier sur la terre ferme. Empoignant son coupe-coupe, la bergère le plongea dans le ventre du premier Pêcheur qui s'effondra. Mais la meute s'abattit sur elle, son couteau s'en fut rouler au loin et elle se trouva réduite à l'impuissance avant d'avoir pu tirer son sabre. De leur côté, Poyly et Gren, victimes d'un semblable assaut, furent écrasés en dépit de leur résistance.

Les Pêcheurs n'avaient apparemment songé à utiliser des couteaux qu'après avoir vu Yattmur se servir du sien. A présent, chacun brandissait son arme.

La voix furieuse de la morille retentit dans la tête de Gren en proie à la panique et à la rage :

— « Espèce de tarsiers sans cervelle ! Ne perdez pas de temps avec ces pantins. Tranchez leur cordon ombilical. Leurs queues, imbéciles que vous êtes, coupez les queues ! Après, ils seront inoffensifs. »

Gren enfonça son genou dans un thorax, écrasa un visage et, poussant un juron, détourna un couteau à la lame incurvée braqué sur lui. Obéissant aux instructions de la morille, il saisit un Pêcheur par le cou et l'écarta brutalement pour s'ouvrir un passage. D'un bond, il gagna alors l'arrière de la barque où s'alignaient les trente queues vertes et avec un cri de triomphe, il abattit impitoyablement son arme une demi-douzaine de fois.

L'embarcation se balança violemment. Les Pêcheurs oscillèrent sur eux-mêmes et s'effondrèrent, subitement paralysés. Geignant et sanglotant, ils se blottirent peureusement les uns contre les autres, tandis que, privé de sa force motrice, le chaland s'immobilisait au milieu de la rivière.

— « Et voilà, » conclut la morille. « Le combat se termine. »

Comme Poyly se relevait en haletant, son regard fut attiré par quelque chose qui bougeait sur la rive et le sentiment de soulagement qu'elle éprouvait se tarit instantanément. Au cri d'horreur qu'elle exhala, Gren et Yattmur se retournèrent.

— « A plat ventre, » s'écria Poyly.

Scintillant comme autant d'épées barbelées, un faisceau de feuilles acérées fouettait l'air de son cinglant tourbillon : les Arbres se vengeaient. Privés de leurs esclaves consentants, ils attaquaient de leurs longues feuilles faîtières ceux qui les leur avaient ravis. Leur masse tout entière tremblait.

Poyly eut juste le temps de s'aplatir : la première feuille griffait le pont, faisant voler des éclats de bois. Une seconde s'abattit sur le plat-

bord, puis une troisième. Il n'y avait pas d'illusion à se faire : ils ne résisteraient pas longtemps à ce terrible bombardement.

La colère surnaturelle des Arbres était un spectacle effrayant mais Poyly parvint à surmonter sa terreur. Laissant Gren et Yattmur rencognés derrière l'abri précaire de la poupe, elle se redressa d'un bond et, sans avoir besoin des directives de la morille, elle entreprit de sectionner la corde qui retenait le bateau.

Les feuilles meurtrières la frôlaient, frappaient les Pêcheurs qui, perdant leur sang, tombaient les uns sur les autres dans leur hâte maladroite à se protéger de la meurtrière avalanche. Implacables, les arbres continuaient de frapper.

La corde fibreuse était coriace, mais elle finit par céder sous les coups de Poyly qui poussa un hurlement de victoire quand l'embarcation libérée se mit à dériver. La jeune fille se préparait à se mettre à couvert quand une feuille lui laboura la poitrine. Gren et Yattmur s'élancèrent mais, déjà, Poyly, déséquilibrée par le choc et perdant son sang à flot, vacillait ; elle fléchit sur ses jambes et partit à la renverse. Avant de s'abîmer dans les eaux, elle aperçut une dernière fois le visage de Gren et entendit son appel éploré. Seul un remous indiquait l'endroit où elle était tombée. Une main détachée du bras remonta à la surface un instant avant de disparaître définitivement au milieu d'une masse tumultueuse de poissons affamés.

— « N'aurais-tu pas pu la sauver, misérable champignon, immonde parasite ? » hurla Gren, fou de chagrin. « Est-ce que tu n'aurais pas pu trouver quelque chose ? Tu ne lui as jamais fait que du mal ! »

Après un long, un très long silence, la morille murmura :

— « La moitié de moi-même est morte... »

VII

Entre-temps, le bateau, livré au courant, descendait la rivière en tournoyant. Ses occupants n'avaient plus rien à redouter à présent des arbres qui s'éloignaient rapidement et dont les fouets meurtriers, toujours battants, traçaient de longues balafres d'écume.

Les Pêcheurs, dès qu'ils se rendirent compte qu'ils étaient entraînés loin de leur habitat familier, se mirent à faire assaut de gémissements et Yattmur, brandissant son sabre, dut les rabrouer vertement :

— « Arrêtez de piailler, hommes-bedaines ! Suceurs de sève ! Un être humain — un vrai — est mort. Si vous ne prenez pas le deuil de Poyly, je vous flanque à l'eau de mes mains. »

A ces mots, les Pêcheurs observèrent un silence servile. Ils se groupèrent en se faisant aussi petits que possible pour se réconforter les uns les autres et lécher mutuellement leurs plaies.

Yattmur enlaça Gren et posa sa joue contre la sienne. Après une brève résistance, le garçon s'abandonna.

— « Ne t'afflige pas trop, Gren. Un jour ou l'autre, chacun de nous

doit tomber au Vert. Et moi je suis là : désormais, je serai ta compagne. »

— « Tu ne veux pas retourner parmi ta tribu ? »

— « Ah ! elle est bien loin à présent ! Comment veux-tu que je la rejoigne ? Lève-toi, Gren. Regarde comme nous allons vite. C'est à peine si l'on distingue la Bouche Noire. Elle est à peine plus grosse que le bout de mon sein. Gren, Gren, nous sommes en danger ! Secoue-toi ! Demande à ta sorcière d'amie, la morille, où nous allons. »

— « Je me moque de ce qui peut nous arriver. »

— « Gren, regarde... »

Un cri s'éleva du groupe des Pêcheurs et l'intérêt somnolent qu'ils montrèrent fut suffisant pour mettre les deux jeunes gens sur le qui-vive. Les Pêcheurs tendaient les bras vers l'avant, désignant une autre barque remplie de Pêcheurs, vers laquelle se précipitait leur propre embarcation. Les colonies étaient nombreuses au bord de l'Eau Longue. Un peu plus loin se profilait la haute silhouette de deux Arbres-Bedaines. Un filet était tendu au travers de la rivière.

— « Nous allons les aborder, » dit Gren.

— « Non, nous passerons à côté. Peut-être le filet nous arrêtera-t-il. Alors nous pourrons regagner la terre. »

— « Les imbéciles ! » hurla le garçon en voyant les Pêcheurs grimper sur les côtés de la barque. « Ils vont dégringoler ! Eh ! bandes de raccourcis de la queue ! Voulez-vous descendre ! »

Les hurlements des passagers et le rugissement des eaux étouffèrent son appel. Le lourd chaland heurta le filet en grinçant, et fit une embardée. Sous le choc, plusieurs Pêcheurs passèrent par dessus bord. L'un d'eux parvint à sauter sur l'autre barque. Les deux chalands se carambolèrent, la corde cassa et ils partirent au gré du courant.

— « Qu'allons-nous faire ? » murmura Yattmur en tremblant.

Gren haussa les épaules. Il n'en avait pas la moindre idée. Le monde s'était révélé trop vaste, trop terrible pour lui.

— « Réveille-toi, morille ! Que nous arrive-t-il ? »

Pour toute réponse, le champignon bouleversa de fond en comble l'esprit de Gren qui, pris de vertige, se laissa lourdement tomber sur son séant. Il sentait confusément la main de Yattmur serrer la sienne, tandis que des lambeaux de souvenirs, des bribes de pensées flottaient comme des fantômes derrière ses paupières : la morille était en train d'apprendre l'art de la navigation.

— « Pour que le bateau nous obéisse, il faut barrer, » dit-elle enfin. « Mais comme nous n'avons pas de gouvernail, il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre les événements. »

C'était un aveu d'impuissance. Gren passa son bras autour de la taille de Yattmur, mais demeura inerte, indifférent à tout, se remémorant les jours anciens de sa jeunesse au sein de la tribu de Lily-yo. Poyly et lui n'étaient que deux enfants insoucieux à cette époque : que la vie était douce, alors ! Et c'était à peine si l'on s'en rendait compte ! Il faisait même autrement chaud : le soleil, là-bas, était presque à la verticale.

Gren ouvrit un œil : le soleil était très bas au dessus de l'horizon.

— « J'ai froid. »

— « Serre-toi contre moi, » murmura Yattmur d'une voix câline.

Il y avait des feuilles fraîches dans la barque, peut-être destinées à envelopper le poisson. Elle en couvrit Gren et s'allongea contre lui.

Son corps était tiède et, machinalement, le garçon commença à la caresser. Sentant son intérêt s'éveiller, Yattmur se pressa avec ardeur contre lui. Et tous deux, oubliant le monde, s'aimèrent parmi les feuilles chaudes.

La barque dérivait, heurtant parfois la rive. Enfin, elle arriva à la jonction d'une autre rivière, beaucoup plus vaste et, prise par les remous, tournoya follement sur elle-même quelque temps. Lorsque l'un des Pêcheurs, qui était mort de ses blessures, fut jeté à l'eau, l'esquif, comme s'il obéissait à quelque signal, s'arracha au tourbillon et reprit sa course, descendant l'estuaire qui allait s'élargissant. Bientôt, les rives cessèrent d'être visibles.

Les humains, et Gren en particulier qui n'avait pas la moindre notion de ce que pouvait être un voyage au long cours, avaient l'impression d'être entrés dans l'inconnu. Assiégés par l'immensité liquide qui les faisait trembler, ils se cachaient les yeux pour ne pas la voir. Une brise froide s'était levée et il n'y avait plus de forêt pour lui faire écran. Le vent, ici, régnait en maître, effleurant l'eau de ses talons invisibles, secouant la barque qui gémissait, éclaboussait le visage des Pêcheurs, leur ébouriffait les cheveux, mugissait à leurs oreilles. Il les glaçait et, chose plus grave encore, il tendait un voile de nuages devant le ciel. Progressivement, le flot brunâtre vira au vert bleuté des grands fonds tandis que le vent, de plus en plus cinglant, poussait le bateau parallèlement à la côte lointaine où la forêt n'était plus qu'une tache de la grosseur d'une feuille.

Un Pêcheur, à l'instigation de ses compagnons, s'approcha et s'inclina humblement devant Gren et Yattmur.

— « O grands bergers, daignez entendre ce que nous avons à vous dire. »

— « Nous ne vous ferons pas de mal, » dit sèchement Gren. « Ne comprenez-vous pas que nous sommes dans la même situation que vous ? Nous voulons vous aider et dès que nous retrouverons le monde sec, nous n'y manquerons pas. Maintenant, toi, essaye de t'expliquer de façon intelligible. Que veux-tu ? »

L'homme, à nouveau, s'inclina très bas et, derrière lui, ses frères l'imitèrent avec un ignoble empressement.

— « Grand berger, nous t'avons vu depuis que tu es arrivé. Nous autres, hommes de l'Arbre-Bedaine, nous savons que tu désireras nous tuer. Nous sommes des intelligents. Mourir pour toi ne nous réjouit pas. Mais en dépit de notre tristesse, nous ne voulons pas mourir à jeun. Pauvres Bedons-Bedaines ! Nous n'avons pas mangé. Nous t'implorons : donne à manger aux Bedons-Bedaines qui n'ont plus d'Arbres pour les nourrir. »

Gren eut un geste d'impatience.

— « Nous non plus, nous n'avons rien à manger. Vous êtes des humains comme nous et nous devons nous aussi nous débrouiller pour satisfaire nos besoins. »

— « Hélas ! Nous n'osions pas espérer que vous partageriez votre nourriture avec nous car votre nourriture est sacrée et votre désir est de nous voir mourir de faim. O grand berger, nous sommes heureux que tu nous laisses mourir de faim si notre mort t'arrache un rire et une chanson joyeuse, et t'incite à jouer encore avec ta dame. Nous n'avons pas besoin de manger pour mourir de... »

— « Oh ! je vais les massacrer, ces énergumènes. » explosa Gren. « Morille, que faire d'eux ? C'est de ta faute si nous en sommes là. Aide-nous à sortir de ce pétrin. »

— « Dis-leur de jeter leur filet, » répondit le champignon.

— « Bonne idée. »

Gren saisit Yattmur par le bras et bondit sur ses pieds. Il hurla des ordres aux Pêcheurs qui avec des gestes gauches se mirent en devoir de faire glisser leur filet par dessus bord. A peine l'engin fut-il immergé qu'il se tendit : quelque chose tirait dessus, quelque chose qui grimpait après ses mailles. L'embarcation se mit à donner de la bande et les Pêcheurs poussèrent une clameur d'effroi en voyant une énorme paire de pinces se dresser au dessus de Gren, lequel, sans prendre le temps de réfléchir, sortit son coutelas.

La tête d'un homard, une tête plus grande que la sienne, apparut devant lui et la lame s'abattit à deux reprises faisant chaque fois voler un œil pédonculé.

Silencieusement, le monstre marin relâcha son étreinte et coula, laissant les Pêcheurs terrorisés se répandre en sanglots. Gren, presque aussi effrayé — il avait ressenti la peur qui avait envahi la morille — se tourna vers eux.

— « Levez-vous, les Bedaines, » s'écria-t-il en les bourrant de coups de pieds. « Qu'est-ce que vous voulez ! Rester avachis dans votre coin en attendant la mort ? Eh bien, cela ne se passera pas comme ça ! Allez ! Debout et rentrez-moi ce filet avant qu'un autre monstre ne remonte ! Vite ! »

— « O grand berger, tu peux nous jeter en pâture aux bêtes du monde humide : nous ne nous plaindrons pas. Il ne nous est pas permis de nous plaindre. Vois : nous te louons même lorsque tu invoques les bêtes du monde humide pour les lâcher sur nous : nous ne nous plaignons pas. Aussi, sois miséricordieux... »

— « Miséricordieux ! Si vous ne remontez pas ce filet sur le champ, je vous écorche vifs. Allez-y... »

Ils obéirent. Quand la nasse remonta sur le pont, elle était alourdie de poissons frétillant qui se répandirent sur le pont, formant un tapis où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles.

— « C'est merveilleux ! » s'exclama Yattmur en serrant Gren dans ses bras. « Que j'ai faim ! Nous ne mourrons pas. L'Eau Longue finira bien quelque part, j'en suis certaine. »

La barque, cependant, continuait de dériver. Le sommeil saisit ses passagers. Ils se réveillèrent, se rendormirent à nouveau. Quand Gren

ouvrit les yeux, son regard se posa sur une étendue de sable et de buissons : Yattmur et lui étaient seuls dans le bateau. Il se leva précipitamment « Morille, » s'écria-t-il, « toi qui ne dors jamais, pourquoi ne m'as-tu pas réveillé pour m'avertir que c'était la fin de l'eau. Maintenant, les Pêcheurs se sont enfuis. »

Gren perçut comme un rire spectral au fond de son esprit.

— « Ils n'iront pas loin : laisse-les débusquer les périls à votre place. Je vous ai laissé dormir pour que vous soyez frais et dispos : vous allez avoir besoin de toute votre énergie. C'est ici que nous édifierons notre nouveau royaume, mon ami. »

VIII

Une immense plantoiselle voguait dans le ciel. Par moment sa trajectoire s'infléchissait légèrement sans que cela interrompît la régularité de son vol. Très haut au dessus de l'océan, ses ailes ligneuses craquaient comme le gréement d'un navire de haut-bord.

Loin au dessous d'elle, l'homme et la femme qui se tenaient sur un étroit ruban de sable l'entendirent et levèrent la tête. La plantoiselle avait vu la terre. Traçant des cercles dans l'air, elle se mit à descendre lentement.

Les humains avaient le choix : ils pouvaient ou bien se cacher sous la barque qui les avait conduits au rivage, ou s'enfoncer dans la jungle qui s'allongeait entre la plage et les hautes falaises. Craignant que l'embarcation ne fût pas une protection sérieuse contre l'assaut éventuel d'un si puissant adversaire, ils préférèrent s'enfoncer au milieu des fourrés.

La plantoiselle piquait à présent selon un angle abrupt. Ses ailes, qu'elle était incapable de refermer, trépidaient et vibraient de plus en plus bruyamment à mesure que la descente s'accélérait et que le frottement de l'air s'intensifiait.

Tapi derrière une feuille géante, le couple observait la créature végétale qui semblait fondre droit sur eux.

— « Nous a-t-elle vus ? » demanda anxieusement Yattmur.

Pour toute réponse, Gren lui serra le bras plus fort : il avait trop peur, il était trop furieux pour contrôler sa voix.

L'oiseau tombait toujours. Il était désormais trop bas pour se redresser à temps. Son ombre balaya les buissons ; les feuilles s'agitèrent lorsqu'il passa derrière un arbre voisin. Puis ce fut le silence. Pourtant, l'oiseau n'avait pas dû s'écraser à plus de cent cinquante mètres.

— « Il s'est évanoui comme un fantôme, » murmura Gren. « Allons voir ce qui lui est arrivé. »

Mais Yattmur s'accrocha à lui :

— « Nous ne savons rien de cet endroit qui doit grouiller de dangers inconnus, » fit-elle. « N'allons pas à la rencontre des ennuis : ils sauront nous trouver tout seuls ! Avant tout, il faut nous faire une idée des lieux et déterminer si nous pourrons y vivre. »

— « Personnellement, je préfère aller à la rencontre du péril plutôt que de l'attendre. Mais tu as peut-être raison. J'ai l'intuition que cet endroit est mauvais. Je me demande ce qu'il est advenu des Bedons-Bedaines. »

Gren et Yattmur sortirent en rampant des fourrés et examinèrent la plage. Ils ne tardèrent pas à repérer les marques de pas des Pêcheurs. Beaucoup étaient confuses et désordonnées ; il y avait aussi des traces de mains : certains fuyards étaient tombés en se bousculant. Pour Gren, ces empreintes étaient éloquentes : elles trahissaient l'indécision de ceux qui avaient laissé cette piste. En la remontant, le garçon et la fille finirent par atteindre une étroite ceinture d'arbres aux feuilles parcheminées dressés entre la grève et la falaise. Soudain, un bruit sourd de gémissements les firent s'immobiliser.

Gren sortit son couteau.

— « Qui que vous soyez, montrez-vous avant que je n'aille vous chercher. »

Les plaintes redoublèrent. C'était une sorte de lugubre mélopée entrecoupée d'incompréhensibles balbutiements.

— « Mais c'est un Bedon-Bedaine ! » s'exclama Yattmur dont la vue s'était adaptée à la pénombre qui régnait dans le sous-bois. Elle s'élança en avant puis s'agenouilla dans l'herbe.

Devant elle gisait un Bedon-Bedaine autour duquel se pressaient trois de ses congénères. A l'apparition de Yattmur, il s'écarta brusquement en roulant sur lui-même, le corps agité de frissons.

Yattmur le remua.

— « Je ne vous ferai pas de mal. Nous sommes à votre recherche. »

— « Il est trop tard, » répondit le Pêcheur dont le visage ruisselait de larmes. « Nos cœurs sont brisés de vous avoir attendus si longtemps. »

Une longue traînée de sang séché lui barrait l'épaule, collant les poils de la toison hirsute qui le recouvrait. Mais la blessure était apparemment superficielle.

— « Maintenant que nous vous avons retrouvés, vous allez vous lever et revenir au bateau. »

Ces mots arrachèrent au blessé de nouveaux gémissements auxquels ses compagnons firent chorus.

— « O grands bergers, votre vue ajoute à notre détresse. Nous nous réjouissons, bien que nous sachions que vous allez nous tuer, pauvres et gentils hommes-bedaines sans défense. Oh ! oui, nous sommes doux et sans défense, et bien que nous aimions vous aimer, vous ne pouvez nous aimer. Nous ne sommes que de la boue et vous êtes de féroces meurtriers sans pitié pour la boue. Vous allez nous tuer bien que nous soyons mourants. Oh ! que nous vous admirons, vaillants héros sans queue ! »

— « Assez d'insanités, » ordonna Gren. « Nous ne sommes pas des meurtriers et nous n'avons nulle envie de vous nuire. »

— « Oh ! nous avons cru que vous étiez morts dans le bateau quand le monde liquide est devenu solide et nous sommes partis dans l'afflic-

tion, partis aussi vite que nous l'avons pu parce que vos ronflements étaient sonores. Maintenant, vous nous avez repris et parce que vous ne ronflez plus, nous savons que vous allez nous tuer. »

Gren gifla le Pêcheur le plus proche qui se tordit comme s'il subissait une torture mortelle.

— « Silence, bandes de radoteurs ! Vous n'avez rien à craindre si vous nous faites confiance. Levez-vous et dites-nous où sont les autres. »

Ce fut un nouveau concert de lamentations.

— « Vous nous voyez qui souffrons tous les quatre, malheureux que nous sommes, et nous allons fatalement mourir car la mort frappe ce qui est vert et rose. Vous voulez que nous nous mettions debout parce que le fait de nous lever nous tuera et vous nous frappez parce que notre âme s'est enfuie et nous pouvons seulement être morts à vos yeux et vous ne voulez pas que crient nos bouches pacifiques. »

Tout en gémissant, ils essayaient d'embrasser les pieds de Gren et de Yattmur qui, pour éviter cet attouchement, se voyaient contraints de sautiller de façon risible.

— « En définitive, ces énergumènes ne sont pas trop mal en point, » déclara Yattmur qui s'était efforcée d'examiner les Pêcheurs pendant cette orgie de pleurs. « Quelques égratignures, quelques contusions... rien de plus. »

— « Je vais bientôt les guérir, » fit Gren en décochant un coup de pied en plein dans le visage poupin d'un Bedon-Bedaine qui avait réussi à se saisir de sa cheville.

Au comble du dégoût, il en empoigna un autre au hasard et le mit sur ses pieds.

— « Quelle force merveilleuse est la tienne, maître. » geignit la victime en essayant de lui baiser les mains. « Tes muscles et ta cruauté sont formidables pour les pauvres malheureux agonisants que nous sommes, dont tant de souffrances, hélas, gâtent le sang ! »

— « Si tu ne te tais pas, je te fais avaler tes dents ! »

Avec l'aide de Yattmur, il releva les trois autres Pêcheurs. La jeune femme avait eu raison : ils n'avaient pas grand mal.

Leur imposant silence, Gren demanda à nouveau où étaient passés leurs seize compagnons.

— « O puissants sans-queue, vous nous avez épargnés pour avoir la joie de tuer seize des nôtres et non pas quatre seulement. Quel sacrifice ! Sachez la joie grande que nous éprouvons à vous dire où sont partis les vaillants et malheureux seize de sorte que vous nous fassiez grâce et que nous puissions continuer à vivre en vous bénissant pour les coups cruels que vous nous donnez et qui meurtrissent nos tendres visages. Les seize nous ont laissés ici afin que nous mourrions en paix et sont partis afin que vous les capturiez et vous divertissiez à les tuer. »

Les Pêcheurs montrèrent du doigt un point du rivage. « Ils ont pris cette direction, » dirent-ils avec abattement.

— « Ne bougez pas, » fit Gren. « Nous reviendrons vous prendre. »

— « Nous attendrons dans la crainte, même si nous devons mourir avant votre retour. »

Gren et Yattmur se mirent en route en longeant la plage. Il leur fallait passer sur des rochers aigus qui leur meurtrissaient la plante des pieds. Tout était silence. Le ressac sans fin caressant la grève n'était lui-même qu'un murmure et les deux humains se sentaient envahis par une vive impression de malaise. C'était comme si des millions de regards invisibles étaient braqués sur eux.

Ils étudièrent pour la première fois les alentours de matière systématique. Habitués aux jungles, rien n'était plus insolite à leurs yeux que le spectacle de la mer. Pourtant, la terre, elle non plus, ne manquait pas d'étrangeté. Pas seulement parce que les arbres dont les feuilles racornies convenaient apparemment au climat plus froid de la région — appartenaient à une variété inconnue ; ou parce que, derrière ce rideau végétal, se dressait une falaise abrupte, grisâtre et percée d'alvéoles, si haute que sa masse écrasante semblait projeter son ombre sur tout le paysage. Il y avait autre chose que cet élément simplement visuel : une menace planait sur laquelle il était impossible de mettre un nom. Peut-être le poids du silence sur la grève contribuait-il à rendre plus intense l'oppression qui étreignait Gren et Yattmur ? Ils avaient l'impression de marcher sur le visage d'un géant endormi.

Nerveusement, la jeune fille jeta un coup d'œil vers la falaise. Des nuages passaient dans le ciel, créant l'illusion que la montagne était en train de s'effondrer. Yattmur, à cette vue, poussa un cri et se couvrit les yeux de ses mains.

— « La falaise tombe sur nous ! » hurla-t-elle et elle s'efforça d'obliger son compagnon à se jeter à terre.

Gren leva la tête et fut persuadé à son tour que l'immense rempart de roc était en train de s'ébouler. Le garçon et la fille, allongés de tout leur long sur le sol dont les pierres leur entraient dans la chair, enfoncèrent leurs visages dans le sable humide truffé de cailloux, en quête d'une chimérique sécurité. Tout était étrange dans ce monde hors la jungle et les humains n'avaient qu'une réaction devant l'inconnu : la peur.

Instinctivement, ce fut auprès du champignon que Gren chercha assistance.

— « Morille, sauve-nous ! Nous avons eu confiance en toi et tu nous as conduits en ce lieu d'épouvante. Il faut maintenant que tu nous en fasses partir. Et vite — avant que la falaise ne s'écroule sur nous. »

— « Je mourrai si vous mourez, » répondit la morille. « Ce sont les nuages qui bougent, pas la falaise, » ajouta-t-elle de façon plus réconfortante.

Une ou deux minutes s'écoulèrent (intervalle que meubla seulement le chant funèbre de l'océan) avant que Gren se risquât à s'assurer que la morille avait dit vrai. Enfin, constatant qu'aucun rocher ne s'était écrasé sur lui, il osa lever les yeux. En le sentant remuer, Yattmur émit un gémissement plaintif.

La falaise paraissait toujours être sur le point de s'abattre. Serrant

les dents, Gren s'astreignit à observer attentivement le phénomène. La morille avait raison : en dépit des apparences, elle ne bougeait pas.

Il prit Yattmur dans ses bras.

— « Il n'y a rien à craindre. Nous pouvons continuer. »

Elle leva vers lui un visage ravagé. Ses joues où adhéraient encore quelques gravillons étaient rouges d'avoir été écrasées contre le sol.

— « C'est une montagne magique, » dit-elle après avoir longuement contemplé la falaise. « Elle tombe sans tomber. Je ne l'aime pas, Gren. Elle a des yeux qui nous observent. »

Ils repartirent. De temps en temps, Yattmur se retournait avec inquiétude. L'ombre des nuages, toujours plus compacts, rendait le décor sinistre.

La grève faisait un angle aigu. Ici et là, le sable disparaissait sous d'imposants amoncellements de rocs dont l'escalade était pénible. Gren, se retournant, constata que la falaise masquait l'endroit où se trouvait leur bateau.

— « Nous serons bientôt revenus à notre point de départ. »

— « C'est juste, » dit la morille. « Nous sommes sur une petite île. »

— « Pouvons-nous y vivre ? »

— « Je ne crois pas. »

— « Comment nous en aller ? »

— « De la même façon que nous sommes venus : grâce au bateau. »

— « Nous détestons le bateau et le monde liquide, morille. »

— « Ils sont préférables à la mort. Comment veux-tu vivre ici, Gren ? Ce n'est qu'un pylône rocheux entouré d'une étroite frange de sable. »

Plongé dans des pensées désordonnées, Gren s'abstint de rapporter à Yattmur la teneur de cette muette conversation. Le plus sage, conclut-il, était d'attendre d'avoir retrouvé les Bedons-Bedaines avant d'adopter une décision. Il prit conscience que sa compagne se retournait de plus en plus fréquemment vers la haute masse rocheuse.

— « Qu'as-tu donc ? » demanda-t-il avec énervement. « Regarde devant toi. »

Yattmur leva la main dans un geste d'avertissement.

— « Chut ! Elle va t'entendre. Cette horrible falaise a des milliers d'yeux qui nous regardent tout le temps. »

Et comme Gren s'apprêtait à tourner la tête, elle l'attira derrière la saillie d'un rocher.

— « Il ne faut pas qu'elle sache que nous nous en sommes aperçus, » souffla-t-elle. « Regarde. »

La bouche sèche, il obéit. Le soleil était à présent voilé par les nuages et, dans la lumière incertaine, l'immense paroi grise paraissait plus menaçante que jamais. Gren avait déjà remarqué qu'elle était comme grêlée. Maintenant, il constatait que les anfractuosités qui la taraudaient, régulièrement espacées, évoquaient des orbites inquiétantes dont les regards convergeaient vers lui.

— « Tu vois ? Quelque chose de terrible hante ces lieux, Gren. De-

puis notre arrivée, nous n'avons rien vu de vivant. Rien ne bouge dans les arbres, rien ne court sur le sable, rien ne rampe sur les rochers. Il n'y a que nous de vivant ici. Rien que nous. Et pour combien de temps encore ? »

A l'instant même où Yattmur tenait ces propos d'une voix étranglée, quelque chose remua. Les yeux vides — on ne pouvait plus s'y tromper : c'étaient bien des yeux — se mirent à tourner. Toutes ensemble, les innombrables prunelles de la falaise pivotaient comme pour regarder vers la mer.

Fascinés par l'intensité du multiple regard de la pierre, Gren et Yattmur imitèrent ce mouvement. De leur cachette, ils ne distinguaient qu'une faible portion de l'océan, suffisante cependant pour leur permettre d'apercevoir, très loin au large, un remous agitant les eaux grises : quelque chose nageait vers la plage.

— « O esprits ! » gémit Yattmur. « Si nous regagnions notre bateau ? »

— « Ne bougeons pas. Nous sommes cachés. »

— « La tour magique appelle un monstre pour nous dévorer. »

— « C'est ridicule, » répondit Gren essayant de réagir contre la peur secrète qui le tenaillait.

Pétrifiés, ils surveillaient ce qui approchait vers la plage. Ils voyaient mal car l'écume qu'elle faisait jaillir masquait la chose en marche. Ils distinguaient seulement de larges nageoires qui battaient l'eau à intervalles réguliers à la manière de roues à aube. Parfois, ils devinaient ou croyaient deviner une tête tendue vers le rivage.

Subitement, l'étendue marine parut se plisser. La pluie s'abattit en trombe soustrayant le monstre marin aux regards, noyant tout sous une averse glacée qui transperçait la peau.

D'un commun accord, Gren et Yattmur s'élancèrent à l'abri des arbres. Le déluge redoubla de violence et leurs regards ne pouvait percer l'espèce de rideau laiteux qui indiquait l'océan.

Un chant désespéré monta de la mer. Un appel qui semblait annoncer la fin du monde. La créature demandait qu'on la guidât. La réponse vint presque aussitôt : l'île — ou la falaise — donna de la voix.

Une note profonde et discordante jaillit de ses entrailles. Le son n'était pas particulièrement fort : pourtant, il submergeait tout, se répandait sur la terre et la mer qu'il noyait à l'instar de la pluie ; chaque décibel était comme une goutte dont on éprouvait physiquement le poids. Affolée par le bruit, Yattmur s'accrochait désespérément à Gren et elle éclata en sanglots.

Dominant ses pleurs, dominant le vacarme de la pluie et de l'océan, dominant l'écho de la voix de pierre, un hululement déchirant où se mêlait l'imploration, le reproche, retentit et mourut. Gren reconnut cette voix : « Les Bedons-Bedaines ! Ils ne doivent pas être loin. »

Il essaya de scruter les environs en essuyant ses yeux brouillés par la pluie. Les grandes feuilles parcheminées ployaient sous les trombes d'eau. Rien n'existait plus que la forêt passivement offerte au déluge.

Sous la violence de la tempête tropicale, le monde s'était comme rétréci. Gren renonça à bouger : les Pêcheurs étaient forcés d'attendre que la pluie s'épuise. Il demeura où il était, un bras passé autour de la taille de Yattmur. Il est des moments où l'homme doit souffrir en silence, patiemment à la manière d'un arbre.

Un bouillonnement brisa soudain la nappe grise de la mer étale. « Le monstre vient nous prendre, » hurla Yattmur. « La créature marine avait en effet atteint les hauts fonds et émergeait pesamment. La pluie crépitait sur sa gigantesque tête plate dont la bouche, étroite comme une tombe, s'ouvrait en grinçant. A cette vue, Yattmur s'arrachant aux bras de Gren, s'élança, ivre de terreur, dans la direction par où ils étaient venus.

— « Yattmur ! »

Gren prit son élan pour se précipiter derrière elle mais il avait compté sans la morille dont la force de volonté le cloua sur place. Brusquement paralysé, il resta figé une fraction de seconde, puis tomba sur le côté.

— « Reste là, » dit le champignon. « Ce n'est manifestement pas à nous que cette créature en a. Mieux vaut donc observer ce qu'elle va faire. Il n'y a rien à craindre si nous ne bougeons pas. »

Une plainte saccadée et prolongée perça les remugles de la tornade. Le monstre haletait. Il se traîna péniblement sur le sable, escaladant la grève en pente. Il était à présent à peine à cinquante mètres du creux de rocher où Gren était tapi. La pluie l'enveloppait de ses voiles de grisaille de sorte qu'avec ses mouvements laborieux et son souffle rauque, sa silhouette pesante se déplaçant devant un décor aussi invraisemblable que lui-même, on aurait dit quelque grotesque et onirique symbole de la douleur.

Sa tête se perdit derrière les arbres et son corps qui glissait en avant par petits bonds maladroits, disparut à son tour. Le garçon put encore apercevoir un instant la queue se tordre sur le sable. Enfin, la jungle engloutit le monstre.

— « Allons voir où il s'en est allé, » ordonna la morille.

— « Non. »

Gren se mit à genoux. Le sable mêlé de pluie le marbrait de taches brunes.

— « Avance. »

Toutes les pensées du champignon étaient dominées par son projet grandiose : assurer sa propagation dans des délais aussi brefs que possible. L'humain qui lui avait d'abord paru, en raison de son intelligence, un instrument prometteur pour mener cette tâche à bien, le décevait. Alors qu'une créature bestiale et dépourvue de puissance intellectuelle comme celle dont ils venaient d'avoir la vision...

La morille contraignit Gren à avancer. Suivant le rideau d'arbres, ils atteignirent la piste du monstre : une tranchée profonde où un homme aurait tenu debout. Afin de pouvoir observer sans risques, Gren se laissa tomber à quatre pattes. Son sang courait tumultueusement dans ses veines. L'être venu de la mer ne pouvait pas être loin : une forte et saumâ-

tre odeur de décomposition planait dans l'air, trahissant sa présence proche. Avec précaution, le jeune homme, caché derrière un tronc, avança la tête.

La jungle s'interrompait, brusquement, coupée par une bande de terrain nu au delà de laquelle elle reprenait ses droits. Cette allée aboutissait au socle de la tour de pierre. Celle-ci était creusée d'une vaste grotte où l'empreinte du monstre menait directement, silencieuse et vide comme une bouche figée dans un éternel bâillement. Oubliant ses craintes, Gren, perplexe, s'avança à découvert pour mieux observer. Ce fut alors qu'il aperçut les Bedons-Bedaines fugitifs.

Agglutinés sous les arbres de l'autre côté du chemin, ils se collaient contre la falaise, tout près de la caverne béante. Chose bien caractéristique de leur part, ils s'étaient mis à l'abri d'une corniche de rocher qui faisait gouttière. Leur pelage était trempé et ils avaient l'air effrayés. L'apparition de Gren créa un mouvement de panique.

— « Sortez de là, » cria le jeune homme sans cesser de surveiller les lieux avec appréhension pour essayer de comprendre comment le monstre avait pu s'évanouir d'aussi mystérieuse façon.

Les Bedons-Bedaines ruisselants semblaient totalement démoralisés. Gren se rappela le cri stupide qu'ils avaient poussé. Sans doute était-ce la vue du monstre qui le leur avait araché. Pour le moment, ils tournaient stupidement en rond en proférant des balbutiements dépourvus de signification. Il était clair qu'ils n'avaient qu'une envie : fuir loin de Gren. Leur stupidité excita la rage de celui-ci qui se baissa pour ramasser une lourde pierre.

— « Dépêchez-vous de sortir de là avant que ce monstre ne vous trouve, » s'écria-t-il.

— « O terreur ! O Maître ! Tout le monde n'a que haine pour les pauvres Bedons-Bedaines, » se lamentaient-ils tout en se bousculant maladroitement.

Gren lança rageusement sa pierre. Le projectile percuta le postérieur grassouillet d'un Pêcheur qui fit un saut en poussant un hurlement déchirant, tournoya sur lui-même et s'élança vers la grotte tandis que ses compagnons se ruaient derrière lui.

— « Regardez, » cria Gren en les poursuivant.

Mais les Bedons-Bedaines ne prêtèrent pas attention à son appel.

Avec des gloussements de roquets, ils firent intrusion à l'intérieur de la carverne dont les parois répercutaient leurs cris. Gren les y suivit.

L'odeur puissante et âcre du monstre marin le prit à la gorge.

— « Sors d'ici sans perdre de temps, » ordonna la morille et un élancement traversa le corps de Gren.

Les murs et le plafond étaient hérissés d'arêtes rocheuses dirigées vers le fond de la caverne. Toutes s'achevaient par une orbite semblable à celles qui ponctuaient la falaise et à mesure que les Bedons-Bedaines débouchaient en se cognant les uns aux autres, les yeux de pierre aux regards vigilants soulevaient leurs paupières.

Se rendant compte que toute retraite leur était coupée, les Pêcheurs

se jetèrent aux pieds de Gren et se répandirent bruyamment en supplications :

— « O puissant et meurtrier seigneur à la peau dure ! O roi de la course et de la chasse, vois avec quelle hâte nous avons couru vers toi dès que nous t'avons vu. C'est un honneur pour nous, misérables Bedons-Bedaines, que de te contempler. Oh ! nous avons couru vers toi. Mais nous nous sommes embrouillés et nos pauvres jambes ont pris la mauvaise direction. »

Les yeux de pierre continuaient à s'ouvrir en nombre toujours plus grands, dardant leurs regards vers le groupe. Gren empoigna un Pêcheur par les cheveux et le força sans ménagement à se mettre debout. Aussitôt, les autres se turent, satisfaits, peut-être, à l'idée qu'ils étaient provisoirement épargnés.

— « Tu vas m'écouter, maintenant, » laissa tomber l'adolescent à travers ses dents serrées. Il avait fini par vouer à ces créatures abjectes une haine farouche parce qu'elles éveillaient les instincts brutaux qui sommeillaient en lui. « Je ne veux de mal à aucun de vous : je vous l'ai déjà dit. Mais vous allez tous déguerpir : il y a du danger ici. Direction, la plage. Et en vitesse ! »

— « Tu vas nous jeter des pierres... »

— « Ne t'inquiète pas de ce que je ferai et obéis sans discuter. En avant. » Et il projeta l'homme vers l'ouverture de la grotte.

Alors eut lieu ce à quoi Gren donna par la suite le nom de Mirage.

Les yeux de la pierre étaient presque tous ouverts.

Le temps s'arrêta. Tout devint vert : vert le Bedon-Bedaine absurdement pétrifié devant la bouche de la grotte, les bras écartés comme s'il allait prendre son vol, verte la pluie derrière lui. Tout était vert. Tout était figé.

Et tout se rapetissait. S'amenuiser. Se rétracter et se contracter ; devenir la chute sans fin d'une goutte de pluie, d'un grain de sable à jamais tombant dans le sablier de l'éternité. Devenir le proton qui tournoie infatigablement dans une miniature de l'espace illimitée. Atteindre enfin l'infini du non-être... l'infinie richesse de la non-existence... devenir Dieu... l'alpha et l'oméga de sa propre création... dicter sa loi à une chaîne cliquetante de mille millions de verts univers... papillonner parmi les masses increéées de matériaux verts attendant dans la vaste antichambre de l'être une heure ou un millénaire d'existence...

Car il volait, bien sûr ! Ces atomes de poussières euphoriques n'étaient-ils pas les êtres que lui ou quelqu'un d'autre avait jadis appelé « Bedons-Bedaines » ? Ils voletaient dans le ravissement d'un impossible univers vert, au sein d'un élément différent de l'air, emportés par un flux hors du temps. Ils volaient dans la lumière. Ils rayonnaient de lumière. Et ils n'étaient pas seuls. Tout leur faisait cortège. La vie simplement, s'était substituée au temps : la mort avait fui. Les horloges n'égrenaient que les heures de la fertilité.

Il y avait cependant deux éléments familiers... Dans cette autre existence si vague — oh ! il était tellement malaisé de se souvenir... —

un rêve... un rêve ayant trait à une plage de sable et à une pluie grise (grise ? cela ne pouvait avoir aucun rapport avec le vert, car le vert était sans pareil)... dans cette autre existence, il y avait eu un grand oiseau qui plongeait et une bête énorme qui sortait de la mer... ils étaient entrés dans le mirage ineffable... Certitude qu'ici, il y avait assez de place pour que tout puisse croître et se développer sans obstacle et à jamais si besoin en était, qu'on soit Bedon-Bedaine, oiseau ou monstre marin... Bonheur total de s'accomplir dans ce vol sans effort, éternel, qui était l'âme même de l'être, qui était chant et qui était danse, hors du temps, hors de toute mesure et de toute souffrance. S'accomplir. Verdir...

Pourtant les autres distançaient Gren. Son élan premier s'épuisait. Même ici, il y avait une souffrance ; même ici, la mesure avait un sens : sinon il ne se trouverait pas derrière les autres. Les autres — l'oiseau, le monstre, les Bedons-Bedaines — ne se retourneraient pas avec un air d'invite. Les spores, les graines, les choses heureuses et gorgées de sève, ne s'amoncelleraient pas en tourbillonnant entre lui et ses compagnons, ses compagnons qui s'éloignaient, qui s'éloignaient toujours davantage. Il ne serait pas en train de les poursuivre, de pleurer, de perdre... Oh ! perdre d'un seul coup cet inimaginable et éclatant havre de grâce... Il ne sentirait pas à nouveau l'aiguillon de la peur le fouailler, il ne tenterait pas désespérément de reconquérir ce paradis perdu, de plonger dans le flot vert, il ne sentirait pas ce vertige s'emparer de lui tandis que des yeux, un millions d'yeux, disant « Non », le chassaient, le repoussaient vers le monde auquel il appartenait.

Il était de retour dans la caverne ; les bras en croix sur le sable, pétrifié dans une posture qui était une cruelle parodie du vol. Il était seul. Dédaigneux, les yeux de pierre s'étaient refermés.

La pluie tombait toujours. Il savait que son absence n'avait duré qu'un instant infini. Le temps... qu'était-ce ? Rien d'autre, peut-être, qu'un phénomène subjectif, un processus particulier au corps humain et ignoré des végétaux.

Etonné par ses propres pensées, Gren se dressa sur son séant.

— « Un phénomène subjectif, vraiment ! Comment donc... »

— « Morille, » appela-t-il dans un souffle.

— « Je suis là. »

Il y eut un long silence puis la voix du champignon résonna dans sa tête.

— « Tu as un esprit, Gren. C'est pour cela que tu n'as pas... que nous n'avons pas été acceptés. Les Bedons-Bedaines sont presque aussi stupides que le monstre marin ou que l'oiseau : eux ont été acceptés. Ce qui, pour nous, n'est qu'un mirage est désormais une réalité pour eux. Ils ont été admis. »

— « Admis... où cela ? » demanda Gren après un temps. C'était tellement beau !

La morille ne répondit pas directement.

— « Notre époque est celle du végétal. Les végétaux ont conquis la terre, s'y sont enracinés, y ont proliféré. Ils ont revêtu d'innombrables

formes, exploité une multitude d'environnements de sorte que les moindres possibilités écologiques de la planète ont été utilisées. Jamais la Terre n'a connu pareil surpeuplement. Il n'y a plus de place pour un brin d'herbe.

» Quand tes lointains ancêtres étaient les maîtres, ils avaient un moyen de remédier au surpeuplement de leurs jardins : la transplantation. Et voici que la nature a inventé son propre jardinier. Les rochers se sont convertis en relais. Il est probable qu'il existe des stations semblables à celle-ci le long de toutes les côtes... des stations à partir desquelles les choses presque entièrement dépourvues d'intelligence, les plantes peuvent être transplantées autre part. »

— « Mais où cela ? Où, morille, dis-moi où ?... »

Il y eut comme un soupir quelque part dans les corridors de son esprit.

— « Ne comprends-tu pas que c'est la question que je me pose, Gren ? Depuis que je me suis alliée à toi, je suis devenue en partie humaine. Comment connaître les univers qui conviennent à des formes de vies différentes ? Le soleil n'a pas la même signification pour toi que pour une fleur. Pour toi et moi, la mer est terrifiante. Mais pour le monstre de tout à l'heure... Il n'existe ni mots ni concepts pour décrire l'univers où nous avons accédé. Comment cela serait-il possible puisqu'il est de toute évidence le résultat d'un processus qui échappe aux catégories logiques ? »

Gren se mit debout en vacillant.

— « Je vais être malade. »

Il se dirigea d'une démarche mal assurée vers l'ouverture de la grotte.

— « Concevoir d'autres dimensions, » poursuivit la morille, « concevoir d'autres modes d'être... »

— « Mais vas-tu te taire ? Que m'importe qu'il y ait des endroits que je ne peux... que je ne peux pas atteindre ? Je ne le peux pas : voilà tout. Tout cela n'était rien qu'un mirage abominable. Alors, laisse-moi tranquille, veux-tu. Je vais être malade. »

La pluie se calmait. Elle n'était plus qu'une caresse sur son dos tandis qu'il se courbait pour appuyer le front contre un arbre. Sa tête l'élançait. ses yeux étaient pleins de larmes et il avait l'estomac lourd.

Il faudrait faire des voiles avec les grandes feuilles parcheminées et partir en compagnie de Yattmur et des quatre Bedons-Bedaines survivants. Oui, il faudrait fuir. Prévoir aussi une provision de feuilles supplémentaires pour se couvrir car il faisait plus froid. Ce monde n'était peut-être pas un paradis mais il était possible d'en tirer parti d'une certaine façon.

Il achevait de vomir quand il entendit l'appel de Yattmur. Alors, il leva les yeux et eut un faible sourire. Elle avançait à sa rencontre le long de la plage. Comme ils couraient l'un vers l'autre, la pluie s'arrêta et, brûlant, le soleil surgit dans le ciel.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Undergrowth.

JEAN RAY

La nuit de Pentonville

L'œuvre de Jean Ray embrasse à peu près tous les genres du fantastique. L'un de ces genres, peut-être le plus traditionnel, est l'histoire de fantômes. Jean Ray y a donc sacrifié comme aux autres, et ce dans un recueil précisément intitulé « Le livre des fantômes » (*éditions de la Sixaine,* 1947). *Les fantômes en question sont particulièrement inquiétants, comme on l'a déjà vu dans trois histoires tirées de ce volume :* « Maison à vendre », « La choucroute », « Monsieur Wohlmut et Franz Benschneider », *et comme on le verra aussi dans celle-ci, la quatrième.*



Les autorités ont eu soin de cacher les circonstances mystérieuses dans lesquelles sont morts des juges et des bourreaux.
Pourtant nous connaissons les noms de plusieurs juges, ayant prononcé sentence de mort, dont la fin fut accompagnée de visions épouvantables.

Catherine Crowe.
(*The night side of nature*).

Rock Smitherson consulta sa montre à l'angle de Westbourne Road et de Barbarastreet et constata avec joie qu'il lui restait une demi-heure de liberté avant de reprendre le harnais.

La fenêtre rouge d'un bar luisait dans la nuit pluvieuse : il jeta un regard soupçonneux autour de lui car les règlements lui interdisaient de fréquenter les tavernes voisines de l'endroit où l'attendait la tâche quotidienne.

— « Dog-nose ? » proposa le mastroquet, gros homme mafflu aux moustaches tombantes. « C'est tout indiqué par un soir pareil. »

— « Dog-nose, » accepta Smitherson.

Le gros homme dosa soigneusement le gin, le sucre et l'eau chaude.

— « Alors, c'est pour demain ? »

— « Huit heures. On affichera à huit heures dix, nous gagnons plus de dix minutes sur ceux de Newgate. »

— « Hilary Channing ? » demanda le tavernier en se versant à son propre usage un verre de gin sec.

— « C'est son nom, en effet... eh, Cuffy, remettez-moi ça, et remplissez-moi ma petite bouteille plate avec votre drogue. C'est à l'encontre du règlement, mais tout le monde en fait autant. Cela vous fait quelque chose de les voir mourir si jeunes. »

— « Vingt, vingt et un, vingt-deux ans ? » questionna Cuffy.

— « Vingt et un ans exactement. Un de mes garçons n'est guère plus âgé, alors, vous comprenez, cela me pince le cœur, et puis il n'a pas l'air bien méchant. Blond comme les blés murs et des yeux de jeune fille, c'est pas malheureux ? »

Cuffy approuva en silence, d'un lent geste de sa grosse tête.

— « Et dire que son crime lui rapporta en tout et pour tout, une livre deux shillings et une petite montre de dame qu'il engagea chez le prêteur sur gages pour une demi-couronne ! Misère ! »

— « Une vieille marchande des quatre-saisons que la mort aurait eu tout de même avant la fin de l'année, tant la phtisie la minait, ont dit les journaux, » ajouta Cuffy.

— « On nous la sert plus souvent qu'à son tour, la glorieuse épithète de Prison Modèle, » grogna Smitherson, poursuivant une idée intérieure. « S'il en était vraiment ainsi, on laisserait Jack Ketch au dehors, avec l'ordre formel de faire ses nœuds dans des taules qui ne sont pas des modèles. C'est déshonorant ! Modèle... bah, ce n'est pas le lait de chaux et le phénol qu'on y consomme à la tonne qui l'empêchent d'être sale et noire comme les autres, seulement, c'est un peu mieux maquillé. Pouah ! Rock Smitherson, premier gardien adjoint à la prison modèle de Pentonville, ne détestait pas son métier plus que ne le faisaient ses collègues, mais aux veilles terribles des exécutions capitales, il se révoltait à l'idée de voir mourir un être humain enchaîné, que personne ne viendrait secourir dans son ultime détresse, même si la triste créature promise à une mort honteuse était un chenapan qui avait fait bon marché de la vie d'autrui.

» Le Seigneur a dit : vous ne tuerez pas ! » conclut le gardien, qu'un troisième et dernier grog au genièvre avait rendu plus sensible encore.

Il traversa d'un bon pas Bride Street, car la demi-heure de grâce était largement entamée.

Au fond de la rue, où s'amorce et s'évase Roman Road, l'immense muraille de la geôle barrait le ciel, à peine piqué des lumignons du chemin de ronde.

— « Eh ! pardon, Sir, je ne vous avais pas vu venir ! » s'excusa Smitherson. Il avait failli heurter un homme en cape sombre, coiffé d'un large chapeau Bolivar, qui s'était dressé soudainement devant lui. Le passant glissa de côté sans répondre, mais en ce faisant, il entra dans la zone fortement éclairée d'un des hauts lampadaires électriques jalonnant l'avenue.

Rock vit un long visage mince et pâle, où de grands yeux caves mettaient des trouées sombres.

— « Diable, » grommela-t-il. « voilà une figure peu engageante ! »

Il tourna la tête et suivit du regard la haute silhouette qui s'enfonçait rapidement dans la nuit.

« Hmm, » murmura-t-il, « il me semble pourtant que je la connais, cette figure, en moins laid toutefois. »

Il marcha vers la porte des gardiens et appuya sur un timbre.

L'ombre d'une tête s'encadra dans le carré grillagé d'un judas.

— « Principal Smitherson... on ouvre ! »

Les clés tintèrent longuement, de puissants déclics de serrures martelèrent le bois dur de la porte.

« Bonsoir, Clevens... trois minutes d'avance à ce que je vois, c'est plus qu'il n'en faut. »

Smitherson actionna le levier de l'horloge témoin, pointilla une fiche et soupira d'aise : la direction n'admettait pas la minute de retard.

— « Dites donc, Principal... »

Clevens hésitait visiblement ; c'était un homme aux cheveux gris, à l'apparence douce et timide, malgré la sombre sévérité de l'uniforme.

— « Quoi de neuf, mon vieux ? »

— « Vous n'auriez pas vu quelquefois... hmm, un farceur, qui s'est amusé à faire marcher le timbre et à me rire au nez une fois le judas ouvert ? »

— « Personne, » répondit Smitherson. « La rue était vide, d'ailleurs elle n'est jamais bien fréquentée à cette heure. Attendez... sous le premier lampadaire j'ai failli rentrer dans un quidam qui n'était pas ce qu'on peut appeler poli, poli... »

— « Un grand chapeau noir à ailes... »

— « C'est bien lui ! »

Clevens hésitait encore, il se gratta le menton d'un air embarrassé.

— « Il m'a dit comme ça... c'est pour demain, n'est-ce pas, espèce de boucher d'hommes ? Je lui ai claqué le judas au nez, qu'il avait long comme un couteau, mais je l'entendis crier : « A huit heures, hein... juste, comme pour moi ! »

— « Par tous les saints ! » jura Rock. « Il a dit cela ? »

Clevens se rapproche de lui et murmura dans un souffle :

— « Et... et... Principal, ne vous semble-t-il pas l'avoir reconnu ? »

— « Non, » dit Smitherson. « Bien qu'à tout prendre... »

Machinalement il répéta le geste du gardien tourier, ses gros ongles raclant son menton.

« En effet, son visage ne m'était pas inconnu, me rappelait quelqu'un. »

— « Qui est passé par ici, n'est-ce pas, Principal ? Oh ! comme je suis content d'être à la veille de ma retraite. Il s'en faut encore de trois mois et je retournerai dans le Midlands. Car je vous le dis, Rock Smitherson, *ils reviennent...* »

— « Clevens, » dit l'autre, d'une voix presque implorante, « si l'on venait à savoir à la direction que vous dites pareille chose... »

Le vieux éclata d'un petit rire aigre.

— « Elle ne peut rien contre moi, je vous le répète, dans trois mois je lui tire ma révérence avec mon brevet de pension. Ils reviennent, Smitherson, tous, *tous* ! Il y a quarante ans que je porte cet uniforme, je l'ai endossé à vingt-deux ans, à la prison de Hull, j'ai passé par Liverpool, puis je suis venu à Londres et j'ai connu Newgate, Reading et enfin, en fin de carrière, la prison modèle de Pentonville. Je sais ce que je dis, et les autres le savent comme moi, mais ils n'osent le dire, car la direction ne le souffrirait pas. Allons Rock Smitherson, vous aurez bientôt trente ans de service, vous n'êtes donc ni un débutant ni une mazette dans le métier, eh bien, oseriez-vous le nier ? Reviennent-ils ou ne reviennent-ils pas ? »

— « Oh ! Clevens, » gémit le Principal, « pourquoi le dites-vous ? Il n'est pas bon de le faire. Personne n'en parle ici... tout le monde se tait à ce sujet, même ceux qui savent ou pensent savoir. »

— « Celui-là, » continua le vieillard comme s'il n'avait pas entendu, et en tendant son doigt sec et ridé vers le judas, « celui donc de ce soir, je le connais, moi, j'étais de garde dans sa cellule. Oui, oui, la cellule 8 A, que vous occuperez cette nuit au côté d'Hilary Channing. »

— « Assez ! » cria Smitherson d'une voix qu'il tâchait en vain d'affermir.

— « Il y a sept ans... peut-être huit, » continua Clevens impitoyable, « a-t-on seulement la notion réelle du temps dans cet endroit où ne sonnent jamais que les heures de la douleur, de l'angoisse et de la mort ? Sept ans, peut-être huit, peu importe. Je ne connais pas son nom et je doute même l'avoir connu. Ils se ressemblent tant ceux qui meurent comme cela, au matin clair, le capuchon noir sur les yeux ! »

Pourtant celui-là n'avait pas tout à fait le visage des autres. Tout en lui était immense : sa taille, son visage, ses yeux, ses yeux surtout. Rock était vaincu, il lui en coûtait de devoir parler de choses que, par un accord tacite, tous passaient sous silence, mais aujourd'hui en donnant brusquement raison au vieux tourier, il lui sembla débarrasser ses épaules d'un fardeau trop lourd.

— « C'est vrai, » dit-il, « ils reviennent tous, et je l'ai reconnu, celui-là entre tous ! »

— « Un garçon instruit, » dit Clevens, « il étonnait tout le monde ici par son savoir. »

— « Il s'appelait Brown, ou se faisait nommer ainsi, » dit à son tour Smitherson, « car c'était un faux nom, et jamais on n'est parvenu à connaître son identité. »

— « Vous souvenez-vous de ce qu'il a dit au pasteur Parmington qui l'assista pendant ses dernières semaines ? Ce qu'il lui a dit à l'heure de son supplice ? « Et vous croyez que tout est fini maintenant ? »

— « Et il a ri, » ajouta sombrement Rock, « un rire formidable qui a fait résonner le couloir qu'il parcourait avant d'arriver là... »

— « Il est revenu ! » murmura Clevens. « Il revient chaque fois la nuit qui précède une exécution. On dirait qu'il a reçu une mission de je ne sais quels terribles maîtres, pour venir *les* chercher ! »

— « Assez ! » cria Smitherson. « En voilà assez, Clevens, on dirait vraiment que les gens et les choses prennent plaisir à vous mettre les nerfs en loques par des nuits pareilles. »

Il consulta le tableau de service et poussa un soupir de soulagement.

« Je vois que le gardien Soames me remplace dans la 8 A à deux heures. Comme cela, je n'aurai pas à le réveiller, à lui dire : « Ayez du courage ! » Ah ! quelle besogne... »

Il trouva Channing profondément endormi, respirant facilement, un vague sourire sur ses lèvres entrouvertes.

« Vingt et un ans, » murmura-t-il, « quelle longue et belle vie un pareil gaillard pourrait encore avoir devant lui, avec la joie plein le cœur, et dans quelques heures on lui jettera quelques pelletées de chaux vive sur la figure... mon Dieu ! »

Channing murmura quelques mots indistincts dans un rêve, puis se prit doucement à rire.

« Et le Seigneur sait à quelles belles choses il peut rêver encore, » soliloqua Smitherson.

Il ne put dormir dans le fauteuil que la direction lui allouait en ces heures tragiques et sentit un poids lui tomber du cœur quand Soames vint prendre son tour de veille.

D'un pas lourd il se rendit à la salle de garde où des lits de camp étaient dressés et où il espérait tout de même prendre un peu de repos.

En poussant la porte de ce local assez agréablement aménagé, il réprima difficilement un geste d'ennui.

Un gros homme à l'air réjoui s'y trouvait attablé devant une énorme jatte de thé fumant et lui jeta un cordial bonjour.

— « Hello, Smitherson, une partie de cartes ? » proposa-t-il tout en lui tendant une énorme main velue.

Le Principal la serra, mais discrètement, sans que l'autre s'en aperçût, l'essuya à sa vareuse.

— « Vous êtes bien en avance, Duck, » dit-il.

Celui-ci partit d'un gros rire.

— « La dernière fois, Smitherson, j'ai failli arriver en retard et ce que j'ai dû en entendre de dures ! Alors, vous comprenez ? »

Ce n'était pas la première fois que Duck, le bourreau de Pentonville, était son partenaire aux cartes, mais aujourd'hui Rock supportait mal la présence du valet de la mort honteuse ; il pensait à la figure rose et poupine de Hilary Channing, à son cou blanc de jeune fille et non sans dégoût, il voyait les mains simiesques de Duck mouiller et palper consciencieusement les cartes avant de les abattre.

Les parties se suivaient en silence, car Duck était un joueur attentif et il n'aimait pas perdre. Ce qu'il ne faisait pas d'ailleurs, puisqu'une petite pile de pence montait à côté de lui, sur la table.

Tout à coup, Smitherson posa une question, et bien plus tard encore il devait se demander pourquoi il le fit.

— « Duck, vous souvenez-vous de Brown ? »

Le front du gros homme se rida dans un effort de mémoire.

— « Brown ? Heu, je ne connais que lui... il est vrai qu'il y a pas mal de gens à s'appeler de la sorte. Je connais un garçon d'écurie... mais non, je suppose que vous parlez d'un ancien client ? Voyons ! »

Il déposa les cartes et s'octroya une puissante claque sur une de ses larges cuisses.

— « Brown ? Eh, si je m'en souviens, ce fut mon premier client à Pentonville, je venais alors de Liverpool. Un grand noir, une sorte d'échalas. Je l'avais complètement oublié, ce lascar, d'ailleurs je les oublie tous. Si vous pensez que je me charge la mémoire de leurs physionomies ! Pourquoi m'en parlez-vous ? »

— « Pour rien, » répondit Smitherson, dont les lèvres tremblaient un peu. « C'était en effet parce que c'était votre premier ici... »

— « Il y a huit ans que je travaille dans cette taule, » continua Duck, « et je ne m'en plains pas, parce que le travail n'y a jamais manqué. Avec celui de tout à l'heure, cela me fera... »

Il compta sur ses gros doigts spatulés.

« Du diable si je m'en souviens... trente, trente et un, trente-deux peut-être... Non, j'y suis, Smitherson, trente-cinq ! »

Il posa ses coudes sur la table et parut réfléchir.

« Trente-cinq... Voyons, j'ai commencé à Dublin où la besogne ne chôme jamais, et j'en ai expédié quarante, puis vingt-cinq à Liverpool, je suis pour les chiffres ronds, moi. Mais par exemple ! » Il regarda Smitherson avec de gros yeux et tout à coup éclata d'un rire bruyant. « Cela fera bientôt cent... c'est un jubilé. By Jove, quel dommage qu'on manque ici de bière ou de gin, cela s'arroserait ! »

Tout son être était secoué à présent par une lourde gaieté.

« Un jublié ! Mon centième, ha... elle est bien bonne ! Il faudra que je raconte cela demain à des amis et peut-être aussi aux reporters des journaux. On publiera ma photo dans les feuilles et je recevrai une prime ! »

« Tiens... »

Duck sembla devenir tout à coup pensif, mais bientôt il reprit sa bonne humeur.

« Je pense à la bonne femme de la foire de Bethnal Green, quand je vins à Londres. Parbleu, je n'y ai plus pensé, à ses billevesées, mais maintenant je m'en souviens tout de même. C'était une sale noiraude des îles qui disait la bonne aventure. « Vous apportez la mort, » me dit-elle en regardant ses cartes et puis les lignes de la main. « Tu parles, la vieille, » dis-je, « et fameusement même. » « Tu la porteras cent fois... c'est-à-dire que la centième fois, tu ne la porteras plus. » Eh bien, elle se trompa vilainement la petite mère, et celui de tout à l'heure pourra en témoigner !

» Je lui donnai un shilling, » continua Duck, « mais elle le jeta dans le ruisseau en criant : le premier te fera perdre le dernier ! Je n'y ai natu-

rellement rien compris. C'est drôle, Smitherson, que moi, qui ai la mémoire courte, je me rappelle tout à coup si bien ces lointaines choses. »

La cloche du hall sonna quatre coups lourds.

« Je vais monter la machine, » dit Duck, « j'ai bien du temps devant moi et je la monte seul, depuis que je suis tenu de payer moi-même mes aides. C'est du bel argent que je puis économiser. »

Smitherson essaya de dormir, mais n'y parvenait pas.

De la salle de garde, il entendait les coups de maillet que Duck assenait sur les traverses, dans l'horrible petite salle presque contiguë, puis le grincement des leviers de trappe dont il voulait éprouver le bon fonctionnement.

Cinq heures.

Dans une demi-heure, il faudrait sonner la diane pour les gardiens, celle des détenus sonnerait plus tard, en raison de l'exécution.

Il s'étonna de l'absence de Duck, qui arrangeait ordinairement les choses en un tournemain.

Il se dirigea vers la salle de mort, quand il entendit un bruit sourd. Il frissonna, car il ne le connaissait que trop bien : c'était celui de la trappe qui cède, suivi de l'écœurant choc mou du corps arrivé en fin de course...

Mentalement, il se dit que ce n'était pas là le bruit du simple essai de trappe...

La salle des exécutions était vide.

La trappe bâillait et une corde tendue plongeant dans l'ombre, oscillait d'un lent et régulier mouvement de pendule.

Il se pencha sur la répugnante profondeur.

Duck était là... pendu.

⁂

Quand Smitherson se retourna en poussant un cri d'alarme, il vit, appuyé contre le montant du gibet, le fantôme de Brown, le regardant avec des yeux terribles.

⁂

Un évanouissement propice retira Smitherson du nombre des rares témoins qui assistèrent aux inexplicables événements qui suivirent.

Les archives de Pentonville n'en font pas mention, et pour cause, mais dans l'agenda directorial on constate la disparition d'une demi-douzaine de pages, soigneusement coupées, qui, dit-on, sont encore conservées au ministère de l'Intérieur.

Le garde-tourier Clevens fut tiré de la torpeur qui l'envahissait ordinairement vers la fin de la nuit, non par du bruit, car le silence était absolu, mais par un sentiment d'atroce angoisse qui lui donna la nausée.

« C'est le cœur, » pensa-t-il, « à mon âge... »

Il jeta un regard dans le couloir et y vit des ombres s'avancer en groupe vers la rotonde du centre.

— « Diable, » murmura-t-il, « que se passe-t-il ? »

Clevens a surtout insisté depuis, sur l'énorme silence qui régna pendant les terribles minutes qu'il dut passer, impuissant, captif d'une forme surhumaine qui le privait du geste et de la parole.

Le groupe, d'abord d'ombres indistinctes, prenait peu à peu des formes précises et effrayantes.

Les unes avaient la tête couverte d'une cagoule noire, les autres le visage découvert et celles-là il les reconnut toutes ; c'étaient les hommes qu'il avait vus mourir à l'aube, la corde au cou : Skinslop... Rogers... Piochinni.. Wang-Su, un Chinois... Kirby... Ruttermole... O'Neil...

Mentalement il les nommait par leurs noms, comme il les voyait se mettre militairement en file, et soudain il y accoupla d'autres noms. Ceux des hommes *vivants* qui, les regards fous, le visage tordu d'une indescriptible angoisse, venaient se ranger entre les files des spectres.

Oui, ils se rangeaient, poussés aux épaules par des mains invisibles : les gardiens Soames, Thomson, Pritchard, Hackle, le directeur adjoint Fisher et le juge Hatterley qui, hôte de Fisher, devait assister au supplice du lendemain.

Séparés d'eux par un espace vide de quelques pieds, six détenus, tous promis à la peine capitale, et Hilary Channing faisaient également partie du mystérieux convoi en formation.

A l'encontre du premier groupe de captifs, les derniers avaient la mine paisible et même satisfaite.

Soudain la troupe s'ébranla ; hommes et fantômes marchant d'un pas lent de processionnaires, défilèrent à quelques pas de Clevens sans paraître le voir, et s'engagèrent dans l'allée principale.

La grille qui coupait en deux ce vaste couloir dallé de blanc et de noir, se leva comme une herse, bien que son mouvement fût à glissière, actionnant des sonneries qui, à présent, ne fonctionnaient pas.

La grande porte s'ouvrit silencieusement et Clevens vit au loin les lumières de la rue, estompées de brume.

Elle resta ouverte jusqu'au moment où le convoi se perdit dans le brouillard, puis se referma sans bruit.

Tout seul, sa cape noire lui faisant d'immenses ailes de nocturne aux épaules, le chapeau Bolivar enfoncé sur les yeux, le fantôme de Brown s'avançait lentement le long de l'allée.

Il s'arrêta devant Clevens et lui dit :

— « Vous avez bien de la chance, toi et Smitherson, de ne pas être des mauvais. »

Le tourier ne le vit pas disparaître, mais il ressentit au même moment une vive douleur dans tout le corps, comme s'il avait saisi à pleines mains une batterie de Leyde. sans pouvoir se dégager.

Jamais, au grand jamais, on ne retrouva trace de ceux, fonctionnaires ou détenus, qui avaient été emmenés par les spectres bandits.

Mais les médecins légistes qui durent examiner le corps du bourreau Duck eurent leur part de stupeur.

Le cadavre avait été transporté en fourgon à l'amphithéâtre de South-Kensington, et comme les garçons de salle le déposaient sur la table de

dissection, d'énormes lambeaux de chair sanguinolente s'en détachèrent, les os en trouèrent le visage et les membres, et la masse des viscères parut, rongée et bouillonnante.

— « ... Un corps ayant séjourné plusieurs jours dans la chaux vive, » constata le docteur légiste Miller.

Il se passa un temps relativement long avant que Smitherson et Clevens osent parler de la nuit terrible.

Encore était-ce à voix basse, chez Cuffy, le dog-nose leur donnant du courage.

— « Au fond, je suis content pour Channing, » avoua Rock Smitherson, « et Duck ne m'inspire aucune pitié. »

— « Et ceux... je parle des collègues, de Fisher et du juge Hatterley, qu'*ils* ont enlevés, étaient des mauvais, il faut le dire, » déclara Clevens.

— « Où pourraient-ils être ? » murmura Smitherson.

— « Il vaut mieux n'en plus parler. »

Et tous deux tournaient vers la porte des regards pleins de terreur, comme s'ils s'attendaient à la voir poussée par le fantôme en cape noire et en chapeau Bolivar.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du nombre de manuscrits français que nous recevons, nous signalons que nous sommes *dans l'impossibilité* de les examiner avant un délai minimum de quatre mois. Nous prions les auteurs de *s'abstenir de nous adresser une réclamation avant l'expiration de ce délai.* Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

chronique littéraire

A. E. van Vogt, gâcheur cosmique

par Damon Knight

Après « Asimov et son empire » *(n° 97) et* « La plume viportelle de Theodore Sturgeon » *(n° 98), voici le troisième de la série d'articles de Damon Knight consacrés à divers auteurs américains.*

Précisons qu'il s'agit cette fois d'une « démolition » en règle, van Vogt étant un écrivain que Damon Knight ne porte pas précisément dans son cœur...

Le ton et la nature de cet article appelaient une réponse. Vous la trouverez le mois prochain sous la signature de Jacques Goimard, qui prendra la défense de son auteur favori.

Ce chapitre consiste essentiellement en un long essai, intitulé originellement « *Le monde de van Vogt* », que j'écrivis en 1945 pour « *Destiny's Child* », un des magazines de Larry Shaw. Il précède de cinq ans mes débuts comme critique professionnel, et contient bien des naïvetés et au moins une erreur manifeste ; en dépit de quoi il semble que sa place soit ici.

Les passages en italiques et entre crochets soulignent les différences entre la version primitivement publiée en magazine du « *Monde des non-A* » et la version définitive, largement révisée et récrite, qui parut en librairie (1).

***

John W. Campbell a dit plus d'une fois dans ses éditoriaux que « *Le monde des non-A* » est « *un de ces classiques de la science-fiction tel*

(1) Seule cette dernière version est connue évidemment du public français. Il nous a paru néanmoins intéressant de laisser subsister le parallèle établi par Damon Knight. (N.D.L.R.)

qu'il en paraît un tous les dix ans ». Je propose le jugement contraire selon lequel, loin d'être un « classique » eu égard à n'importe quel critère raisonnable, « *Le monde des non-A* » est une des pires hisitoires de science-fiction soi-disant adultes jamais publiées.

Je vais tenter de prouver cette assertion par une analyse de l'histoire à quatre niveaux : l'intrigue, les personnages, le fond, le style (2) ; s'ensuivra un bref commentaire de l'œuvre de van Vogt dans son ensemble.

L'intrigue

« *Le monde des non-A* », comme toutes les œuvres un peu longues de van Vogt, est organisée selon le principe des tables gigognes — un canevas extrêmement complexe, dont certaines partie vitales sont gardées cachées jusqu'à la fin. Il est, en fait, monté à peu près comme un roman policier, avec deux exceptions significatives : dans un roman policier, tous les indices qui seront utilisés à résoudre le problème doivent être donnés au lecteur à l'avance ; et tous les personnages, aussi fantastiques que leurs actes puissent apparaître, doivent avoir des motifs plausibles pour agir ainsi.

« *Le monde des non-A* » abonde en contradictions, indices falsifiés et actes gratuits. Elagué d'une grande partie de ceux-ci, et une fois le déroulement de la narration rectifié, voici ce qui arrive dans cette histoire :

Le Gosseyn initial découvre un procédé par lequel il peut reproduire sa personnalité dans une série de corps identiques. Cinq cents ans environ avant le début de l'histoire proprement dite, l'un des Gosseyn de cette série subit une mutilation, acquérant un « cerveau extra » (3) qui le rend capable d'accomplir des actes apparemment miraculeux : « télétransportation », etc. Ce Gosseyn va sur Vénus, où il découvre qu'une race extra-solaire, humanoïde, a établi une base secrète sur cette planète. Cette base est commerciale, et non pas militaire, mais elle est gardée secrète parce qu'établie en violation des traités en vigueur dans une Ligue Galactique. Ce Gosseyn, s'apercevant que cette base constitue une menace pour le système solaire, supervise la construction de la Machine des Jeux, essayant par-là de refondre la population terrienne en une race parfaitement saine et intégrée. Puis il visite d'autres systèmes stellaires, sans doute en utilisant les moyens de transport des Etrangers.

Quand lui, ou son successeur par duplication, revient, il découvre qu'un groupe terrestre, guidé par Crang, Thorson et Prescott — membres de l'équipe des Etrangers sur Vénus — complote pour détruire le système non-A et la Machine des Jeux. Au moment où l'histoire commence, ce groupe, à l'aide d'une invention étrangère appelée le Distorseur, a contraint la Machine à accepter l'introduction de traîtres dans plus de la moitié des postes de l'exécutif, de la justice et de la police, aussi bien sur la Terre que sur Vénus. La Machine sait ce qui se passe, mais le Distorseur la met dans l'incapacité d'émettre le moindre avertissement. Donc, les buts des révolutionnaires sont en fait atteints ; tout ce qui manque à l'édifice est de détruire la Machine et de prendre ouvertement le pouvoir.

(2) Une partie des critiques de Damon Knight ne s'appliquera qu'imparfaitement à la traduction française de « **The world of null-A** », Boris Vian ayant minimisé bien des âneries de l'original (cf. plus précisément la partie « **Personnages** »). (N.D.T.)

(3) Par ce terme bizarre, van Vogt, qui n'est pas grammairien, semble vouloir dire simplement un « cerveau second » et non pas un cerveau d'excellente qualité (N.D.A.)

Ce Gosseyn introduit deux espions dans le groupe des traîtres : Patricia Hardie, la fille (?) du président Hardie (lequel a été choisi pour ce poste par la Machine sous la pression du Distorseur), et X, un double mutilé de Gosseyn. Puis il amène à la vie un autre double, Gosseyn I, qui est le premier protagoniste de l'histoire. La mémoire de Gosseyn I a été altérée, de même que probablement celle des autres Gosseyn, et il ne soupçonne pas sa véritable identité. Gosseyn I est à présent manœuvré par le Gosseyn meneur de jeu d'une telle manière qu'il attire l'attention des traîtres, lesquels croient pour quelque obscure raison qu'il est terriblement dangereux pour eux. Il n'est jamais déclaré *qui* ils pensent exactement qu'il est, mais un indice (première livraison (4) page 38) suggère qu'ils le prennent pour le premier Gosseyn mutant, celui qui découvrit la base sur Vénus et voyagea parmi les Etrangers. Quoi qu'il en soit, ils le torturent afin de découvrir ce qu'il sait ; il s'échappe ; ils le suivent et le tuent.

Gosseyn II vient à la vie sur Vénus, avec tous les souvenirs de Gosseyn I sauf ce qui lui a été dit de faux sur son identité. Un agent de la Machine des Jeux le rejoint, lui dit de se laisser capturer par un certain membre de l'équipe des traîtres, ce qu'il fait. La bande le ramène sur la Terre. Il s'échappe, est encore capturé et l'équipe décide de ne pas le tuer de nouveau. Il va à la Machine, qui lui dit qu'il doit se tuer lui-même, en sorte que Gosseyn III, dont le cerveau extra est pleinement développé, puisse venir à la vie. Il essaie d'obéir, mais, entre-temps, la Machine est attaquée et détruite, le corps de Gosseyn III accidentellement tué, et sa tentative de suicide déjouée par Patricia Hardie, agissant pour le Gosseyn meneur de jeu. Vénus a été envahie avec succès, apprend-il, et les traîtres sont ouvertement au pouvoir.

Auparavant, il a volé le Distorseur (qui était depuis le début caché dans la chambre de Patricia) et l'a envoyé à la Machine. Il récupère maintenant le Distorseur, sur les instructions de Patricia, appuie sur l'un de ses tubes... et se retrouve sur Vénus de nouveau, avec le Distorseur. Là il est encore capturé par la bande des traîtres, qui décident alors que la seule chose à faire est de l'aider à développer son cerveau extra, en le gardant sous contrôle à l'aide d'un « vibrateur » qui change la structure atomique de tout ce qui l'entoure de telle sorte qu'il ne puisse le mémoriser (*sic*) et tenter de s'échapper. Puis ils découvrent que la Machine avait décidé d'envoyer le Distorseur en un certain lieu, et en déduisent que l'« invisible joueur d'échecs » — le Gosseyn meneur de jeu — doit être là. Les maîtres de l'équipe font une descente sur cet endroit avec une horde d'hommes de main. Le Gosseyn meneur de jeu, aidé de Gosseyn II, les détruit, et se détruit lui-même dans l'opération. Par cet acte, probablement, le non-A est sauvé et la guerre finie, un coup de balai final excepté.

Donc :

Le Gosseyn meneur de jeu sait qu'en assassinant les chefs du groupe des traîtres (dont les identités et les habitations lui sont connues) il peut détruire ou suspendre la menace contre le non-A.

Rien ne l'empêche d'agir ainsi.

Or, au lieu de cela, il utilise Gosseyn I et Gosseyn II pour embêter les traîtres et les pousser à retarder leur coup. Pendant le temps gagné ainsi, et pour ce que l'histoire nous en dit, il ne fait rien du tout.

[*Essai de justification : dans la version en volume, Crang, de membre*

(4) Dans « Astounding Science Fiction », 3 livraisons d'août à octobre 1945. (N.D.A.)

authentique du groupe ennemi, est devenu un non-A camouflé; à la mort de Thorson, il prendra la charge de l'armée d'invasion et ainsi préviendra une victoire de l'ennemi. Cela est acceptable à condition que nous puissions admettre le sujet entier comme un prélude nécessaire à la mort de Thorson ; autrement non.]

Le Gosseyn meneur de jeu sait tout sur la base extra-solaire et la civilisation qui est derrière elle.

Or il envoie Gosseyn II pour « enquêter » à ce sujet.

[*Eliminé dans la version en volume, avec un tas de bêtises en rapport avec ce point.*]

Le Gosseyn meneur de jeu est capable de produire autant de doubles de lui-même qu'il lui plaît, et n'est pas obligé d'attendre qu'un de ceux-ci meure pour amener le suivant à la vie (voir dernière livraison, page 178).

Or il dit à Gosseyn II, par l'intermédiaire de la Machine, qu'il doit se suicider afin de laisser place à Gosseyn III.

[*Essai de justification dans la version en volume : « Mais c'est ridicule, » dit abruptement Gosseyn... « Pourquoi ce... troisième Gosseyn ne peut-il venir à la vie sans que je meure ? » « Je ne sais pas grand-chose, » dit la Machine. « ...On m'a dit que l mort d'un corps est enregistrée par un récepteur électronique, qui alors pousse à la conscience un nouveau corps. »*

Cela est visiblement faux, puisque le Gosseyn meneur de jeu n'a pas trouvé nécessaire de se faire hara-kiri dans le but de donner vie à Gosseyn I. Ailleurs, il est suggéré que cela n'irait pas de laisser plus d'un Gosseyn errer alentour au même moment, car les doubles pourraient devenir trop puissants. Ce qui ne tient nul compte de tout ce qui nous a été dit au sujet de la santé et de l'altruisme non-A des Gosseyn.]

Le Gosseyn meneur de jeu connaît l'existence du Distorseur.

Or il ne fait aucun effort pour le trouver et le mettre hors de service.

[*Aucun changement dans la version en volume.*]

Le Distorseur étant tombé en possession de la Machine, qui est alors détruite, le Gosseyn meneur de jeu réalise que, la Machine ayant inscrit son adresse sur l'emballage, cela constitue un danger pour lui.

Or il envoie Gosseyn II récupérer le Distorseur, mais ne lui enjoint pas de détruire l'emballage.

[*Cela a été justifié dans la version définitive en altérant l'intrigue, de telle façon que le dominant Gosseyn a pour but premier d'attirer Thorson dans son repaire, où il pourra être tué. Au même moment, la parfaite idiotie de cette proposition est démontrée lorsque Thorson dit à Gosseyn II qu'il a déjà visité ledit repaire et détruit le corps de Gosseyn III.*]

Et donc :

Les actes du Gosseyn meneur de jeu sont les actes d'un cinglé.

Il n'y a pas une raison valable pour les actes de Gosseyn I ou Gosseyn II, un seul excepté : Gosseyn II aide le Gosseyn meneur de jeu à tuer les chefs de la bande. Cet acte, logiquement, aurait dû être accompli au moment ou avant que l'histoire commence — auquel cas il n'y aurait pas eu d'histoire.

Ce qui précède ne représente nullement un compte exhaustif des contradictions et gratuités majeures de l'intrigue. Par exemple, la lutte entière entre le G sseyn meneur de jeu et les traîtres perd toute signification lorsque nous apprenons que le non-A ne peut être détruit par une attaque armée :

> **« Beaucoup mourront. Mais je vous l'assure, Gosseyn, nous survivrons. Et maintenant que les gens de la Terre savent ce qui se passe, la force qui empêche la mort du système non-A va commencer à se**

montrer... Les fous !... Ils n'ont rien que nous ne puissions leur prendre. Et ce que nous avons — intégration, supériorité, conscience du droit — ne peut être saisi par la force des armes. »

[*Justifié par le changement mentionné ci-dessus dans le rôle de Crang — qui, il me semble, fait de Crang le véritable héros de l'histoire et réduit les manœuvres de Gosseyn I et II à une absence encore plus profonde de signification.*]

En outre, il y a une masse de détails dans l'histoire, au sujet d'une existence supposée de vie aborigène intelligente sur Vénus. Il y a une longue séquence où Gosseyn rêve qu'il voit à travers des yeux étrangers — des yeux qui voient d'une façon telle que pas un œil humain ne pourrait voir. Ceci n'a absolument aucun rapport avec les extra-Solaires découverts plus tard sur Vénus, qui sont des êtres humanoïdes.

[*Passages totalement disparus.*]

Quelques-uns des culs-de-sac et des inconsistances, je pense, sont simplement des exemples de négligence — comme par exemple la partie que jouent Patricia Hardie et son père (?) le président Hardie, qui est ou contradictoire ou ambiguë du début à la fin. D'autres, toutefois, en particulier les longs passages qui n'ont aucun rapport avec le reste de l'histoire, sont susceptibles d'une explication différente :

Van Vogt va écrire, ou a déjà écrit, une suite.

Je n'ai donné à ce facteur aucun poids en discutant les passages en question, parce que je crois que si telle est la raison, elle n'est pas une excuse. Je pars du principe qu'une histoire, qu'elle fasse partie d'un ensemble ou non, doit être capable de tenir par elle-même ; que même si elle est écrite comme une partie d'un ouvrage plus grand, elle doit au moins demeurer cohérente quand on la lit séparément.

Cependant, je pense que quelques prédictions au sujet de cette suite pourraient être intéressantes, lorsqu'elle paraîtra et si elle paraît. D'après la façon dont à ma connaissance travaille l'esprit de van Vogt, je soupçonne que tout ou partie de ce qui suit sera intégré dans la seconde histoire :

Le Gosseyn initial est né beaucoup plus tôt que le lecteur ne peut le croire actuellement. Les Gosseyn peuvent être identifiés comme le Juif Errant, ou même Jésus-Christ.

La bataille pour le Système solaire a trois côtés ; il y a une troisième force, plus puissante que les deux autres, qui ne s'est pas encore révélée directement dans l'histoire. Cette force peut être une race d'êtres qui opèrent dans la quatrième dimension, ou dans un « autre aspect de la réalité ».

Les Gosseyn étaient au courant de l'existence de cette force, et leurs efforts ont été dirigés principalement contre elle, et non contre le menu fretin qui apparaît dans « *Le monde des non-A* ».

Le Gosseyn qui mène le jeu à tout moment est en fait plus puissant que la Ligue Galactique entière. Gosseyn II n'a pas encore appris maintenant qui et quoi il est réellement.

Finalement, je prédis que lorsque l'histoire non-A aura été contée entièrement, il sera découvert qu'elle est presque aussi confuse et contradictoire que l'est la première partie en elle-même (5).

Les personnages

Van Vogt nous dit clairement qui sont ses principaux personnages. Gos-

(5) Van Vogt a écrit la suite, « **Les aventures de non-A** », qui s'est montrée tellement plus confuse et contradictoire que l'histoire originelle, et en outre tellement plus terne, que je n'ai pu faire l'effort de lui emboîter le pas. (N.D.A.)

seyn I-II, outre qu'il est un surhomme, a un esprit hautement intelligent et bien entraîné. De même pour X et, dans les scènes finales, Patricia. Crang, Thorson et Prescott, quoique manquant du bénéfice du non-A, sont des représentants intelligents et résolus de la culture galactique. Ces choses étant établies, les personnages devraient agir en accord avec leurs natures. Ils ne le font pas.

Au chapitre IV, les agents de Thorson ont capturé Gosseyn I et l'emmènent vers le palais où l'on doit l'examiner, puis le tuer. Il est entièrement en leur pouvoir, et ils sont sans inquiétude sur ce point.

Les agents ont des instructions pour prétendre, en route, qu'ils sont des gangsters.

[*Eliminé.*]

A la page 15 de la 2e livraison, Crang fait un long discours qui est inintelligible s'il n'est pas un Terrien ou s'il ne désire pas que Gosseyn II pense ainsi. Puisque Gosseyn n'a pas de raison de penser qu'il n'est pas un Terrien, et aucune chance d'être détrompé, la fausse impression qu'il reçoit n'est d'aucun intérêt possible si ce n'est de dérouter le lecteur — un motif qui pourrait difficilement avoir influencé Crang.

[*Eliminé.*]

A la page 158 de la dernière livraison, Thorson fait un long discours complètement gratuit pour démontrer que les êtres humanoïdes sont la race dominante sur des dizaines de milliers de planètes, et que des traces fallacieuses d'évolution naturelle ont été placées bien en évidence sur toutes ces planètes. Je tiens ceci pour un indice de ce que Campbell appelle la « pleine conséquence » de l'histoire, conséquence qui est supposée frapper le lecteur un ou deux jours après qu'il a terminé sa lecture ; mais pour Thorson, cela n'a rien à voir avec quoi que ce soit.

[*Eliminé.*]

A la page 45 de la 2e livraison, la Machine dit à Gosseyn II qu'elle ne peut émettre d'avertissements au sujet du complot parce que le Distorseur est branché sur son système de communications publiques. A la page 65 de la dernière livraison, Patricia dit la même chose. Les deux fois, Gosseyn II accepte l'information sans difficulté, en dépit de cette évidence que la Machine est apte à communiquer en complète liberté avec au moins quelques-unes des vingt-cinq mille pièces de jeux individuelles, aussi bien qu'avec des « roboplanes », sur la Terre comme sur Vénus — témoin sa conversation a‿c Gosseyn II. Rien ne serait plus simple pour elle que de pousser des concurrents ou d'autres personnes à émettre un avertissement.

[*Plusieurs justifications qui s'excluent mutuellement ont été insérées à ce sujet tout au long de l'histoire.*]

La première motivation de Gosseyn II est un désir terriblement urgent de connaître la véritié sur lui-même. Pourtant :

A la page 170 de la 1re livraison, un « roboplane » envoyé par la Machine offre de répondre à toutes les questions qu'il voudra poser. Gosseyn II passe plus des trois quarts d'une page en introspection, utilisant pour ce faire tout le temps qui lui est imparti, bien qu'il lui ait été dit que ce temps était limité. Il ne pose pas la moindre question.

[*Il est plus rapide cette fois.*]

A la page 36 de la 2e livraison, Gosseyn II s'est arrangé pour effrayer Prescott au point de le forcer à parler, et Prescott est près de révéler où la bande a caché le Distorseur. Le docteur Kair revient, l'interrompant, et Gosseyn se laisse donner le change.

[*Voir ci-dessus.*]

Page 64, Gosseyn II est enfermé avec Patricia, qui vient de lui révéler qu'elle est un agent de l'« invisible joueur d'échecs ». Brûlant d'im-

patience, il lui demande de lui dire ce qu'elle sait.

Elle élude ses questions.

Il ne la presse pas sur ce point.

[*Nouvelle version, identique sur le fond.*]

Les personnages de van Vogt ont couramment le défaut connu sous le nom d'esprit de l'escalier. Ce phénomène est amusant parce qu'il représente une défaillance mentale, exactement comme un vacillement d'ivrogne représente une défaillance physique. Sa cause est l'incapacité d'absorber un fait nouveau jusqu'à ce qu'un temps ridiculement long soit passé. Dans « *Le monde des non-A* » il y a douze exemples à l'appui, dont neuf sont dus à Gosseyn. En voici quelques-uns :

> **« Ainsi, c'est là le surhomme ! »**
> **Cela semblait une insulte futile. Gosseyn commença par examiner le physique de l'homme ; et puis le sens des mots le frappa.**
> **L'homme savait qui il était !**

[*Altéré et rendu méconnaissable.*]

> **« Commençons par le commencement. Qui pensez-vous que je sois ? »**
> **A peine avait-il parlé qu'il se sentit oppressé. Ses muscles se tendirent ; ses yeux s'ouvrirent en grand. Il ne s'était pas attendu à poser la question de cette façon, sans l'amener soigneusement selon les lois d'une rhétorique persuasive.**

[*Eliminé.*]

> **X rit de bon cœur.**
> **« Vous ne pensez pas que nous allons vous dire cela. Les morts bien sûr ne parlent pas mais... »**
> **Il s'arrêta. Il rit à nouveau, mais il y avait un rien d'irritation dans son rire. Il dit :**
> **« Il me semble avoir laissé échapper quelque chose... »**

[*Eliminé.*]

> **Gosseyn, occupé par l'espoir de saisir un de ses propres pistolets, ressentait une vague inquiétude, conscient de ce qu'il y avait quelque chose de faux dans les mots qu'il venait d'entendre. Il les réunit dans son esprit ; et cette fois ils pénétrèrent.**
> **« Vous allez faire QUOI ? » dit-il.**

[*Atténué.*]

> **Il était dans le tunnel des Etrangers.**
> **Sur Vénus !**
> **(Une demi-page plus loin) : Il allait se dresser sur ses pieds lorsque pour la première fois, vraiment la première fois, le déplacement qu'il avait subi le frappa. Lui qui était sur Terre une minute plus tôt était maintenant sur Vénus. !!! (Les points d'exclamation sont de moi.)**

[« le déplacement *qu'il avait subi* » *est changé en* « l'immensité de ce *qu'il avait subi* », *ce qui élimine l'esprit de l'escalier.*]

Le fond

Le « Non-A », dans l'ensemble, c'est la rigueur dans la logique ; ou bien c'est un système d'entraînement de l'esprit et/ou d'intégration physicomentale ; ou bien c'est une « philosophie sémantique ». Dans le détail, il inclut la « pause cortico-thalamique » plus quelques règles de logique extraites de textes du xxe siècle, et il inclut aussi l'escrime, des exercices de respiration et de danse classique. Bref, c'est la somme de toutes les notions ayant le moindre rapport avec la pédagogie et tombées sous les yeux de l'auteur.

Et à ce conglomérat gigantesque et amorphe est donnée une étiquette purement négative : il est « non-aristotélicien ».

Aristote était un philosophe qui vécut et mourut trois siècles avant Jésus-Christ. Son importance aujourd'hui est purement historique ; son influence a été filtrée à travers trente-trois siècles de philosophes et de logiciens successifs jusqu'à ne plus être reconnaissable de nos jours, sinon par l'étudiant. Pourtant, six siècles plus tard, dans le monde de van Vogt, il est suffisant pour identifier un système de logique révolutionnaire de dire qu'il est « non-aristotélicien ».

(Ici, je révélais que, bien qu'ayant parlé comme un sémanticien chevronné, je n'avais jamais lu l'œuvre — illisible — du précurseur Korzybski, « *Science and Sanity* », et n'étais pas

familier avec son terme de base, « non-aristotélicien ».)

« *Le monde des non-A* » se situe en 2560 — plus de 600 ans après l'invention de la bombe atomique. Dans les 600 années précédant 1945, l'humanité a progressé socialement de la féodalité au capitalisme, économiquement du muscle au machinisme, techniquement de la brouette à l'avion à réaction. Durant cette période de 600 ans, le savoir scientifique s'est accru 30 fois plus que durant les 4.000 années antérieures ; et le progrès actuel montre une accélération continuelle.

Pourtant dans le monde de van Vogt, l'avance sur 1945, déclarée ou implicite, se résout simplement à : 1°) un gouvernement mondial ; 2°) une poignée de gadgets ; 3°) un développement limité du voyage dans l'espace ; et 4°) un système scientifique d'éducation — ce dernier développé par un surhomme.

Ce serait là une toile de fond plausible, encore que sommairement esquissée pour une histoire située cinquante ou cent ans dans l'avenir. Pour une aventure qui se passe 600 ans après nous, c'est un arrière-plan aussi mauvais que s'il n'y en avait pas du tout.

De plus, dans le monde de van Vogt, il n'y a plus de barrières nationales, et la société est prétendûment organisée sur une base scientifique plutôt que politique. Cependant il y a toujours des pauvres (« *Ils avaient été pauvres, travaillant à leur petite ferme de primeurs le jour, étudiant la nuit* ») et des gens qui vivent dans des palais.

Le vol spatial est technologiquement possible depuis plus de 600 ans : il est passé dans les faits durant une grande partie de ce temps. Cependant aucun voyage interstellaire n'a été tenté, et une seule des planètes du système solaire lui-même a été colonisée.

La conception van vogtienne des gadgets est remarquable en elle-même. L'étude des gadgets mentionnés dans « *Le monde des non-A* » révèle deux choses : d'abord que van Vogt ne s'est pas inquiété de les intégrer dans le milieu technologique de son histoire ; ensuite qu'il n'a pas une claire idée de leur nature.

Gadget n° 1 : le cerveau électronique. Il apparaît sous deux formes : les « roboplanes » et le « détecteur de mensonge ». Même sous sa seconde forme où sa seule fonction pourrait être aussi bien remplie par un simple assemblage mécanique ou des drogues chimiques, le cerveau électronique est très complexe — il est doué à la fois d'intelligence et de volonté, et parle un anglais parfait. Sous la forme du « roboplane », il a même un certain sens de l'humour. Aucun autre élément de la technologie décrite par cette histoire n'approche de près ou de loin un tel achèvement : la reproduction mécanique du cerveau humain, organe presque inconcevablement complexe. Il est aussi peu à sa place dans la culture illusoire de ce XXVIe siècle à la van Vogt qu'un appareil de radio l'aurait été dans l'Angleterre avant César. Il coûte 36 dollars, neuf.

Gadget n° 2 : le « parachute antigravité ». Il est impossible de dire si celui-ci est ou non à sa place au niveau culturel en question, puisque sa description est pratiquement inexistante. Ce n'est pas un mécanisme qui contrebalance la gravité en appliquant une force dans la direction opposée, parce qu'il serait énorme, lourd et dangereux. Ce n'est pas non plus un mécanisme qui l'annule directement, parce que ceci est une idée aristotélicienne fumeuse et manifestement impossible. Qu'est-ce donc ? « Un harnais de métal avec un rembourrage pour protéger le corps. »

Gadget n° 3 : le « Distorseur ». Celui-ci, bien sûr, n'a aucun rapport

avec la culture solaire, puisqu'il s'agit d'un instrument « étranger », mais ses fonctions apparaissent raisonnablement claires, au début : c'est un appareil qui peut être dirigé sur des courants électriques à distance, et réglé pour interférer avec eux. Ayant établi cela, van Vogt se prépare à l'ignorer : dans le dernier feuilleton le Distorseur devient soudain un moyen de transport et projette Gosseyn II de la Terre sur Vénus. C'est comme si un ouvre-boîte devenait sans crier gare tapis roulant ; mais il n'est pas attendu du lecteur, visiblement, qu'il s'étonne.

[*Aucun changement.*]

Le style :

Les exemples de rédaction déficiente dans « *Le monde des non-A* » pourraient être multipliés sans fin. Mon opinion personnelle est que le tout est mal écrit, avec quelques exceptions mineures ; mais ceci est un jugement purement subjectif et n'est pas susceptible de preuve. Je me contenterai donc de citer ci-dessous quelques-uns des passages que je considère comme les plus mauvais (6) :

> **He stood like that, eyes half closed, his mind in a state of slow concentration that made physical relaxation one of the important systems for the maintenance of sanity.**

[*Eliminé.*]

> **His mind held nothing that could be related to physical structure. He hadn't eaten, definitely and unequivocally.**

[*Pas de changement.*]

> **Gosseyn compared his awareness of the night and the fog to the physical world as it appeared to man's senses.**

[*Eliminé.*]

> **Had she driven up in the car that afternoon KNOWING he would see her. If so, she knew the HE knew who she was... If THAT was true, then there was no doubt...** (Et cætera, jusqu'à la nausée.)

[*Eliminé.*]

> **He'd have to find that out for sure, of course, but the feeling that it was lifted the sick pressure from his innards.**

[*Eliminé.*]

> **Gosseyn's intestinal fortitude strove to climb into his throat, and settled into position again only reluctantly as the acceleration ended.**

[*Eliminé.*]

> **Something closely akin to fire poured into his brain, and burned away there like a blazing beacon.**

[*Eliminé.*]

> **His brain was turning rapidly in an illusion of spinning.**

[*Pas de changement.*]

> **There was a drabness about his sorroundings that permitted thought.**

[*Celle-ci est adorable : « permitted » a été remplacé par « dulled ».*]

> **His leveling off on a basis of unqualified boldness permitted no prolonged time gap.**

[*Eliminé.*]

> **The final stairs led down into the dungeon ; ... After about ten minutes altogether, Gosseyn saw its source : Massive windows in a tree. ... an immense garden inside the tree. ... « I was so unwilling to recognize that I was in this business that the first thing I did was get myself killed. » ... He was in this affair, in it as deep as he could go.**

[*Pas de changement.*]

Van Vogt m'agace, et de plus en plus, depuis « *A la poursuite des Slans* ». La première partie de cet article m'a déjà bien soulagé, mais il subsiste quelque chose : il y a des tendances dans l'œuvre de van Vogt prise en son entier qui, ou bien n'apparaissent pas très nettement dans « *Le monde des non-A* », ou bien ne pourraient être traitées dans une discussion de cette histoire particulière sans perte d'objectivité.

Il y a, par exemple, la tendance royaliste. Il m'apparaît singulier que

(6) S'ensuivent onze citations que je n'ai pas traduites, car le mauvais style en américain n'a aucun rapport avec son équivalent en français. Ecrire mal en français pour montrer à quel point van Vogt écrit mal dans sa langue n'ajouterait rien à l'argumentation de Damon Knight. (N.D.T.)

dans les œuvres de van Vogt, dont presque toutes se situent dans l'avenir, la forme de gouvernement qui se présente le plus souvent soit la monarchie absolue ; et de plus, que les monarques dans ces aventures soient peints avec sympathie. Ceci est vrai pour la série des « *Armureries* », pour la série des « *Mixed men* » et pour des histoires séparées comme « *Heir apparent* » — le héros de cette dernière étant un « dictateur bienveillant », s'il vous plaît.

J'attaque van Vogt au niveau de la littérature, et non de la politique ; aussi ne dirai-je pas ce que je pense d'un homme qui aime les monarchies. Je ne pense pas non plus que relève de mon sujet le fait que ces histoires furent écrites et publiées en un temps où aussi bien le pays de van Vogt (7) que le nôtre étaient en guerre avec des dictatures, si ce n'est que cela pourrait servir à accentuer ce point-ci : visiblement, van Vogt n'est pas mieux au courant des événements contemporains qu'il ne l'est de l'Histoire ancienne ou moderne.

La monarchie absolue est une forme de gouvernement qui dériva partout des conditions économiques féodales, et qui partout est mort avec la féodalité. Des essais modernes d'imposer un système similaire à des cultures plus évoluées, il n'a résulté que des échecs, et de façon très décisive. La monarchie est morte et elle ne pourra jamais revivre, sauf résurrection des conditions économiques qui la produisirent. Ce n'est pas un crime, de la part du citoyen van Vogt, de désirer le contraire ; mais l'ignorance, pour un écrivain, en est un.

Une autre tendance, dans l'œuvre de van Vogt, est son refus apparemment irraisonné d'appeler les choses par leur nom. « Non-A » et « détecteur de mensonge » en sont deux exemples ; un autre est le terme de « robot » qui fut employé tout au long de la série des « *Mixed men* ». Etymologiquement, l'utilisation était correcte ; le mot, employé pour la première fois par Capek, signifiait un homme protoplasmique créé artificiellement ; mais il a depuis été altéré par un usage intensif jusqu'à signifier un appareil mécanique qui remplit quelques-unes des fonctions de l'homme. « Androïde » — utilisé, à ma connaissance, pour la première fois pas Jack Williamson (8) — a pris la relève du sens primitif de « robot » en science-fiction.

« Robot », dans la série susmentionnée, était un mot-clé : en altérer le sens, c'était ôter toute signification à l'histoire. Van Vogt est certainement au courant du changement de sens du mot, comme on le voit par l'usage qu'il en fait dans « roboplane » ; il n'hésite pourtant pas, malgré cela, à appeler ses androïdes des « robots ». Je ne prétends pas savoir pourquoi.

Encore une autre tendance, l'intrigue où les chefs de deux partis opposés se révèlent à la fin être une seule et même personne (« *A la poursuite des Slans* », « *Les armureries d'Isher* »). Cette tendance, toutefois, n'apparaît pas seulement dans les œuvres de van Vogt, mais dans celles de plusieurs auteurs d'« *Astounding* » ; et je soupçonne que la responsabilité finale de ceci repose sur Campbell.

Cette astuce dans l'intrigue fut utilisée par G.K. Chesterton, pour un effet sûr, dans « *Un nommé Jeudi* », et l'effet réussissait précisément parce que l'impression que l'auteur voulait donner était celle d'une absurdité parfaite autant qu'imbécile. Dans les mains de van Vogt, cela donne la même impression, mais sans le charme de Chesterton.

En général, van Vogt me semble échouer dans une large mesure, com-

(7) Van Vogt est Canadien. (N.D.T.)

(8) Cela ne vaut que pour la littérature anglo-saxonne. (N.D.T.)

me écrivain, sur ces trois points élémentaires :

1°) Ses intrigues ne supportent pas l'examen.

2°) La structure de ses phrases et le choix de ses mots sont tâtonnants et plats.

3°) Il est incapable de se représenter une scène ou de faire vivre un personnage.

En jonglant avec des citations et, plus encore, je pense, en évitant prudemment les descriptions détaillées, van Vogt s'est arrangé pour donner l'impression qu'il possède une solide base scientifique. Une quête modérément diligente à travers ses écrits, cependant, mettra en lumière une ignorance stupéfiante, comme dans la citation qui suit :

> Les voyages [vers Vénus] avaient été interdits jusqu'à ce que quelque moyen soit découvert de parer au danger, pour les astronefs, de tomber dans le Soleil.
>
> Ce destin incandescent était arrivé à deux astronefs. Et il avait été prouvé mathématiquement, et pas seulement par des maniaques, qu'une telle catastrophe arriverait à tout astronef jusqu'à ce que les planètes Terre et Vénus atteignent une certaine position générale l'une par rapport à l'autre et par rapport à Jupiter.

(Dans « *A can of paint* », « *Astounding* », septembre 1944).

Il me semble, en fait, que la réputation de van Vogt tienne plus à ce qu'il ne dit pas qu'à ce qu'il dit. C'est son habitude d'introduire un monstre, ou un truc scientifique, ou une culture extra-terrestre, simplement en les nommant, et sans la moindre explication sur leur nature. Il est facile de conclure de ceci que van Vogt est un écrivain profond, pour deux raisons : d'abord, parce que le fait que van Vogt tienne les choses pour acquises poussera le lecteur distrait à faire de même ; ensuite, parce que ce stratagème est utilisé par beaucoup de bons écrivains qui, plus tard, s'arrangent pour glisser obliquement l'explication omise tout d'abord, comme une partie intégrante de l'action. Le fait que van Vogt ne fasse rien de semblable peut facilement échapper au lecteur.

De cette façon, et aussi par sa manière d'écrire, qui est discursive et difficile à suivre, van Vogt obscurcit encore l'intrigue à un point tel que lorsqu'elle tombe en ruine à la fin, comme c'est fréquemment le cas, l'événement passe inaperçu.

Dans la scène finale de « *The rulers* » (« *Astounding* », mars 1944), par exemple, quand le héros de van Vogt est près d'être battu par les traîtres, nous apprenons pour la première fois que le héros, justement, a le pouvoir de contraindre les hommes de main des traîtres à lui obéir. Ce dénouement n'est fondé sur rien qui le précède ; il est simplement fourré là-dedans, tout comme les plus désespérants besogneux de la plume font venir les Marines.

Dans « *Enter the professor* » (9), le héros affronte un dilemme — les traîtres lui ont injecté un « poison de sept-jours » et il doit retourner pour recevoir l'antidote ; mais s'il s'y résout, il ne pourra pas les écraser à temps. Cinq pages avant la fin, le héros a une illumination et nous sommes amenés à croire que la solution tourne autour d'un personnage nommé Phillips, un double du héros qui a bel et bien été introduit au début de l'histoire. La solution réelle, pourtant, sera un bluff organisé par un astronef armé suspendu au-dessus de la ville des traîtres, chose qui aurait pu être faite à n'importe quel moment — la solution du dilemme apportant la preuve qu'il n'y avait pas dilemme. Le héros utilise Phillips à quelques tours de passe-passe, mais ceci est complètement étranger à l'affaire.

---

(9) Par E. Mayne Hull, « Astounding », janvier 1945 ; mais la voix est bien la voix d'Isaac. (N.D.A.)

Edna Mayne Hull est la femme de van Vogt. (N.D.T.)

Le problème du héros de « *A can of paint* » — comment ôter de son corps la peinture parfaite avant qu'elle le tue — est résolu quand il découvre que la « Lumière Liquide » en elle est « absorbée » par un banc de « cellules photoconvertisseuses » que par chance il a sous la main ; c'est-à-dire qu'un dabis est redogé par l'amigeon, et Dieu retrouvera les siens.

Tout bien pesé, c'est un étrange monde que celui dans lequel erre van Vogt. Dans ce monde sombre et nébuleux, des maîtres médiévaux chevauchent des astronefs ; des surhommes comptent sur leurs doigts ; le maître de la Gauche est aussi le maître de la Droite ; et chaque héros porte sous l'aisselle gauche une improbabilité de calibre 32.

En l'absence d'Heinlein, de Hubbard, de De Camp et des autres écrivains disparus d'« *Astounding* » depuis la guerre, van Vogt est là comme un géant. Mais il n'est pas un géant ; un pygmée, plutôt, qui a appris à tapoter sur une machine à écrire trop grande pour lui.

(*Traduit par Pierre Versins.*)

BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS D'ŒUVRES DE VAN VOGT

a) *Nouvelles :*

UNE FEMME GAGNE LA GUERRE DES ROBOTS (trad. par France Roche et Pierre Kast) : *France-Dimanche* n° 281, 13/19 janvier 1952.

BUCOLIQUE (trad. par Richard Chomet) : *Fiction* n° 34, septembre 1956.

» repris dans « *Univers de la Science Fiction* », Paris, Club des Libraires de France, 1957.

DÉFENSIVE (trad. par Pierre Versins) : *Ailleurs Hors-Série* n° 2, septembre 1958.

LE VILLAGE ENCHANTÉ (trad. par R. Chomet) : *Satellite* n° 30, janvier 1961.

b) *Romans :*

LA FAUNE DE L'ESPACE (trad. par Jean Rosenthal) : Gallimard, Le Rayon Fantastique, 1952.

LE MONDE DES A (trad. par Boris Vian) : Gallimard, Le Rayon Fantastique, 1953.

A LA POURSUITE DES SLANS (trad. par Jean Rosenthal) : Gallimard, Le Rayon Fantastique, 1954.

LES AVENTURES DE A (trad. par Boris Vian) : Gallimard, Le Rayon Fantastique, 1957.

LA CITÉ DU GRAND JUGE (trad. par Michel Deutsch) : Denoël, Présence du Futur n° 24, 1958.

CRÉATEURS D'UNIVERS (trad. par Michel Deutsch) : Ed. Littéraires et Scientifiques (Satellite), Les Cahiers de la Science Fiction n° 9, 1959.

LES ARMURERIES D'ISHER (trad. par Michel Deutsch) : Gallimard, Le Rayon Fantastique n° 86, 1961.

LE LIVRE DE PTATH (trad. par Jean Cathelin) : Hachette, Le Rayon Fantastique n° 87, 1961.

c) *Etude sur van Vogt :*

STARR (Marck). A. E. VAN VOGT OU LA DÉMENCE RATIONALISÉE *: Fiction* n° 34, septembre 1956.

(Bibliographie établie par Pierre Versins et mise à jour au 20 janvier 1962.)

Fanactivités

par Pierre Versins

L'article « *Fandom français* » (1) a eu deux conséquences : des lettres que j'ai reçues et qu'ont reçues divers fanéditeurs, d'abord, il ressort que cette activité bizarre a attiré bien des lecteurs affamés en leur montrant qu'il y avait « autre chose ». Et puis, j'ai appris qu'il existait au moins deux fanzines que je ne connaissais pas ; l'un semble défunt après un numéro (2), l'autre (c'est *Espace*) est bien vivant, après réorganisation. Enfin, sur la scène fanactive, deux nouveaux venus pourront vous être présentés : *Le Cyclope* et *Astéroïde.* Et tout ceci m'a poussé à entreprendre une chronique que j'espère régulière. J'y indiquerai, avec la bienveillance à laquelle me pousse le fait que je connais fort bien les difficultés de la fanédition, les fanzines parus et me permettrai un jugement sur ce qu'ils offrent.

Pour ouvrir cette rubrique, un tour d'horizon complet, englobant le dernier exemplaire de chacun des fanzines connus :

ESPACE (Jean-Claude Bellassen, 1 rue des Pervenches, Bagneux (Seine) France ; et Maxim Jakubowki, 408 Hale End Road, Highams Park, Londres, G. B.). Ce fanzine a eu trois numéros en avril, juin et septembre 1961. Les tirages étaient de 20 exemplaires pour le N° 1, 30 pour le N° 2 et 6 pour le N° 3. Je n'ai jusqu'à présent pu voir que la maquette du N° 1 mais je ne désespère pas de recevoir les autres pour vous en parler, car ce fanzine, réalisé par des jeunes de moins de 20 ans, semblait être ce qui se rapproche le plus du genre anglo-saxon, qui a fait ses preuves. A plus tard peut-être, donc, ce retour en arrière. Car les éditeurs viennent de lancer une nouvelle série, plus ambitieuse et, apparemment, plus réussie : le N° 1, daté de janvier 1962 et comptant 24 pages, réunit les noms de Jean-Claude Bellassen, Marcel Battin, Simone Blern, Bruno Magnant, Algys Budrys, Suzanne Malaval, Maxim Jakubowski, Cyril M. Kornbluth, Michel Dorval et Shirley Chapper. Marcel Battin, plus décontracté que jamais (il y a au moins deux Marcel Battin) s'en donne à cœur joie dans « *Gaminerie* », à lire et méditer ; Simone Blern commence à présenter Jacques Bergier ; puis Algys Budrys vaticine contre les pessimistes avec un grand — et inconscient — pessimisme (simple manque de logique ou de connaissances historiques ?) décrétant que le pessimisme est un phénomène tout moderne — bref, à lire car ferment de discussions ; un conte, ensuite, de Suzanne Malaval, auquel il ne manque pas grand-chose pour être excellent ; à quoi fait suite le début d'une étude sur Charles Henneberg, étude dure, qui ne laisse rien passer mais qui, aussi, souligne quel merveilleux ciseleur de mots (même de mots faux) était Charles Henneberg (Maxim Jakubowski, qui a entrepris cette étude, fera-t-il les rapprochements qui s'imposent, *le* rapprochement surtout, avec Robert E. Howard ?) ; enfin, une nouvelle assez incompréhensible de Cyril M. Kornbluth et un pastiche de Sternberg par Michel Dorval. Cela fait un numéro assez intéressant où le meilleur n'est pas signé des plus grands noms (il y a d'au-

(1) **Fiction** no 95 (octobre 1961).
(2) V. **Fiction** no 96 (novembre 1961), p. 140.

tres textes, aussi, non mentionnés car ils n'ont rien à voir avec la conjecture), et qui gagnerait, matériellement, à être un peu plus soigné (fautes de frappe et encrage à surveiller de près).

Prix au numéro : 1,50 NF. Abonnement, 6 mois : 4 NF ; 1 an : 8 NF ; de soutien : 20 NF.

***

CANOPE (Jean-Pierre Chevalier, 30 av. du Léman, Lausanne (Suisse). Numéro moins 1 (août 1961). Canope est, à mon sens, un fanzine tout à fait à part. L'esprit de Chevalier, tourné autant par éducation que par goût vers les divers ésotérismes, marque chacune de ses pages. Tempéré toutefois par une illumination poétique qui prend sa source (mais est-ce une source ou s'agit-il de simple rencontre ?) dans l'œuvre de Lovecraft, de Merritt, de Howard, bref, le gratin de l'équipe des anciens « *Weird Tales* ». On pourrait avoir parents plus misérables. D'autant que, si influence il y a, Chevalier en a tiré un style personnel. La série de ses «*Planètes de Canope* », à laquelle Florian Schmidt dans ce numéro ajoute un élément qui frôle le pastiche, mérite l'attention pour l'originalité singulière qu'elle révèle. Il y a là des images flamboyantes, une imagination qui ne se laisse jamais déborder par l'outrance ou le délire verbal, au contraire d'atmosphère calme et détachée — on croirait la description d'un entomologiste très doué — et cela forme une suite de petits tableaux qui n'ont d'équivalent ni dans la science fiction ni même exactement dans la littérature générale (les poèmes en prose d'Aloysius Bertrand ?). Dans ce numéro, en outre, une courte nouvelle remarquable par son écriture sinon par son idée, de Michel Ehrwein, « *Le cadavre* » ; deux plaisanteries de votre serviteur ; et des textes de Chevalier, surtout, où se retrouvent ses qualités de poète et de visionnaire. Enfin, le début — prometteur — d'un roman du même, « *L'Epéchache* », et une « *Planète* 4 *de Canope* ».

Gratuit, contre textes, commentaires et/ou amitié.

***

KARELLEN - ORION (Georges Gheorghiu, 161 rue de Cernay, Reims (Marne) France ; et Marcel Battin, 13 rue de la Balance, Toulouse (Hte-Garonne) France. Numéro 1 (septembre 1961). La fusion annoncée dans « *Fandom français* » s'est produite sans dommage. Les nouvelles que publie Battin dans « *Fiction* » ne montrent qu'une facette de son talent, car il manie le canular avec une maestria sans égale, et le hausse parfois jusqu'au point où il atteint une valeur morale, par le biais de la satire réussie. On connaît moins Gheorghiu (pourtant il vient de publier un roman très remarquable, « *Homo galacticus* » (3) qui le classe d'emblée parmi nos auteurs « solides », et le manuscrit que j'ai lu des « *Etats du silence* » est tout particulièrement riche), Gheorghiu qu'on aurait tendance à penser trop grave pour réussir dans la fanédition. « *Karellen* » et « *Orion* », séparés, semblaient aux antipodes : le premier ayant une nette prétention littéraire (ceci dit non péjorativement), alors que le second penchait plutôt vers l'humour à froid, sinon noir. Le mélange, évidemment, est explosif, mais, premier avantage, il a bénéficié de la présentation Battin, parfaite alors que c'était là le point faible de Gheorghiu. Et puis la divergence entre les deux co-éditeurs n'était pas aussi nette que ça. Et enfin, il n'y a pas eu vraiment mélange, mais transmutation au niveau atomique et bien malin qui pourrait dire, maintenant, ce qui vient de Reims et ce qui vient de Toulouse. Au sommaire, « *Les loups* », de René

(3) Debresse, 1961.

Barjavel, un des meilleurs textes des « *Enfants de l'ombre* » ; une courte étude de Serge Hutin qui rompt une lance en faveur des alchimistes, et non sans raison ; un attrape-nigaud de H. H. Browning, « *Fantaisie gaie sur une sorcière* », dont le style est rutilant et aurait pu servir une meilleure cause que celle de l'anti-fantastique ; trois « *Confluences bizarres* » de Daniel Biga qui eussent été particulièrement fascinantes sous la plume de Jules Janin, il y a un siècle et demi ; une nouvelle de Marcel Battin, « *Le vieux* », que j'ai lue cinq fois sans la comprendre mais qui n'en est pas moins bonne pour cela ; et vient la pièce de résistance, une excellente nouvelle fantastique de Georges Gheorghiu, qui rappelle ou sous-entend bien des choses mais sans imiter ni appuyer. A ne manquer sous aucun prétexte. « *Science + Fiction = ?* », article de Demètre Ioakimidis, dit à la fois des choses pertinentes et bien des impertinences ; il semble de plus en plus que l'auteur ait perdu de vue complètement que le roman de science fiction n'est pas forcément un roman d'aventures et, à partir de là, un bon tiers de son raisonnement tombe à faux. Mais il faut lire l'article, il est riche d'erreurs et de justesses, ce qui est un compliment. Et enfin, ne pas oublier, en page 3 de couverture, la mode vue par Martin Bassel ; Robida était moins franchement drôle dans le même office. L'ensemble fait un numéro copieux, juteux, savoureux et heureux.

Abonnement annuel (4 numéros) : 10 NF à Georges Gheorghiu, CCP. Paris 3367-25.

***

LE CYCLOPE (Cercle Littéraire d'Anticipation, 24 cité Maunoury, Lucé (Et. et L.) France). N° 1 (novembre 1961). Il s'agit là de l'organe à tête chercheuse du C. L. A., qui devait être un fanzine décontracté et mensuel, qui est plutôt contracté, et pas mensuel du tout. C'est une entreprise de démolition à peu près systématique (sauf les petits copains, tout le monde en prend pour son grade, et pas toujours dans des termes choisis). Tout fandom a besoin, et le secrète au moment adéquat, d'un tel fanzine, mal embouché, maladroit, injuste, revendicateur et redresseur de torts. Cela fait du bien et empêche l'enlisement dans un conformisme du non-conformisme. Il ne semble toutefois pas que Jacques Ferron, le directeur du C. L. A., soit fait pour ce travail de pamphlétaire. Ses coups tombent un peu trop à faux, de même du reste que ses louanges. A lire avec une sérénité 'pataphysique, ou au moins pataphysique.

Pas de prix indiqué. Doit être un supplément gratuit au suivant.

***

LE JARDIN SIDERAL (Cercle Littéraire d'Anticipation, adresse ci-dessus). N° 6 (décembre 1961). Numéro encore plus copieux que d'habitude, sous couverture imprimée avec publicité (dangereux, ça). Il est difficile de juger, pour moi, ce clubzine, il a trop généralement un parfum gendelettre qui ne me plaît guère, avec ses petitesses, ses dénigrements forcés de tout ce qui est recherche (de quelque ordre que ce soit), et son esprit un tantinet réactionnaire, pas seulement sur le plan politique. Pourtant le C. L. A. était — et est encore — une nécessité : un seul club n'est pas suffisant, deux le sont à peine, pour les pays de langue française. Et Jacques Ferron fait œuvre pie, à sa manière. Ce que je veux dire (avec gêne) est ceci : il existe deux genres de petites revues littéraires, celles, comme « *Temps Mêlés* », les « *Cahiers* » et « *Dossiers du Collège de 'Pataphysique* », etc., dont le but est d'avant-garde et qui l'atteignent à merveille ; et d'autres revues qui sont résolument

en arrière, généralement lancées pour soutenir un écrivain jugé méconnu, et dont le but essentiel semble être de démolir, aujourd'hui, le surréalisme (qui dans cinquante ans démoliront le nouveau roman) par exemple... Eh bien, « *Le Jardin Sidéral* », chaque fois que je l'ouvre, me choque de même comme retardataire (en donnant à l'adjecitf un sens actif : qui retarde, qui retient, aussi). Les textes, pourtant, n'en sont pas mauvais, loin de là, c'est plutôt à l'esprit général que j'en ai. Dans ce numéro 6, par exemple, je trouve excellent « *L'air d'un polygone qu'on vexe* », de Gil Sartène ; très bon, « *Le mal* », de Suzanne Malaval ; bon (il faudra attendre la suite pour en mieux juger), « *Les jeux de la mort et du hasard* », de Jacques Ferron. Et, parmi les chroniques, autant je trouve exécrables — et pourtant elles ne sont ni fausses ni dénuées de bons sentiments — les notes de Léopold Massiéra sur le cinéma, autant, trois pages plus loin, des notes semblables, écrites dans un même esprit, revendicateur et sentimental, par Hans Wolf sur « *Science fiction et musique* » sont parfaites dans leur brièveté, adultes pour tout dire. Est-ce seulement une question de style ?... Cela dit, qu'on ne croie pas que « *Le Jardin Sidéral* » n'est pas à lire, c'est une revue à surveiller, ce qui est peut-être encore mieux.

Le N° 6 a été tiré à 300 exemplaires (c'est le plus fort tirage parmi les fanzines français, à ma connaissance) et coûte 1,50 NF. La cotisation au C. L. A. (que j'ai omis d'indiquer dans « *Fandom français* ») est de 5 NF par an.

***

ASTEROIDE (Domy Piétri, 4 rue César-Campinchi, Bastia (Corse) France) N° 1 (janvier 1962). C'est le dernier né des fanzines français, petit encore et bien imparfait, mais plein de feu. Domy Piétri annonce que « *Polypia* », qui doit être son fanzine principal, sera imprimé professionnellement. Attendons-le. Quant à « *Astéroïde* » N° 1, il réunit les noms de Lemaud Deste, Jacques Ferron, Domy Piétri, Pierre Versins, Marcel Battin, J.-C. Bellassen, Rêva Remy. Rien de transcendant (un peu le même mal que « *Le Jardin Sidéral* », trop de ptits pouèmes), la présentation est bien mauvaise, mais la confiance règne et Piétri fera sans doute mieux la prochaine fois.

Prix incertain, un exemplaire reçu indirectement porte en correction, à la main, 6 NF pour 6 numéros de « *Polypia* » (imprimés), et ne fait plus mention d' « *Astéroïde* ». Mieux vaut se renseigner à la source.

***

Voilà. Cette première chronique est un peu longue, mais il fallait présenter les fanéditeurs dont vous entendrez parler encore, ce que je n'avais pu faire dans « *Fandom français* ». Mes prochains articles s'attacheront plus aux auteurs et aux textes.

Post-Scriptum. — Au moment d'envoyer cette chronique, je reçois la merveille : le numéro spécial, attendu, de « *Karellen-Orion* » (décembre 1961). Sous le titre de « *C'est les ions* » (prière de faire la liaison) et daté de la 13e lunaison de 2004 après J.-C. (283 avant L. P. — avant La Prochaine), un numéro de 32 pages fort bien présenté où Gheorghiu et Battin nous invitent à savourer le premier Sélection du Reader's Digest d'après la guerre atomique. C'est presque parfait comme montage, depuis l'éditorial jusqu'à la publicité, les collaborateurs, Pierre Brunehaut, Claude Rommeru, Michel Ehrwein, Georges Gheorghiu, H. H. Browning, Michel Demuth, Suzanne Malaval, Roméo Carlès, Michael Marsh, Daniel Drode et Marcel Bat-

tin s'en donnent à cœur-pas-tout-à-fait-joie (vu le thème évidemment). Particulièrement remarquables : l'éditorial (« *Porteur d'un immortel flambeau...* ») ; « *Un homme se penche sur notre passé* », par Pierre Rommeru, ou de la valeur physique et métaphysique du jus, « *La vie en rose* », par Julie Larousse (p. c. c. Marcel Battin). A ne manquer sous aucun prétexte, c'est la Présence du Futur, du Présent, du Passé et de bien autre chose encore... A ce numéro spécial est joint le N° 2 de « *Karellen-Orion* » (janvier 1962), 16 pages commençant par la traditionnelle Petite Télépathie Transitoire (toujours aussi importante : critique, auto-critique et pseudo-critique s'y coudoient sous la forme amicale d'un dialogue où tous les coups sont permis — chacun tient son paquet et le déballe devant les autres) ; puis une nouvelle fantastique de Jacques Herment, « *Les soldats* », sur le thème le plus usé du monde et qui parvient à ce miracle, à force de réalisme amer et de sobriété, d'être admirable et absolument neuve ; enfin, quelques critiques dont une, par Michel Ehrwein, est la plus dévastatrice à avoir jamais été écrite sur les productions futopiennes, chose que, personnellement, j'attendais depuis longtemps. Bref, ces deux numéros de « *Karellen-Orion* » en font sans conteste le sommet de la fanédition française, sans aucune exception. Qui fera mieux ?...

Ici, on désintègre !

Après « La rosée du soleil » *et* « Les dieux verts », *voici un nouveau roman de Nathalie Henneberg :* « La forteresse perdue », *qui est ici l'objet d'une étude détaillée.*

Parmi les autres livres critiqués ce mois, un agréable divertissement : « Les visiteuses de la planète 5 », *et une tentative en marge :* « La voix des dauphins ».

Du côté des rééditions classiques enfin, une nouvelle présentation des « Contes fantastiques », *de Théophile Gautier.*

Nathalie Ch.-Henneberg

La forteresse perdue

Ce nouveau Henneberg est plus pur, plus dépouillé encore que les précédents. A la quête visionnaire qui l'anime, tous les éléments rapportés, condition obligée — mais quelquefois importune — de l'œuvre littéraire, sont plus ou moins sacrifiés : la construction dramatique (chargée d'assembler sans dommages excessifs une série de scènes paroxystiques) n'est pas des plus solides ; plus d'une vision trop personnelle sans doute, parvient difficilement à s'exprimer ; il n'est pas jusqu'à la rédaction elle-même (pourtant un des points forts de Nathalie Henneberg) qui ne souffre à l'occasion d'un goût trop marqué pour la syntaxe passionnelle, dont les phrases en suspens et les virgules démesurément lourdes de sens ont dû perdre plus d'un typographe avant de fasciner leurs lecteurs.

Pourtant ces négligences paraissent secondaires devant les vertus qui font de ce roman, sinon un chef-d'œuvre (car le romantisme de Nathalie Henneberg s'accommode mal de froide perfection), du moins un livre hors de pair, sentinelle avancée de la littérature au pays du magnifique et de l'exceptionnel.

Les familiers de l'auteur retrouveront ici l'état de grâce bien connu, l'extase qui anime la prose hennebergienne. Les visions se pressent à longueur de page, fleurissant le récit de leurs chimériques prestiges. Il y en a tant qu'elles ne sont pas toutes également belles, il s'en faut : « *La forteresse perdue* » recèle plus d'un coucher de soleil banalement parnassien, et telle description de ville, conventionnelle à rendre jaloux les décorateurs de l'Opéra-Comique, nous plonge dans un malaise dont seul nous tire l'aveu, fait par l'auteur, d'un sentiment semblable au nôtre (p. 103).

A côté de cela, les réussites sont légion, et nous ne résistons pas au plaisir d'en citer quelques-unes — celle-ci par exemple : « *C'était un monde artificiel, une nuit sans fraîcheur, une vague stérile. D'étranges formes se mouvaient sur les rives. Ruy sentit un glissement soyeux, on eût dit d'un poulpe ou d'une énorme araignée, cherchant sa proie dans l'ombre. Des filaments, des chevelures dénouées l'éventaient. L'air était lourd de musc et d'une odeur sucrée d'un ancien aromate : le sarcanthus* » (p. 81). On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, du flou savant des premières notations et de l'inquiète précision du détail final. Dira-t-on que Nathalie Henneberg n'a pas su choisir entre la pureté visionnaire des surréalistes et la transfiguration par le style des classiques, entre la vérité et la beauté ? Nous pensons plutôt qu'elle témoigne d'une sensibilité suffisamment riche pour être affectée en même temps, et de façon également fine, par une forme, un parfum, une phrase. C'est la caractéristique des visionnaires complets.

Si les notations s'accumulent, ce n'est pas pour le plaisir de planter un décor ou de placer une description. Même quand elles paraissent dépourvues de rapport direct avec la situation, elles représentent une fuite vers le monde extérieur : « *Cela ne tirait pas à conséquence, c'était un plaidoyer pour un mort : Ruy Béarn. La première journée touchait à sa fin, Isis resplendissait, le premier anneau se frangeait d'or et de pourpre et l'on entrevoyait un second cercle parfait. Entre les deux défaillait une échappée de ciel, couleur de turquoise morte* » (p. 94).

Le plus souvent, d'ailleurs, les échappées descriptives sont associées à une situation précise dont elles rehaussent la valeur. Deux groupes humains hostiles trouvent dans l'extériorité du paysage une confirmation de leur solitude : « *Ils marchaient côte à côte sur la piste. Les deux groupes d'astron utes les suivaient sans se mêler. Un vent sec d'Isis les environnait de tourbillons de sable et le soleil Alpha rasait le bord de la plaine, rouge feu* » (p. 156). La montée de l'inquiétude est soulignée par un regard des gardes : « *La conférence entre les terriens et les ambassadeurs de R'rhia se prolongea tard dans la nuit. Alix rentra seule dans la tour blanche et rouge. Les ombres des sentinelles étaient nettes sur les créneaux* » (p. 165).

Mais les plus incontestables réussites sont celles où la description, par elle-même, exprime la tension dramatique de la situation. Tantôt c'est l'isolement de la tour, qui apparaît de plus en plus héroïque à mesure que l'agression se révèle plus dérisoire et plus insultante — apologie du sang-froid tout entière contenue dans un effet de style : « *La tour solitaire défiait l'inconnu, elle était semblable à un phare, à une goélette, assaillie de vagues de granit et de phosphorescences, criblée de météorites et envahie de migrations de lézards* » (p. 77). Tantôt c'est la vision du camp par le héros sauvé de la mort et comme étranger à ces astronautes qu'il va bientôt trahir, mais qui n'en ressent que mieux, au niveau de la perception, la colère et

la majesté de son univers : « *Un couchant impérial inondait d'or et de sang le désert, le double anneau projetait ses phosphorescences et ses prestiges, et lorsque Ruy Léans émergea du souterrain, il vit le pylône géant — noir, sur les falaises en flammes* » (p. 72). Plus brève, cette image de l'univers mortuaire où il s'enfonce après sa trahison définitive : « *Mais une barre bleue surgit à l'horizon et, sans transition, sur une étendue couleur de sang séché, surgit l'astre sans rayons* » (p. 96). Et pour finir, une évocation prise dans une situation de crise, pour montrer que les dons de l'auteur ne sont pas d'ordre exclusivement statique — il s'en faut : « *La lueur indigo baignait la plaine, chaque tertre était une éponge saturée de radiations. En bas, les poulpes et les sauriens étaient agités de secousses galvaniques. Des masques phosphorescents collaient aux visages des terrestres et des androïdes* » (p. 187).

La magnificence de son jardin secret Nathalie Henneberg l'éprouve plus encore que son lecteur, avec peut-être une secrète inquiétude, comme si cette beauté résolvait trop facilement nos angoisses pour n'être pas la beauté du diable, et l'effet d'une malédiction : « *Obscurément, Arnold pensa que ce monde était trop parfait, trop pareil à ses rêves, comme si lui ou Alix l'avait choisi sciemment. Il sut que la vie lui donnait trop tout à coup et qu'il le paierait de son sang. Il soupira, comme celui qui, mourant de soif, arrive enfin en vue d'une source vive ; il se pencha sur les lèvres pâles et but* » (p. 74).

Nous boirons nous aussi, en espérant toutefois survivre à l'ambroisie hennebergienne, forts de notre perception grossièrement imparfaite et de notre tendance aux raisonnements ; mais non sans éprouver parfois, l'espace d'un éclair, l'attrait de son univers de vertiges déchaînés, auquel il ne tiendrait qu'à nous de nous laisser glisser, s'il n'était plus moral, encore que plus monotone, de nous maintenir à la surface.

Le lecteur qui s'arrache aux sortilèges de la forme, cherchant à décrypter à travers ces symboles le message que Nathalie Henneberg a voulu lui transmettre, notera d'abord son attachement à des valeurs passées, voire périmées. Non que ce rêve en forme de roman ait la moindre affinité avec un manifeste politique. Mais si l'auteur, à l'instar de son héros, cherche à « *briser le cadre étroit de la réalité* », c'est que ce cadre lui est un enfer, pour des raisons qui lui sont propres. Quoi d'étonnant alors si son refuge, aussi secret, aussi personnel soit-il, reflète son choix ? Par un mouvement naturel, elle enchâsse dans sa rêverie, comme dans un très vieux temple ou dans un reliquaire précieux, ces valeurs qui lui sont précieuses, et qu'elle voit disparaître avec nostalgie.

L'univers de Nathalie Henneberg est fondé sur une hiérarchie naturelle : il est question ici de « *respect atavique* » et de personnages qui ont besoin, pour se délivrer des formes, d'oublier leur « *condition de subordonné* ». La religion, l'honneur, le drapeau, la mission définissent les limites de leur horizon intellectuel et moral. Il n'est pas jusqu'à leur apparence (puisque nous sommes ici dans l'univers des correspondances) qui n'en fasse des stéréotypes aristocratiques à la manière de la collection *Signe de Piste :* leurs caractères les plus fréquemment marqués sont la grâce, l'élégance et la clarté qui les apparentent aux archanges et, sur le plan moral, la pureté, l'ardeur et la dureté ; leur destinée est d'être Prince et Messager.

Le monde extérieur, ce monde qui est nôtre, est un cachot et sa médiocrité se manifeste par la peur des mutants, c'est-à-dire des êtres d'ex-

ception. La satire de l'humanité moyenne est pratiquement absente de ce roman, mais quand elle se manifeste, c'est avec une vigueur exceptionnelle : « *As-tu vu, demanda Gil, dans l'antichambre, un petit troupeau gras, broutant les pâtisseries ? Ce sont mes épouses r'rhi que je viens de répudier. Mais elles reviennent* » (p. 176).

L'aspect politique de la question n'est pas soulevé, au moins en apparence. Mais ces Violets, qui habitent de l'autre côté de l'hypersphère, font plus d'une fois penser à certains Rouges de notre connaissance. Et les indigènes R'rhia, soumis par les Violets, mais fort perméables en fin de compte au paternalisme des légionnaires de l'espace, évoquent d'autres problèmes bien connus sous un angle propre à Nathalie Henneberg. Le danger est que « *ces grandes bêtes nues* » n'ont pas derrière elles une civilisation qui les eût vêtues de solides traditions morales. Mais l'excès d'intelligence et de culture n'est pas moins nocif : « *Non, nous sommes encore quelques-uns, des phénomènes ou des monstres, avec notre lucidité. Une force inconnue nous pousse vers l'abîme. Mais on peut encore remonter, on peut lutter et vaincre, n'est-ce pas ? — On peut tout, dit le blessé d'une voix sourde* » (p. 66).

La véritable solution pour le civilisé est donc dans l'exaltation d'une sensibilité irrationnelle, dernière garantie de pureté en ce monde, mais cette formule a sa contrepartie elle aussi : car ces héros par trop sensibles, ces « *rêveurs professionnels* » sont promis en ce monde à une destinée de souffrance, et l'auteur s'étend longuement sur leur visage pathétique, halluciné ou torturé et sur leur sourire sans joie.

A ces parias du monde moderne, la Légion de l'Espace offre un refuge. Ils y cultivent la simplicité, l'esprit d'équipe, la camaraderie, l'amitié — je n'ai rien contre cela — l'énergie et la persévérance — je suis toujours d'accord — mais aussi le sacrifice, et là, rien ne va plus. Qu'un groupe d'hommes, véritable « *trou dans le néant* », puisse être sacrifié par la Terre pour une renaissance qu'aucun d'eux ne verra, qu'ils puissent être oubliés dans un coin de l'espace au point que leurs chefs eux-mêmes ne comprennent plus le sens de leur mission, rien de plus normal — cela s'est déjà fait souvent, à quelques détails près. Mais qu'ils puissent trouver une consolation dans la pratique de la simple obéissance, et aussi dans la conviction, méprisante sinon hâtive, que ceux qu'ils protègent ne les valent point, c'est là une façon de penser que je ne saurais partager avec Nathalie Henneberg.

Ce qui est sûr, c'est que ces hommes ont renoncé à vivre. Le temple est peuplé de fantômes, dont le plus pur est sans doute Arnold de Held, « *libre spatial sans attaches* », avant tout préoccupé de « *tenir* », et dont le sacrifice final est celui d'un homme déjà mort depuis longtemps : « *Il fonçait vers l'infini, le néant, la mort dans les étoiles à bord d'un Hollandais volant. Un capitaine aux traits ailés, aux calmes yeux verts menait sa goélette parmi les maelstroms et les météores, vers un soleil qui ne s'éteint jamais. Une vague se leva, couronnée d'astres et de flammes..., et le ciel croula* » (p. 224).

Il ne servirait à rien de polémiquer avec l'auteur d'un roman dont l'intention n'est pas polémique. Elle peut penser ainsi : c'est son droit. Nous nous contenterons donc d'avouer nos difficultés à nous adapter, car tout cela nous est fort étranger. Au demeurant, si « *La forteresse perdue* » n'avait que cette valeur d'affirmation, ce ne serait pas un bien grand livre. Son excellence vient d'ailleurs.

L'étroitesse du cadre idéologique, surtout marquée dans la première

moitié du livre, est transcendée en fin de compte parce que son auteur ne se contente pas de le subir comme une fatalité passivement acceptée, mais le vit comme un drame intérieur, aux prolongements métaphysiques. Cette fois-ci, on ne nous accusera pas d'extrapoler : le mot est prononcé (p. 228). Le thème de l'ouvrage — les univers parallèles — est d'ailleurs, avec celui du voyage dans le temps, un des deux grands thèmes métaphysiques de la science-fiction, et Nathalie Henneberg en fait ici une exploration des plus complètes.

Les univers paralèles, dans « *La forteresse perdue* », ne cessent de se mélanger, ce qui se traduit par une intrusion massive de contingence et d'incertitude dans l'enchaînement des effets et des causes. Promesse de liberté pour l'homme ? Peut-être, mais aussi bien promesse d'anéantissement, car cet univers instable et divers dans la tradition d'Héraclite rend les souvenirs inutiles et donne l'impression que tout n'est qu'illusion, ce qui conduit à une existence de solitude et de cauchemar. Même les univers séparés tirent de leur isolement une existence amoindrie et comme onirique : « *La ville vivait dans son propre continuum, avec sa mer lourde comme des saphirs, son air vénéneux, ses troupeaux d'automates* » (p. 119). Les hommes qui vivent dans ce cauchemar montrent une aspiration nostalgique à la stabilité, symbolisée par le salut à l'étoile polaire, seul point fixe de l'univers.

Dès le début, ce bouillonnement incohérent donne l'impression d'être une simple apparence, derrière laquelle des forces négatives sont à l'œuvre : « *Les astronautes perçurent tous, simultanément, la notion d'une entité qui était* autre chose. *Ou qui n'était pas. Des barrières incroyablement précises préservaient l'univers de la désagrégation* » (p. 21). L'univers démoniaque qui se révèle peu à peu — celui des Violets — est exactement l'inverse de notre univers : il est immatériel mais stable, ce qui définit assez bien l'état de mort. C'est donc le néant qui cherche à s'emparer de notre monde, à travers la diversité des univers parallèles. Mais les forces du néant se bornent au pouvoir de créer des illusions et des caricatures de notre monde, maquettes ou androïdes qui ne peuvent gagner un combat réel : car la puissance du diable est limitée. Aussi convient-il d'établir un pont entre les deux univers, ce qui paraît difficile car ils n'ont aucun point commun et qu'il n'y a entre eux que des solutions de continuité : « *L'édifice de jaspe était grandiose et vide comme tous les lieux où les cosmos s'effleurent* » (p. 102).

Ce qu'il leur faut, c'est donc retrouver leur univers dans le nôtre. Ils pensent y parvenir avec Ruy Béarn, le personnage principal, et toute l'histoire est le récit de leur tentative. Ruy, qui n'a rien d'un héros, n'est pas du tout amateur de sacrifice, et sa mentalité est jugée au départ : quand il s'engage dans la Légion, c'est sous le nom d'un euphorique. Acculé par des pièges savants, il finit par trahir, ce qui nous vaut de nouveaux développements sur le thème de la contingence : car il a choisi librement, mais il est captif de son choix et incline à penser que ce monde n'est pas le sien, que dans un autre univers il est libre et heureux. Ici en tout cas, il est soumis à son enfer privé, et les Violets peuvent espérer la victoire, d'autant plus que la blonde Alix, qui seule pouvait comprendre Ruy, s'abîme en une passion semi-onanique pour un être exactement semblable à elle, au sexe près. Elle a aussi son enfer intérieur, aux couleurs édéniques celui-là, puisque c'est le souvenir du lieu tranquille où elle a passé son enfance avec cet homme, et où elle a préféré se réfugier, le jour où Ruy est parti pour l'espace découvrir une planète

qui s'appelle Ariane. Dans d'autres univers, elle lui est destinée ; dans celui-ci, elle a fait un choix tout différent.

Mais la contingence n'est pas seulement une porte ouverte au hasard, elle recèle aussi pour l'homme une possibilité de créer. Ruy et Alix sont précisément ces deux mutants qui peuvent bouleverser l'enchaînement des effets et des causes : « *Elle était un de ces êtres qui pétrissaient et sculptaient les mondes, un de ces êtres auxquels appartiendrait l'avenir* » (p. 80). Si pendant tout le roman ils refusent de jouer ce rôle, c'est pour des mobiles purement personnels : lui, à cause de son enfer intérieur ; elle, par attachement pour sa passion enfantine. Et si à la fin Ruy devient réellement un créateur d'univers et réussit à faire exister ce monde pur de toute force d'anéantissement où Alix et lui auront le destin dont il rêvait, c'est également par une démarche tout intérieure : parce qu'il a renoncé. Cet acte gratuit auquel il aboutit est bien un peu suspect ; disons donc simplement que cet acte est gratuit en ce qu'il n'est pas égoïste, et qu'il y a là, effectivement, une solution possible au problème du hasard. Isis, reine du pays des morts, est aussi la déesse de la résurrection.

Cette conclusion, pourquoi ne pas l'avouer, nous plaît beaucoup, et aussi que le héros de l'histoire y soit parvenu par l'effet d'une simple décision. Car notre meilleur triomphe sur la mort, c'est encore de vivre, et non de nous complaire dans le souvenir d'un passé enfui. La forteresse perdue alors n'a plus besoin de murs : l'homme n'est plus en enfer sur Terre, dès lors qu'il est venu à bout de son enfer personnel.

Jacques Goimard.

« *La forteresse perdue* », par Nathalie Charles-Henneberg : Hachette, « Rayon Fantastique » — 3 NF

Richard Wilson

Les visiteuses de la planète 5

Dans ce roman, Richard Wilson a mélangé avec adresse des ingrédients fort différents.

Le décor constitue le prétexte d'une satire sociale. En 1999, lorsque se déroule l'action du livre, les Etats-Unis (et une bonne partie des autres pays) sont parvenus à un régime de matriarcat. Les femmes occupent tous les postes importants de la nation, qui a à sa tête une Présidente. Làdessus se greffe une ironie assez vive à l'égard du Texas. De tous les Etats de l'Union, celui-ci est demeuré, si l'on ose dire, réfractaire au pouvoir féminin. Ses représentants sont les seuls hommes qui siègent encore au Congrès et au Sénat, et, pour marquer plus nettement leur non-conformisme, ses habitants ont tous adopté le costume, le mode de vie et le langage des cow-boys des temps héroïques.

Le Texas sert de cadre à l'action. Celle-ci tourne autour des Visiteuses : ce sont des femmes d'une grande beauté, qui déclarent revenir à la planète-mère en une sorte de péle-

rinage. Le reste des Etats-Unis les accueille avec enthousiasme (sœurs de l'espace...) mais le Texas demeure sur la défensive. Il y a bien des choses mystérieuses autour de ces belles jeunes filles, à commencer par les étranges spirales qui, flottant dans les airs, les accompagnent dans leurs déplacements et leur servent, au sens étymologique du terme, de porte-paroles.

La satire sociale, le mystère qui entoure les intentions réelles de ces visiteuses en apparence bienveillantes, l'énigme des spirales, les aventures du protagoniste — un journaliste qui, ayant choisi la liberté, arrive au Texas lorsqu'il en a assez de subir la loi féminine — tout cela est combiné avec une habileté qui dénote un métier sûr. Richard Wilson utilise des ficelles sans doute familières, mais il réussit à conserver l'attention du lecteur tout au long du crescendo que forment les trois premiers quarts de son roman. On sourit, on ne prend pas les événements au sérieux, mais on ne s'ennuie guère. Du moins, on ne s'ennuie pas tant que les vaillants fils du Texas ont encore du fil à retordre. A partir de l'instant où la solution des diverses énigmes semble en vue, les choses se gâtent. L'auteur l'a sans doute réalisé, car il a bâclé la fin de son roman ; le mystère des spirales se laisse bien facilement percer par un savant, et les « résistants » mâles de la planète 5 font une entrée opportune au moment où le lecteur se dit qu'il est temps d'en finir.

Dans la version originale, tout cela était raconté sur un ton désinvolte et amusé, avec des pointes d'un humour peut-être facile, mais assez vif. Hélas, la tradition a changé tout cela.

Elle comporte des incorrections. Parlant des élections qui virent le triomphe de la Présidente, Richard Wilson écrit (p. 13 de l'édition originale, Ballantine books, n° 117) : « *She carried every state but Texas* », ce qui signifie : « *Elle l'emporta dans tous les Etats, le Texas excepté* ». Sous la plume de Nathalie Gara, cela devient (p. 25 de l'édition Hachette) : « *Seul le Texas se montra opposé par principe à une candidature féminine.* » Un peu plus tard, dans le chapitre III, la première des mystérieuses spirales fait son apparition. Richard Wilson note qu'elle s'élève jusqu'à une hauteur de dix pieds, tandis que sa traductrice, conservant la grandeur mais dénaturant l'action, affirme qu'elle se déploie, « *atteignant trois mètres de long* ».

Il n'est guère étonnant, dans ces conditions, de constater l'absence de plusieurs des traits par lesquels l'auteur pimentait son récit. Ainsi, il n'est fait aucune mention du cachet postal qui porte TEXAS, MAN'S LAND, ni des curieuses coutumes de cet Etat arriéré et patriarcal, dont une loi exige, pour l'éligibilité, l'habileté à manier le lasso et à marquer le bétail. A défaut d'autre chose, on eût pu conserver le « Bonsoir, messieurs et mesdames », logique dans une société dominée par les femmes, et qu'on a remplacé par le banal « Bonsoir, mesdames et messieurs ».

Dans sa version française, ce roman est ainsi privé d'une bonne partie de son sel original et, il faut bien le dire, le lecteur y perd, pour sa part, une bonne partie de son agrément.

Demètre Ioakimidis.

« *Les visiteuses de la planète 5* » (The girls from planet five), par Richard Wilson : Hachette, « Rayon Fantastique » — 3 NF

Leo Szilard

La voix des dauphins

Le nom de Leo Szilard est sans doute plus connu des physiciens que des amateurs de science-fiction. Il appartient à un savant originaire d'Europe centrale, établi depuis plusieurs années aux Etats-Unis, et qui fut notamment un des premiers à observer, indépendamment de Halban et de Fermi, la libération de neutrons dont s'accompagnent les fissions nucléaires. Professeur à l'Université de Chicago, Leo Szilard lutte depuis plusieurs années contre la course aux armements atomiques, et le cancer dont il est atteint n'a aucunement entamé son courage.

La personnalité du savant est donc digne d'estime et de respect. Cependant, il ne suffit pas de posséder une formation scientifique solide pour être à même d'écrire de la science-fiction intéressante. Eric Temple Bell, mathématicien qui signa « John Taine » ses romans d'anticipation, puis Isaac Asimov et Arthur C. Clarke, illustrent l'exception plutôt que la règle dans ce genre où les qualités de narrateur sont importantes. Or, les dons de Leo Szillard en ce domaine sont pour ainsi dire nuls. Le savant est distingué, mais l'écrivain demeure franchement ennuyeux. A en juger par les nouvelles présentées dans ce livre, Leo Szilard est beaucoup plus habitué à la rédaction de rapports d'expériences ou de comptes rendus de réunion scientifiques, qu'à celle de simples récits.

Ce défaut n'est encore pas trop insupportable dans la nouvelle intitulée « *Mon procès comme criminel de guerre* », et dont le sujet est, très exactement, ce que le titre annonce. Postulant une reddition inconditionnelle des Etats-Unis à l'U.R.S.S., l'auteur résume avec un certain humour les jugements imaginaires de divers personnages importants (il se place d'ailleurs modestement lui-même aux côtés d'accusés nommés Byrnes et Truman). Cela fait passer sur la minceur de l'argument.

Les choses se gâtent dans « *La fondation Mark Gable* », également raconté à la première personne. Le thème du sommeil prolongé est ici lamentablement gâché, et ne donne lieu qu'à d'insipides exposés pseudo-didactiques, dont le ton alourdit péniblement l'ironie. On a l'impression que l'auteur ignore complètement ce qu'on appelle science-fiction, et qu'il se contente d'esquisser un semblant d'idée — d'ailleurs déjà connue, ce qui n'est intrinsèquement pas un mal — sans chercher à en tirer le moindre semblant d'action — ce qui est un défaut grave. Les sujets qu'il présente aux lecteurs ont déjà été traités, et de façon incomparablement plus brillante. Est-il besoin de citer « *Quand le dormeur s'éveillera* », de Wells ou « *Une porte sur l'été* », de Heinlein ? La comparaison de ces récits avec « *La fondation Mark Gable* » est écrasante pour Leo Szilard.

Et comment ne pas évoquer « *La guerre des salamandres* », de Capek, à propos du long — beaucoup trop long — récit qui donne son titre au présent livre ? Il s'agit dans un cas comme dans l'autre, d'une race d'animaux qui se révèle soudainement très intelligente (encore que, dans « *La voix des dauphins* », les derniers paragraphes suggèrent que les rapports prouvant cette intelligence pourraient bien avoir été truqués — sans doute s'agit-il là de la « chute » finale). Mais, alors que l'auteur tchèque développait avec brio les possibilités de

bouleversement qui en résultaient pour la société humaine, Leo Szilard se contente d'exposer un plan de désarmement qui termine la guerre froide. L'intention est louable, mais cela ne suffit pas pour animer un récit.

Quant à « *Appel aux étoiles* », où une race lointaine s'inquiète des explosions atomiques observées sur la terre, et à «*Rapport sur la grande gare centrale* », où une autre race d'extra-terrestres s'efforce de reconstituer nos mœurs à partir des W.C. payants d'une grande gare, il s'agit à nouveau de sujets que l'auteur rend ennuyeux par son manque de métier.

Le livre s'ouvre par « *Cauchemar pour le temps futur* », qui porte la signature de Stephen Vincent Benet. On ne s'explique guère l'inclusion de ce récit dans un recueil publié sous le nom de Leo Szilard, mais ces quelques pages peuvent servir de repoussoir au reste du volume : elles montrent ce qu'un *écrivain* est capable de tirer d'un sujet rejoignant les préoccupations de Leo Szilard.

La science est une chose dangereuse, telle est la leçon qui se dégage de ce livre. Qu'on partage ou non ce point de vue, il faut bien reconnaître qu'il a déjà été exposé ailleurs avec beaucoup plus d'éloquence et de talent.

Demètre Ioakimidis.

« *La voix des dauphins* » (The voice of the dolphins), par Leo Szilard : Denoël, « Présence du futur » — 5 NF

Théophile Gautier

Contes fantastiques

Au temps déjà lointain où je ne connaissais des œuvres de Théophile Gautier que leurs titres, j'étais sûr de passionnément les aimer dès que je les pourrais avoir. Hélas ! la lecture des premières pages du « *Capitaine Fracasse* » m'empêcha d'aller au-delà de ce « *Château de la misère* » qui en constitue le premier chapitre. Et pourtant, il y avait là soixante grandes compositions de Gustave Doré des plus encourageantes... Un peu plus tard, j'essayai à diverses reprises de m'initier aux délices pagano-sensualistes de « *Mademoiselle de Maupin* », sans parvenir jamais à en dépasser la préface. Quant à « *Emaux et Camées* », je m'explique mal aujourd'hui d'avoir pu trouver, jadis, quelque agrément à leur perfection si savamment, *si visiblement* « fignolée » par le « bon Théo », ce « *parfait homme de lettres* », comme disait perfidement Baudelaire. J'eus aussi — j'ai encore, — de Gautier, les « *Romans et Contes* » et les « *Nouvelles* » ; mais, mis à part « *La morte amoureuse* », je m'étais seulement borné à les feuilleter sans grand enthousiasme.

Onze récits, composés entre 1831 et 1852 — et dont neuf ont été tirés de ces deux recueils — reparaissent présentement sous le titre de « *Contes fantastiques* », en un choix que nous offre M. José Corti.

Qu'en dire, maintenant que je les ai lus ? Pas grand-chose, sinon qu'ils m'ont paru dénués d'invention véritable et que leur manque d'origina-

lité n'est que trop évident. D'ailleurs, Gautier ne faisait pas mystère de ses sources d'inspiration : Hoffmann, dont l'ombre est ici presque constamment présente, et, très épisodiquement, Chamisso. Tout cela a été excellemment démontré par M. Pierre-Georges Castex dans un important ouvrage — également édité par M. Corti — « *Le conte fantastique en France* », auquel je me permets de renvoyer le lecteur.

Je ne sais pas ce que sont ces « *nouvelles fantastiques liées au thème du rêve* » (1) que M. Roger Caillois vient de publier, mais il m'a toujours semblé que l'onirisme et le fantastique devaient tout naturellement, et assez fréquemment, s'épauler, faire bon ménage. Pourtant, lorsque — comme c'est trop souvent le cas chez Gautier — le rêve vient en fin de compte tout expliquer et jeter bas tout fantastique authentique, je ne marche pas : l'auteur triche, et il y a tromperie sur la marchandise.

Cela dit, on trouve cependant quelque humour dans « *Onuphrius* », un charme conventionnel, mais parfois efficace, dans « *La morte amoureuse* », et une assez belle rencontre du « *Chevalier double* » avec lui-même, à l'ombre scintillante d'une forêt de sapins enneigés. Le volume s'achève avec « *Arria Marcella* » ; le meilleur, peut-être, de ces onze contes, le seul, sûrement, avec « *La morte amoureuse* », qui puisse se prévaloir d'un semblant d'atmosphère et de ce minimum d'« arrière-plan » sans lesquels il n'est point de récit valable. C'est aussi l'un des plus longs. Encore que le nombre de pages ne fasse rien à l'affaire, comme Maupassant, Bierce, le Pirandello des nouvelles et, plus encore, Tchékhov ou Saki — sans parler des spécialistes contemporains de la *short story* anglo-américaine — nous l'ont magistralement prouvé.

Curieuse histoire, d'ailleurs, cette « *Arria Marcella* ». Curieuse histoire d'un « envoûtement » mental, affectif, et dont Gautier nous assure qu'elle est un « *souvenir de Pompéi* », tout comme l'Allemand Wilhelm Jensen nous dira, un demi-siècle plus tard, de sa « *Gradiva* (1903) qu'elle est une « *fantaisie pompéienne* ». Au reste, il existe bien d'autres analogies entre ces deux œuvres, et qui valent d'être relevées. D'autant qu'elles sont assez troublantes et que « *Gradiva* » jouit encore d'une certaine célébrité qu'elle doit aux surréalistes qui l'ont beaucoup prônée et, surtout, à une étude que Freud lui a consacrée (1)). Chez Gautier, un jeune homme est « sous le charme » d'un moulage du sein d'une jeune Pompéienne morte, en l'an 79 de notre ère, lors d'une éruption du Vésuve ; chez Jensen, un autre jeune homme ne vit plus qu'avec l'image ou, plutôt, la reproduction d'un bas-relief représentant une jeune fille ensevelie, elle aussi, sous les coulées de lave du même cataclysme. Chez l'un et l'autre auteur, les deux jeunes hommes viennent pareillement à Pompéi où les attire le souvenir des deux jeunes mortes. Chez l'un comme chez l'autre, il est question de la maison d'Arrius Diomèdes. Chez l'un comme chez l'autre, les deux jeunes hommes retrouvent, dans les rues de Pompéi, les deux jeunes filles qui les hantent et dont ils sont naturellement amoureux. Toutefois, contrairement à ce qui se passe chez Gautier dont le héros est — on s'y attendait ! — la proie d'un rêve ou d'une hallucination, le jeune Allemand de Jensen est, lui, victime d'une prosaïque mystification amoureuse. C'est là le seul point notable par où ces deux œuvres diffèrent. Jensen avait-il lu Gautier ? Je laisse aux spécialistes de la

(1) Voir « **Le fantastique et le rêve** » par Roger Caillois, dans « **Fiction** » nº 101.

(1) Voir : Sigmund Freud, « **Délire et rêves** » (précédé du texte de « **Gradiva** ») Gallimard.

littérature le soin de trancher la question.

Pour conclure, j'en appellerai au témoignage de Sainte-Beuve : on sait qu'il ne prisait que très médiocrement l'œuvre de Gautier (cf. « *Mes poisons* ») ; et ce qu'il écrivait dans « *Le Constitutionnel* » du 30 novembre 1863, à propos des contes et des nouvelles de l'auteur du « *Capitaine Fracasse* », me paraît un bien équivoque compliment. Toutefois, cela reflète assez exactement mon point de vue : « *Je n'ai point parlé,* » note-t-il, « *de cette quantité de jolies nouvelles (...) qui me font l'effet d'être du pur Gérôme en littérature...* » Quand on sait que Gérôme, peintre officiel, abondamment médaillé, d'un métier aussi consommé que foncièrement académique, a signé, entre autres « chefs-d'œuvre », « *Socrate vient chercher Alcibiade chez Aspasie* », « *La sortie du bal masqué* », « *Jeunes Grecs excitant des coqs* » et certaine « *Réception des ambassadeurs siamois par l'empereur, au palais de Fontainebleau* », on se dit qu'après tout, pour fielleuse qu'elle soit, cette comparaison résume assez bien tout le « drame » de Gautier : il se voulut poète, romancier, conteur, critique, il ne fut jamais autre chose qu'un éblouissant peintre de genre.

Cela étant — et compte tenu des réserves qui précèdent — on se doit néanmoins de ne pas ignorer ces « *Contes* » si l'on veut vraiment connaître les débuts et l'évolution du fantastique en France. Balzac et Mérimée évidemment « hors concours », on se doit aussi de placer Gautier, sinon sur le même plan, du moins aux côtés des précurseurs et des pionniers français du genre : Cazotte, Nodier, Erckmann-Chatrian et Paul de Musset (1804-1880), frère aîné du poète des « *Nuits* », auteur d'une œuvre nombreuse, remarquablement écrite, injustement oubliée, et dont « *Le maître inconnu* » et singulièrement « *Une vie du diable* » sont de bien curieux romans fantastiques.

Une fois de plus, en réunissant ces « *Contes fantastiques* » quasi introuvables — et même s'il a eu, ce faisant, la main moins heureuse qu'en d'autres circonstances, — M. Corti, l'un des derniers et des plus farouches mainteneurs de la tradition du « libraire-éditeur », nous confirme, si besoin était, l'authenticité de sa courageuse et fière devise : « *Rien de commun* ».

Roland Stragliati.

« *Contes fantastiques* », par Théophile Gautier : José Corti — 9 NF

B. R. Bruss : **Le cri des Durups**
M. A. Rayjean : **Planètes captives**
Maurice Limat : **Lumière qui tremble**

Le premier de ces romans conte la lutte, menée de front par les hommes et les habitants d'une autre galaxie, contre les Durups, êtres étranges, polymorphes, vivant à la frontière entre les deux galaxies, la nôtre et une galaxie d'anti-matière. On y retrouve le souffle épique et fraternel de « *La guerre des soucoupes* », toutes les qualités ordinaires de l'auteur

et aussi ses défauts : le manque de couleur et le manque d'humour. Pourtant il y avait matière à s'amuser, ne fût-ce qu'aux dépens des amoureux, de matière différente, qui ne peuvent s'embrasser sans provoquer la destruction d'un monde. Las, nous restons également sur notre faim.

L'univers de « *Planètes captives* » est pascalien... à la manière de ces boîtes de cirage où un lion noir se répète à l'infini. Regan IV de Terbor se monte une collection de systèmes solaires, préalablement réduits à l'état de micromondes. Mais son univers n'est qu'un micro-univers dans un univers plus vaste, le nôtre, qui peut-être... Pour le reste : roman d'espionnage mâtiné de roman de cape et d'épée, aux perpétuels rebondissements, point déplaisants. L'auteur a borné son ambition à écrire un livre lu en une heure, oublié en trois minutes. Il a fort bien réussi et c'est dommage, les premières pages contenant des idées et des aperçus qui faisaient espérer un bon roman de S.F.

« *Lumière qui tremble* » est visiblement écrit pour les adolescents et a tout pour leur plaire : le héros, un garçon de quinze ans, le mystère des pierres colorées, suscitant autour d'elles un monde de fantômes, les licornes lumineuses, la fin des deux petits amoureux pétrifiés et devenant un seul être. De même l'action ne chôme pas, et les pierres et leur secret jouent un rôle capital dans son dénouement. Rien de tout cela n'est très neuf sans doute, mais le tout est bien fait pour séduire un lecteur de quinze ans.

Jacques Van Herp.

« *Le cri des Durups* » par B. R. Bruss, « *Planètes captives* » par M. A. Rayjean, « *Lumière qui tremble* » par Maurice Limat : Fleuve Noir, collection « Anticipation » — 2,50 NF.

Peter Randa

L'entité négative

Un truand, soumis aux radiations nucléaires lors d'un cambriolage, jouit d'étranges pouvoirs dont il prend peu à peu conscience : faculté de se dédoubler, d'errer invisible, de lire dans les pensées, d'imposer sa volonté à autrui. Tous ces dons, il les utilise afin de se protéger, de supprimer les témoins gênants, accomplissant les crimes les plus impossibles, entraîné par là à en commettre de nouveaux, grisé par sa puissance. De jour en jour son corps s'use davantage, une faim le tenaille qu'il ne peut assouvir, il lui faut du sang pour la satisfaire, le vampire s'éveille en lui. Finalement il sera tué par le médecin qui l'observe et a compris sa faute : vouloir rester à tout prix attaché à son ancien corps, alors que son nouvel être seul était normal.

Au total, roman qui est plus de la S.F. que du fantastique ; surtout, ce n'est ni un roman d'angoisse ni un roman de terreur, mais un excellent suspense. L'auteur est servi par ses lacunes mêmes : nous n'avons pas besoin qu'on nous décrive le monde où nous vivons, l'action seule importe, la suite des événements se pressant à un rythme haletant, renforcé encore par le récit à la première personne, qui rend mieux perceptible la

montée de la folie dans le cerveau du personnage central. Une bonne réussite de l'auteur, préférable à ses romans de S.F. Voici peut-être la voie où il doit s'engager.

Jacques Van Herp.

« *L'entité négative* » par Peter Randa : Fleuve Noir, collection « Angoisse » — 2,40 NF.

Michel Jansen
Mer des pluies

L'identité de l'auteur qui se cache derrière le pseudonyme de Michel Jansen ne constitue sans doute pas un secret pour les lecteurs de « *Fiction* » : il s'agit en effet de Jacques Van Herp, qui a écrit ici un roman destiné à la jeunesse.

C'est la première expédition lunaire qui forme le sujet principal de son récit, mais il en évoque d'abord les préparatifs et les causes profondes.

Dans le proche avenir que dépeint l'auteur, l'exploration spatiale est principalement du ressort d'une Société Internationale, dont le développement a été favorisé par la rivalité des deux grands blocs politiques Est et Ouest, et dont le pouvoir a été indirectement renforcé par cette rivalité. Quelques années avant le commencement du récit, le premier astronef lunaire s'est perdu en contournant notre satellite. Pour renflouer le prestige de la Société, le fils du pilote disparu, devenu une sorte de héros grâce à une publicité adroite, doit participer à l'expédition qui atteindra la Lune.

Michel Jansen a dessiné, avec beaucoup de précision, le fond sur lequel l'action se développe. Les éléments scientifiques du décor, leur raison d'être et leur histoire, sont présentés aux jeunes lecteurs avec un minimum de termes techniques, mais au moyen de comparaisons et de précisions judicieusement choisies. L'incorporation de ces détails au récit n'est pas réalisée aussi impeccablement que dans les romans similaires de Robert Heinlein, mais leur vraisemblance est convaincante. Par les yeux du jeune héros, les lecteurs découvrent successivement la base de départ, la station spatiale et la Lune elle-même.

L'action demeure assez lente — sans doute par l'importance même que prend le décor — et un problème psychologique est posé par le jeune protagoniste. Il ne justifiera les espoirs mis en lui qu'après avoir passé par une crise dramatique. Il n'est pas si facile d'être héros, fils de héros... Cet angle psychologique constitue une innovation bienvenue dans un roman destiné à la jeunesse : l'habituel combat des Bons et des Méchants est remplacé par une lutte intérieure, dont les premiers explorateurs lunaires devront sortir victorieux : telle est la leçon supplémentaire que Michel Jansen inclut dans cet ouvrage. Celui-ci stimulera sans doute bien des jeunes curiosités vers l'astronautique. Il est d'ailleurs complété par une dizaine de pages qui résument simplement les principales connaissances actuelles dans ce domaine.

Demètre Ioakimidis.

« *Mer des pluies* », par Michel Jansen : éd. Spes, collection « Jamboree-aîné ».

Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais .... •
Médiocre .... *
Moyen/assez bon ...... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas lu ou abstention.)

	No de «Fiction» où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	ALAIN DOREMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOMÉ	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
Ce monde est nôtre .... par Francis Carsac.	101	****	***	***	***	***	***½		***	**3,20**
Sortilèges .... par Michel de Ghelderode.	100	**	***	***	***½			****		**3,10**
Cor serpentis .... (Anthologie).	97	****			***	***½	**	***	**½	**3**
L'herbe à vivre .... par John Wyndham.	100	****	**½	**		***½	**½	***½	**	**2,85**
Les chats .... par Jean-Pierre Attal.	101		**½				**½		***	**2,65**
Nouvelles de l'anti-monde par George Langelaan.	101	****	**	**½	**½		**½		**	**2,60**
La voix des dauphins ... par Leo Szilard.	102	**	*	½	**	**½	****	****	****	**2,50**
La fin du quaternaire .. par Yvon Hecht.	100	•	**	*½		***	***½	***	***½	**2,35**
Les sept fils de l'étoile .. par Françoise d'Eaubonne.	101	****	•	•		**½	**½	***	**½	**2,05**
Homo galacticus .... par Georges Gheorgiu.	100	*	*	*½			***		***½	**2**
Le messager du cosmos.. (Anthologie).	97	***	*½		*½	*½	*½	***	**	**2**
Les visiteuses de la planète 5 .... par Richard Wilson.	102	**	**	*½	*½	**½	**		**	**1,85**
Le cri des Durups ..... par B.R. Bruss.	102	*						**	*	**1,35**
Billets de logement ..... par G.M. Glaskin.	100	•	*	•	*	**	**½	**	*½	**1,25**

	No de «Fiction» où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	ALAIN DOREMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOMÉ	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
Au bout du ciel .... par Kemmel.	101	•					**½	*		1,15
Lumière qui tremble .... par Maurice Limat.	102	•		•				**		0,65
Fugitif de l'espace ...... par Peter Randa.	101	•		•				*½		0,50
Les damnés de Cassiopée par Maurice Limat.	101	•		•				*		0,35
Homo potens .... par Marc Guermonprez.	99	•	•	½						0,15
L'étoile de Goa .... par M.A. Rayjean.	101	•		•				½		0,15

Le club des bandes dessinées a enfin pris naissance

Le 29 Mars 1962, ont été déposés à la Préfecture de Police de la Seine les statuts d'une association à caractère non lucratif, régie par la loi du 1er Juillet 1901, et qui a pris pour nom « Club des Bandes Dessinées ». Ce club a pour but d'encourager la publication des bandes dessinées, d'en constituer des collections et de les communiquer à ses membres par tous moyens de reproduction.

STRUCTURE

Les statuts, dont une copie sera adressée à chaque membre, ont été approuvés lors de sa réunion du 26 Mars par le Conseil d'Admnistration, composé de neuf fondateurs agissant à titre purement bénévole.

Le Club est composé de :

— *membres associés,* dont le nombre est limité à cent et qui paient une cotisation annuelle de 20 NF pour bénéficier en priorité des activités.

— *membres correspondants,* en nombre illimité, payant une cotisation de 10 NF et servis aussitôt après les membres associés.

— *membres d'honneur,* catégorie réservée aux personnes n'appartenant pas à la nationalité française, qui sont dispensés de cotisations et bénéficieront des activités du Club dans toute la mesure du possible.

FONCTIONNEMENT

Seuls les membres du Club bénéficieront de ses activités. Le recrutement des membres associés, choisis parmi les cent premières réponses au référendum de « *Fiction* », est *terminé.* Toutes les autres personnes seront admises comme membres correspondants. Dans les prochains jours, le Secrétariat adressera une lettre individuelle à chacun des postulants en l'invitant à verser sa cotisation (au moment de la mise sous presse de « *Fiction* », l'adresse du Club et son Compte Chèques Postaux n'étaient pas encore connus). La candidature des personnes n'ayant pas indiqué leur nom et adresse sur le bulletin du référendum est écartée jusqu'à ce qu'elles se fassent connaître.

Avant la mise en vente des reproductions, par diapositives ou tirage sur papier, d'une série de bandes dessinées, le secrétariat proposera par lettre individuelle envoyée successivement aux membres associés, puis correspondants et enfin d'honneur, de souscrire et payer à l'avance un exemplaire dont on fournira le prix et la description. Il ne sera rigoureusement tiré que le nombre d'exemplaires préalablement souscrits.

Les premiers essais de tirage ont donné entière satisfaction. Il est actuellement procédé à des calculs de prix de revient. Les membres ne seront bien sûr pas tenus de souscrire à toutes les reproductions.

PROGRAMME

Sans aucun engagement, le club va s'efforcer de réaliser en premier lieu :

1°) Tirages noir et blanc

— voyage de Luc Bradefer dans la pièce de monnaie ;
— Mandrake dans le monde à plusieurs dimensions ;
— Diane dans le système solaire.

2°) Diapositives couleurs

Toute l'œuvre d'Alex Raymond consacrée à Flash Gordon (Guy l'Eclair) : soit environ 500 planches. Plusieurs aventures n'ayant pas paru en France seront reproduites en américain, en italien et en espagnol. Les membres auront la possibilité de ne souscrire qu'aux séries traduites en français.

Il est envisagé de reproduire, grâce à des documents canadiens-français, les aventures intégrales de « *Terry et les pirates* » de Milton Caniff. Les personnes intéressées sont priées de se faire connaître.

Jusqu'à ce que l'adresse du Club des Bandes Dessinées puisse être communiquée, la correspondance peut être adressée par l'intermédiaire de la revue « *Fiction* », qui publiera régulièrement nos communiqués.

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Miscellâneries

« *Le monstre au masque* » offre une particularité intéressante : son héros, émule de Frankenstein, a besoin de matériel humain pour poursuivre ses expériences, mais c'est un homme doux et pacifique, incapable de tuer. Echouera-t-il à guérir la pure jeune fille qu'il aime d'un amour sans espoir ? Il se transforme donc en monstre, délibérément, pour trouver dans cette nouvelle personnalité la force d'accomplir les meurtres nécessaires. Hormis cet acharnement faustien, il y a peu à tirer du film, qui en dépit de sa nationalité inhabituelle, conserve cette saveur de self-service dont les amateurs de fantastique doivent se contenter le plus souvent lorsqu'ils vont au cinéma.

La même malédiction spontanée, nous la trouvons dans « *La fille de Frankenstein* », où un vieil homme de science, tout cacochyme et laid à faire peur, s'écrie sur un ton inimitablement grincheux et boudeur : « *J'veux du Dégénéral !* » (1). Pour un peu, il en trépignerait. En tout cas, il n'hésite pas à monter un hold-up pour réaliser ce désir paradoxal.

Cette séquence digne de Molière, et où s'expriment de façon lapidaire certains travers propres à la vieillesse, est malheureusement un des rares bons moment de ce film, nouveau rejeton peu gracieux d'une lignée par trop féconde. Chose curieuse, le monstre femelle n'a vraiment rien de féminin, ce qui après tout peut s'interpréter comme une notation réaliste : une satire du matriarcat se devait de faire état de cette évolution fort naturelle, dont le film note plus d'une conséquence (un personnage ne remarque-t-il pas à son sujet « *Les femmes sont devenues les égales des hommes ; celle-ci peut donc obéir.* ») Gageons que plus d'un représentant du prochain sexe faible y puisera l'impression, aussi douce que vaine, d'un équitable retour des choses.

Envahie par le wihsky, le twist et la fluorescence, la nuit n'est plus ce qu'elle était, et le vertige qu'elle peut encore inspirer, de plus en plus intérieur, s'adresse désormais à l'homme lui-même. Quant au no man's land qui s'étend au-delà de nos connaissances actuelles, il apparaît mystérieux certes, mais nullement hostile a priori. Le fantastique en blouse blanche ne vaut donc pas le fantastique en pourpoint, dont « *Le masque du démon* » nous offrait dernièrement une illustration convaincante. Et s'il faut absolument mettre des hommes de 1962 en présence d'un

(1) Le comique de la réplique est en grande partie perdu par le sous-titrage, qui parle de « Digénéral » (???). Souhaitons que les spectateurs de la V.F. aient plus de chance que nous.

surnaturel auquel l'auteur croit plus ou moins, mieux vaut à tout prendre le cantonner dans un de ces lieux d'oubli de plus en plus rares sur la planète, laissés pour compte par le flux du progrès et restés fidèles au passé ancestral.

Ce fantastique placé sous le signe de l'exotisme, c'est celui dont se recommande « *La sorcière noire* », film sur le Vaudou. Sans grande conviction, semble-t-il, les auteurs ayant choisi de jouer (avec moins de talent) le petit jeu sur lequel achoppa récemment Vadim : tantôt ils font mine de croire aux maléfices de leurs sorciers, tantôt ils paraissent enclins à leur donner une explication rationnelle. Mais tout cela est bredouillé plutôt qu'exprimé, en sorte qu'il en reste fort peu de chose — et surtout pas la silhouette entrevue d'une réalité inexprimable, qui ne se dessine guère dans un filigrane incertain. Pas plus que la robe de bure ne fait le bénédictin, l'aiguille à tricoter ne fait la prêtresse vaudou.

Il est vrai que les intentions de ce film ne vont pas bien loin, et que l'ethnologie y donne lieu à une recherche du pittoresque à la André de la Varre (qui sut naguère dégoûter de tant de riantes contrées son public involontaire) plutôt qu'à une exploration de l'étrange à la Rouch. La seule ambition évidente chez le réalisateur est d'exploiter le sex-appeal de ses vedettes féminines, ce qui d'ailleurs se justifie sur le plan ethnologique, la séduction exercée par le passé tribal pouvant très bien se traduire par un culte de la déesse-mère. Ziva Rodann, à qui incombe ce rôle moins central qu'abyssal, est une fort plaisante adepte du réalisme fantastique (« *Pouvez-vous prouver que le démon n'existe pas ? Non ? Alors !*), mais ce gentil crotale n'est guère plausible en python-dieu ; au moins est-elle fort mâtine, à défaut d'être magicienne.

Quant à June Wilkinson, promesse ô combien ferme d'avalanches lactées qui font penser aux Alpes suisses, dernière patrie du new-look hollywoodien, elle promène partout avec elle cette abondance digne de l'Artémis d'Ephèse, où les lecteurs de « *Playboy* », à maintes reprises, ont eu le loisir de se perdre corps et biens. Il est vrai que dans le film un garde-fou nous sépare du fatal maelstrom (contrairement à ce que les bonnes gens pouvaient croire en voyant la bande-annonce, vrai miroir aux alouettes confectionné par des trappeurs confirmés). Mais tout de même, si Jayne Mansfield avait montré le quart de cette ressemblance avec la chose en soi, les films de Tashlin auraient pris feu aussitôt — et il n'y aurait pas fallu le moindre apport d'oxygène.

Alors pourquoi, Seigneur, pourquoi l'avoir cantonnée dans cet inqualifiable rôle de bonne bourgeoise popotière et houspilleuse, en exploitant lâchement son évidente appartenance aux races leucodermes et circumpolaires ? Si c'est là une antithèse plausible à l'amour macumba, cet amour-là devrait plus ou moins évoquer le baiser des squelettes ; ce qui n'est pas. La réalité du film dément donc son apparence ; ou, si l'on préfère, ses acteurs contredisent ses auteurs. Avouons que ces derniers se sont bien mal débrouillés, car il suffisait de fort peu de choses : faire de June une sorcière maléfique, une maîtresse dionysiaque, une victime ligotée en proie au python, que sais-je encore ? Ils n'avaient que l'embarras du choix. Qu'ils retournent donc à l'école des sorciers compléter leur apprentissage, et laissent à de plus qualifiés qu'eux le soin de jeter de pareils sortilèges. A condition qu'il se trouve des candidats, bien sûr — mais cela est fort souhaitable : car cette jeune géante mériterait son Baudelaire.

Jacques Goimard.

LE MONSTRE AU MASQUE (SEDDOK), film italien d'Anton Giulio Majano, avec Sergio Fantoni, Alberto Lupo, Suzanne Loret, Franca Parisi, Ivo Garrani.

LA FILLE DE FRANKENSTEIN (DAUGHTER OF FRANKENSTEIN), film américain de L. E. Cunha, avec J. Ashley, D. Murphy.

LA SORCIERE NOIRE (MACUMBA LOVE), film américain de D. Fowley, avec Walter Reed, Ziva Rodann, June Wilkinson.

■ **Livre reçu.**

L'AUTRE MONDE *par Cyrano de Bergerac* [Co-édition Club des Libraires de France (édit. reliée) et Jean-Jacques Pauvert (édit. brochée)]. — C'est une heureuse idée que d'avoir présenté en édition club cette œuvre de celui qu'on peut considérer comme le précurseur des auteurs de science-fiction. Les curieux l'apprécieront d'autant plus que l'édition-critique des œuvres de Cyrano de Bergerac n'a fait l'objet antérieurement que de deux publications : celle de 1921 par les Editions Champion, celle de 1933 par les Editions Garnier.

L'actuelle édition de « *L'autre monde* » est illustrée en hors-texte de gravures empruntées aux ouvrages scientifiques du temps ; elle est suivie de « *Les Etats et Empires de la Lune et du Soleil* », texte établi et présenté par Claude Mettra et Jean Suyeux et elle comporte en outre en annexe une présentation de l'autur : « *Cyrano d Bergerac, L'homme et son siècle* », un dictionnaire des personnages et de nombreuses notes et tableaux chronologiques.

TRIBUNE LIBRE

A propos de « Ce monde est nôtre »

C'est avec quelque surprise, et beaucoup d'ennui, que j'ai vu réapparaître dans vos colonnes le nom de Gérard Klein. Ce jeune homme — que je n'aime pas — tranche avec une tranquille assurance du haut de son médiocre roman et de ses quelques nouvelles, et a la détestable habitude de mêler à ses critiques littéraires sa conception toute manichéenne de l'existence.

Cette méthode critique est peut-être justifiable dans un hebdomadaire politique, plus précisément dans les hebdomadaires pour lesquels rien ne peut être toléré hors de la doctrine.

Elle ne paraît guère applicable « *Fiction* », qui a pour but de distraire, peut-être d'ouvrir de nouvelles voies, certainement pas d'endoctriner.

Car le passage où Klein se livre au jeu plus ou moins contestable des analogies n'est rien d'autre qu'une série d'affirmations, reprenant les thèmes de la propagande la plus bête, mais la plus efficace qui soit... (Que l'on aille donc voir les « aristocrates » du Grand Duché de Bab-El-Oued, et leurs esclaves...)

Et puisque nous en sommes au jeu des analogies, je voudrais souligner que, si les Bérandiens partent, c'est vers une planète neuve, et non vers une vague charité administrative.

Je sais bien que je fais peut-être à Gérard Klein un procès trop dur, qu'il écrit sa pensée toute nue et qu'il n'est pas fautif si cette pensée est stéréotypée.

Mais n'est-ce pas dans « *Fiction* » que l'on devrait se garder du conformisme ?

J. J. VIALA.
(Paris)

***

J'ai été, évidemment, heureux de la critique très favorable faite par Klein et Goimard de mon dernier livre : « *Ce monde est nôtre* ». Il me semble cependant qu'ils ont légèrement mal compris un point important, sur lequel je voudrais m'expliquer, car il risque, actuellement, de blesser de nombreuses sensibilités.

D'abord, si étrange que cela puisse paraître, ce livre fut conçu, et le plan fait, en 1952, deux ans avant que n'éclate l'affaire algérienne, et les premières pages furent écrites le 23 février 1953. Il n'y avait, et il n'y a en lui, aucune intention politique, aucune thèse actuelle. Comment se fait-il qu'il n'ait paru qu'en 1962, dix ans après sa conception ? Eh bien, je ne suis qu'un écrivain amateur, et je n'ai pas beaucoup de temps pour écrire. Il me faut souvent plusieurs années pour un roman. Ensuite, j'en ai toujours deux ou trois en train simultanément, que je poursuis ou laisse, au gré de l'inspiration. « *Ce monde est nôtre* » fut achevé (premier texte) le 19 juillet 1959. Le temps de le re-écrire, le temps de lecture chez l'éditeur, le temps de l'impression, font qu'il n'a paru que maintenant.

Klein veut y voir une allusion directe à la guerre d'Algérie. *Elle n'y est*

pas ! Bien entendu, le sujet reste le fait colonial, que je connais bien, pour appartenir à une famille de coloniaux, avoir visité diverses colonies avant leur indépendance, et y avoir conservé des amis. Mais, et c'est là le point que Klein n'a pas vu, il s'agit du fait colonial entre *humanités* différentes, et *non entre races* ou *peuples* différents. En un ou deux endroits dans le livre (par exemple p. 123), je dis que s'il y avait possibilité de métissage, le problème ne serait plus le même. La Loi d'Acier concerne des espèces, non des peuples. Pour les peuples, l'histoire montre que, après bien des péripéties, souvent sanglantes, on arrive à une fusion, et à un enrichissement : Gaulois et Romains, Gallo-romains et Germains, Saxons et Normands, etc. Mais que se serait-il passé si les Gaulois et les Romains avaient appartenu à deux *espèces* différentes ? Sur Nérat, comme je le fais dire à un de mes personnages, la rivalité Bérandiens-Vasks est secondaire, le seul vrai problème est entre les humains et les brinns (p. 74).

Il existe un moyen d'effacer le racisme entre populations humaines différentes, c'est la fusion. La « muraille de Chine » dont parle Klein, nous la voyons actuellement en œuvre en Afrique du Sud, avec l'*apartheid,* et si j'en crois des amis sud-africains, les résultats en seront explosifs sous peu ! Je ne la préconise pas. Mais justement le problème de Nérat, *c'est qu'il ne peut pas y avoir de fusion.* De là la Loi d'Acier.

Toute ressemblance avec des événements contemporains ne pourrait se trouver que dans l'esprit du lecteur, ai-je dit dans l'avertissement. Je n'avais pas été plus explicite, ne voulant pas avoir l'air de m'excuser de traiter un sujet que justement je ne traitais pas ! J'ai sans doute eu tort. J'aurais dû dire : toute ressemblance *étroite.*

Je n'ai pas le plaisir de connaître Goimard. C'est la première fois de ma vie qu'on me décrit comme un homme calme ! Merci !

P. S. Quand je parle de la fusion, cela ne veut pas dire l'assimilation d'un peuple par l'autre, mais la création de quelque chose de nouveau, qui emprunte aux deux peuples parents.

FRANCIS CARSAC.

Dépôt légal : 2me *trimestre* 1962 — *Le Gérant :* M. Renault.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)